This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

S42.A3
R425

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

34.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

DRAMES EN PROSE. — TOME I.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

301965

PYGMALION,

SCÈNE LYRIQUE,

PAR J.-J. ROUSSEAU;

Représentée aux Français en 1775.

AVIS SUR PYGMALION.

Un grand nombre d'auteurs se sont exercés sur ce sujet. *Pygmalion* était d'abord le titre du ballet du *Triomphe des Arts*, par Lamotte, représenté en 1700. Rameau en refit la musique. On la trouvera dans la partie des opéras de cette collection. Il y a encore sous ce titre, une comédie en trois actes de Romagnési, qui a été représentée en 1741. Ce dernier auteur avait fait jouer, en 1734, un ballet-pantomime de ce nom.

En 1735, Pannard donna un opéra-comique intitulé : *Pygmalion*, ou la *Statue animée*, qui fut repris avec succès en 1744. Enfin, en 1760, Poinsinet de Sivry donna, aux Français, un Pygmalion en un acte et en prose.

J.-J. Rousseau voulait d'abord donner le sien à Strasbourg. Il est probable, d'après ses lettres, qu'il l'avait composé en 1762. Il fut joué, en 1768, à Lyon, et enfin à Paris, en 1775, avec un grand succès. C'est dans cette pièce que *Larive* développa son talent, et fit sa réputation.

Grimm en rend compte dans ses mémoires; et, s'occupant exclusivement du mot que prononce la statue lorsqu'elle est animée, il prétend que ce mot devrait être une expression passionnée et douloureuse; mais son opinion est assez mal fondée: car, lorsque Pygmalion vient de créer Galathée, la scène doit finir, et les mots qu'elle prononce doivent être simples; elle doit seulement se distinguer des autres objets. Y a-t-il rien de plus beau que cette exclamation qu'elle fait en touchant Pygmalion : *Ah! encore moi!* Elle reçoit à-la-fois l'amour et la vie, et naît pour celui à qui elle doit l'un et l'autre. C'est ce qu'elle exprime et devait exprimer.

Qu'on lise ce passage de Buffon, où il décrit les sensations qu'éprouva le premier homme lorsqu'il fut créé, et l'on verra que J.-J. Rousseau et lui avaient la même manière de concevoir cette situation.

Au surplus, des sentimens de la plus énergique passion se font remarquer dans cette scène : tels que le dépit qu'éprouve l'artiste en s'apercevant que le feu de son génie commence à s'éteindre, ainsi que l'enthousiasme de l'art, l'inspiration et l'amour. Il n'y a rien

de mieux conçu que ce dialogue, où l'on reconnaît le génie de l'auteur d'Héloïse. Une grande partie en est consacrée à l'expression des regrets amers qu'éprouve Pygmalion, et de l'indignation que lui cause son impuissance, et l'autre partie à l'amour, pour un objet qu'il voudrait animer; peut-être en composant ce petit chef-d'œuvre, J.-J. Rousseau a-t-il voulu exprimer ce qu'il ressentait?

PERSONNAGES.

PYGMALION.

GALATHÉE.

This is the most amazing example of anima projection in medium!

PYGMALION,

SCÈNE LYRIQUE.

Le théâtre représente un atelier de sculpteur. Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des groupes, des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue cachée sous un pavillon d'une étoffe légère et brillante ornée de crépines et de guirlandes.

Pygmalion, assis et accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet et triste; puis, se levant tout-à-coup, il prend sur sa table les outils de son art, va donner, par intervalles, quelques coups de ciseau sur quelqu'une de ses ébauches, se recule, et regarde d'un air mécontent et découragé.

PYGMALION.

Il n'y a point là d'ame ni de vie... ce n'est que de la pierre.... je ne ferai jamais rien de tout cela....

O mon génie ! où es-tu ?... Mon talent ! qu'es-tu devenu ?... Tout mon feu s'est éteint, mon imagination s'est glacée, le marbre sort froid de mes mains...

Pygmalion, tu ne fais plus des dieux; tu n'es qu'un vulgaire artiste. Vils instrumens, qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez... ne déshonorez plus mes mains...

(Il jette avec dédain ses outils, et se promène quelque tems, en rêvant, les bras croisés.)

Que suis-je devenu ? Quelle étrange révolution s'est faite en moi ! Tyr, ville opulente et superbe, les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus : j'ai perdu le goût que je prenais à les admirer. Le commerce des artistes et des philosophes me devient insipide; l'entretien des peintres et des poëtes est sans attraits pour moi; la louange et la gloire n'élèvent plus mon ame; les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus; l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvre de la nature, que mon art osait imiter, et sur les pas desquels les plaisirs m'attiraient sans cesse; vous, mes charmans modèles, qui m'embrasiez à la fois des feux de l'amour et du génie, depuis que je vous ai surpassés, vous m'êtes tous indifférens.

(Il s'assied, et contemple tout autour de lui.)

Retenu dans cet atelier par un charme inconcevable je n'y sais rien faire, et je ne puis m'en éloigner... J'erre de groupe en groupe, de figure en figure. Mon ciseau, faible, incertain, ne reconnaît plus son guide... Ces ouvrages grossiers, restés à leur timide ébauche, ne sentent plus la main qui jadis les eût animés....

(Il se lève impétueusement.)

C'en est fait, c'en est fait, j'ai perdu mon

génie! Si jeune encore, je survis à mon talent! Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore?... Qu'ai-je en moi qui semble m'embrâser?... Quoi! dans la langueur d'un génie éteint, sent-on ces émotions, sent-on ces élans des passions impétueuses, cette inquiétude insurmontable, cette agitation sécrète qui me tourmente... et dont je ne puis démêler la cause?

J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportais à mes travaux; je l'ai caché sous ce voile... mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus... je suis triste... et je ne suis pas plus attentif...

Qu'il va m'être cher! qu'il va m'être précieux cet immortel ouvrage! Quand mon génie éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma Galathée, et je dirai: voilà ce que fit autrefois Pygmalion. O ma Galathée! quand j'aurai tout perdu, tu me resteras... et je serai consolé.

(Il s'approche du pavillon, puis se retire, va, vient, et s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.)

Mais pourquoi la cacher? qu'est-ce que j'y gagne? Réduit à l'oisiveté, pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres? Peut-être y reste-t-il quelque défaut, que je n'ai pas remarqué; peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à

sa parure : aucune grâce imaginable ne doit manquer à un objet si charmant.... Peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante... Il la faut revoir.... l'examiner de nouveau.... Que dis-je ?... Ah !... je ne l'ai point encore examinée... je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer.

(Il va pour lever le voile, et le laisse retomber comme effrayé.)

Je ne sais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile : une frayeur me saisit, je crois toucher au sanctuaire de quelque divinité... Insensé !.. c'est une pierre, c'est ton ouvrage; qu'importe ? On sert des dieux dans nos temples, qui ne sont pas d'une autre matière, et qui n'ont pas été faits d'une autre main.

(Il lève le voile en tremblant, et se prosterne. On voit la statue de Galathée posée sur un piédestal fort petit, mais exhaussée par un gradin de marbre formé de marches demi-circulaires.)

O Galathée ! recevez mon hommage. Oui, je me suis trompé : j'ai voulu vous faire Nymphe et je vous ai fait Déesse... Vénus même est moins belle que vous...

Vanité... faiblesse humaine !... je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage; je m'enivre d'amour-propre... je m'adore dans ce que j'ai fait... Non...rien de si beau ne parut dans la nature; j'ai surpassé l'ouvrage des Dieux.

Quoi ! tant de beautés sortent de mes mains! mes mains les ont donc touchées ?... Ma bou-

che a donc pu... Pygmalion !.... Je vois un défaut ; ce vêtement couvre trop le nu; il faut l'échancrer d'avantage.... Les charmes qu'il recèle doivent être mieux annoncés.

(Il prend son maillet et son ciseau, puis, s'avançant lentement, il monte en hésitant les gradins de la statue, qu'il semble n'oser toucher : enfin, le ciseau déjà levé, il s'arrête.)

Quel tremblement ! quel trouble ! je tiens le ciseau d'une main mal assurée... Je ne puis, je n'ose, je gâterai tout...

(Il s'encourage, et enfin, présentant son ciseau, il en donne un coup, et, saisi d'effroi, il le laisse tomber en poussant un grand cri.)

Dieux !... je sens la chair palpitante repousser le ciseau...

(Il redescend tremblant et confus.)

Vaine terreur, fol aveuglement !... Non... je n'y toucherai point, les Dieux m'épouvantent. Sans doute... elle est déjà consacrée à leur rang.

(Il la considère de nouveau.)

Que veux-tu changer ?... Regarde... quels nouveaux charmes veux-tu lui donner ?... Ah! c'est sa perfection qui fait son défaut... Divine Galathée... moins parfaite, il ne te manquerait rien.

(Tendrement.)

Mais il te manque une ame... ta figure ne peut s'en passer...

(Avec plus d'attendrissement encore.)

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

(Il s'arrête long-tems, puis, retournant s'asseoir, il dit d'une voix lente, entrecoupée et changée.)

Quels désirs osé-je former !... quels vœux insensés... Qu'est-ce que je sens ?... ô Ciel... le voile de l'illusion tombe... et je n'ose voir dans mon cœur.... j'aurais trop à m'en indigner.

(Longue pause dans un profond accablement.)

Voilà donc la noble passion qui m'égare ! C'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici !... Un marbre !... une pierre !... une masse informe et dure ; travaillée avec ce fer. Insensé ! rentre en toi-même ; gémis sur toi ; vois ton erreur, vois ta folie, mais... non.

(Impétueusement.)

Non, je n'ai point perdu le sens ; non, je n'extravague point ; non, je ne me reproche rien. C'est d'un être vivant qui lui ressemble ; c'est de la figure qu'il offre à mes yeux... En quelque lieu que ce soit, cette figure adorable... quelque corps qui la porte, et quelque main qui l'ait faite, elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui, ma seule folie est de discerner la beauté ; mon seul crime est d'y être sensible. Il n'y rien là dont je doive rougir.

(Moins vivement, mais toujours avec passion.)

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embrâser mes sens, et retourner avec mon ame à leur source. Hélas ! il reste immobile et froid, tandis que mon cœur, embrâsé par ses charmes, voudrait quitter mon corps pour aller échauffer le sien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élancer hors de moi; je crois pouvoir lui donner ma vie et l'animer de mon ame. Ah ! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée ! que dis-je ! ô Ciel ! si j'étais elle, je ne la verrais pas, je ne serais pas celui qui l'aime. Non, que ma Galathée vive... et que je ne sois pas elle... Ah !... que je sois toujours un autre, pour vouloir toujours être elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé.

Transports, tourmens, vœux, désirs, rage, impuissance, amour terrible, amour funeste... ah ! tout l'enfer est dans mon cœur agité.... Dieux puissans, Dieux bienfesans, Dieux du peuple, qui connûtes les passions des hommes..... Vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes ! Voyez cet objet, voyez mon cœur... soyez justes, et méritez vos autels.

(Avec un enthousiasme plus pathétique.)

Et toi, sublime essence, qui te caches aux sens, et qui te fais sentir aux cœurs, ame de l'univers, principe de toute existence, toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux élé-

mens, la vie à la matière, le sentiment aux corps, et la forme à tous les êtres; feu sacré... céleste Vénus, par qui tout se conserve et se reproduit sans cesse! ah! où est ton équilibre?... où est ta force expansive? où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve? où est la chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains désirs? Tous les feux sont concentrés dans mon cœur; et le froid de la mort reste sur ce marbre; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas! je n'attends point de prodige, il existe, il doit cesser; l'ordre est troublé, la nature est outragée; rends leur empire à ses lois, rétablis son cours bienfesant, et verse également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choses. Partage-leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre; c'est toi qui formas par ma main ces charmes et ces traits qui n'attendent que le sentiment et la vie; donne-lui la moitié de la mienne, donne-la lui toute, s'il le faut... Il me suffira de vivre en elle. O toi qui daignes sourire aux hommages des mortels! ce qui ne sent rien ne t'honore pas; étends ta gloire avec tes œuvres. Déesse de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un si parfait modèle soit l'image de ce qui n'est pas.

(Il revient à lui par degrés, avec un mouvement d'assurance et de joie.)

Je reprends mes sens... Quel calme inat-

tendu, quel courage inespéré me ranime !... Une fièvre mortelle embrâsait mon sang. Un baume de confiance et d'espoir court dans mes veines; je crois me sentir renaître.... Ainsi le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation. Quelque malheureux que soient les mortels.... quand ils ont invoqué les Dieux, ils sont plus tranquilles...

Mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés.... Hélas !.... en l'état où je suis, on invoque tout et rien ne nous écoute... L'espoir qui nous abuse est plus insensé que le désir...

Honteux de tant d'égaremens, je n'ose pas même en contempler la cause... Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal, je sens un nouveau trouble.... une palpitation me suffoque... une secrète frayeur m'arrête...

(Ironie amère.)

Eh !... regarde malheureux; deviens intrépide; ose fixer une statue.

(Il la voit s'animer, et se détourne saisi d'effroi, et le cœur serré de douleur.)

Qu'ai-je vu ? Dieux ! qu'ai-je cru voir ? le coloris des chairs, un feu dans les yeux, des mouvemens même... Ce n'était pas assez d'espérer le prodige : pour comble de misères, enfin je l'ai vu.

(Excès d'accablement.)

Infortuné... c'en est donc fait... ton délire est à son dernier terme.... ta raison t'abandonne ainsi que ton génie.... Ne la regrette point, Pygmalion....sa perte couvrira ton opprobre.

(Vive indignation.)

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre, de devenir un homme à vision.

(Il se tourne et voit la statue se mouvoir et descendre elle-même les gradins. Il se jette à genoux, lève les mains et les yeux au Ciel.)

Dieux immortels!... Vénus!... Galathée... ô prestige d'un amour forcené!

GALATHÉE, se touche et dit:

Moi.

PYGMALION, transporté.

Moi!

GALATHÉE, se touchant encore.

C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion, qui passez jusqu'à mes oreilles... ah! n'abandonnez jamais mes sens.

(GALATHÉE fait quelques pas et touche un marbre.)

Ce n'est plus moi.

(PYGMALION, dans une agitation, dans des transports qu'il a peine à contenir, suit tous ses mouvemens, l'écoute, l'observe avec une avide attention, qui lui permet à peine de respirer.)

(Galathée s'avance vers lui et le regarde.)

(Il se lève précipitamment, lui tend les bras et la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui, il tressaille, prend cette main, la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.)

GALATHÉE, avec un soupir.

Ah !... encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher et charmant objet... Oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur et des Dieux; c'est toi seule... Je t'ai donné tout mon être ; je ne vivrai plus que par toi.

FIN.

LES

DEUX AMIS,

OU

LE NÉGOCIANT DE LYON,

DRAME

EN CINQ ACTES EN PROSE;

PAR BEAUMARCHAIS,

Représenté au Théâtre-Français, le 13 Janvier 1770.

Qu'opposerez-vous aux faux jugemens,
à l'injure, aux clameurs?
Rien.

Acte IV, Scène VII

AVERTISSEMENT.

DE L'AUTEUR.

Pour faciliter les positions théâtrales aux acteurs de province ou de société qui joueront ce drame, on a fait imprimer, au commencement de chaque scène, le nom des personnages, dans l'ordre où les comédiens français se sont placés, de la droite à la gauche, au regard des spectateurs. Le seul mouvement du milieu des scènes reste abandonné à l'intelligence des acteurs.

Cette attention de tout indiquer peut paraître minutieuse aux indifférens; mais elle est agréable à ceux qui se destinent au théâtre, ou qui en font leur amusement, surtout s'ils savent avec quel soin les comédiens français les plus consommés dans leur art se consultent et varient leurs positions théâtrales aux répétitions, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré les plus favorables, qui sont alors consacrées, pour eux et leurs successeurs, dans le manuscrit déposé à leur bibliothèque.

C'est en faveur des mêmes personnes que l'on a partout indiqué la pantomime. Elles sauront gré à celui qui s'est donné quelques peines pour leur en épargner ; et si le drame, par cette façon de l'écrire, perd un peu de sa chaleur à la lecture, il y gagnera beaucoup de vérité à la représentation.

PERSONNAGES.

AURELLY, riche négociant de Lyon, homme vif, honnête, franc et naïf.

MÉLAC père, receveur-général des fermes, à Lyon, philosophe sensible.

PAULINE, nièce d'Aurelly, élevée par Mélac père, jeune personne au-dessus de son âge.

MÉLAC fils, élevé avec Pauline, jeune homme bouillant, et d'une sensibilité excessive.

SAINT-ALBAN, fermier-général en tournée, homme du monde estimable.

DABINS, caissier d'Aurelly, protégé de Mélac père, homme de jugement, et fort attaché à son protecteur.

ANDRÉ, domestique de la maison, garçon très-simple.

La scène est à Lyon, dans le salon commun d'une maison occupée par Aurelly et par Mélac.

LES DEUX AMIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PAULINE, MÉLAC FILS.

Il est dix heures du matin. Le théâtre représente un salon ; à l'un des côtés est un clavecin ouvert avec un pupitre chargé de musique. Pauline en peignoir est assise devant : elle joue une pièce. Mélac debout à côté d'elle, en léger habit du matin, ses cheveux relevés avec un peigne, un violon à la main, l'accompagne. La toile se lève aux premières mesures de l'ANDANTE (1).

PAULINE, après que la pièce est jouée.

COMMENT trouvez-vous cette sonate ?

(1) Pendant que les acteurs sont censé faire de la musique, les premiers violons de l'orchestre jouent, avec des sourdines, un ANDANTE, que les seconds dessus et les basses accompagnent en pinçant, ce qui complète l'illusion du petit concert que le spectacle représente.

MÉLAC fils.

Votre brillante exécution la fait beaucoup valoir.

PAULINE.

C'est votre avis que je demande, et non des éloges.

MÉLAC fils.

Je le dis aussi ; elle me plairait moins sous les doigts d'un autre.

PAULINE, se lève.

Fort bien ; mais je m'en vais, je n'ai point encore vu mon oncle.

MÉLAC fils l'arrête.

Il est sorti, il va....

PAULINE.

A la bourse apparemment ?

MÉLAC fils.

Je le crois. Le paiement s'ouvre demain. Ce tems critique et dangereux pour les négocians de Lyon exige qu'ils se voient....

PAULINE.

Il s'est retiré bien tard cette nuit !

MÉLAC fils.

Ils ont long-tems jasé. Mon père se plaignait à lui des fermiers-généraux, qui me

refusent la survivance de sa place de receveur-général des Fermes.

PAULINE.

Bien malhonnêtement, sans doute ?

MÉLAC fils.

Sous prétexte qu'ils l'ont donnée. « Voilà » comme vous êtes, lui disait votre oncle : » ne demandant jamais ; un autre sollicite, » il obtient le prix de vos longs services. » Mais savez-vous ce que j'ai pensé, Pauline ? c'est que si quelqu'un dans la compagnie nous a desservi, ce ne peut être que Saint-Alban.

PAULINE.

Que vous êtes injuste ! J'ai vu tout ce qu'il a écrit en votre faveur.

MÉLAC fils.

On fait voir ce qu'on veut.

PAULINE.

Vous vous plaisez bien à l'accuser.

MÉLAC fils.

Pas tant que vous à le défendre.

PAULINE fachée.

Vous m'impatientez. Depuis son départ il faut donc se résoudre à voir toutes nos conversations rentrer dans celle-ci ?

MÉLAC fils, d'un air fin.

Allons, la paix. — Ils ont ensuite parlé

de votre établissement..... du mien.... Mon père m'a fait signe, je me suis retiré; mais, en sortant, j'ai entendu qu'il disait un mot.... Ah! Pauline....

(Il veut lui prendre la main.)

PAULINE se recule.

Eh bien, Monsieur!

MÉLAC fils.

Un certain mot....

PAULINE l'interrompt.

Je ne suis pas curieuse.... Parlons de la petite fête que nous préparons à mon oncle, à l'occasion de ses lettres de noblesse: y songez-vous?

MÉLAC fils.

J'ai tout arrangé dans ma tête. Nous commencerons par un concert; peu de monde, nous et nos maîtres. Sur la fin on viendra l'avertir qu'on le demande. Pendant son absence, un tapis, deux paravents feront l'affaire, et nous lui donnerons la plus jolie petite pièce....

PAULINE.

Oh! point de comédie.

MÉLAC fils.

Pourquoi?

PAULINE.

Vous connaissez la faiblesse de ma poitrine.

MÉLAC fils.

On ne crie pas la comédie ; ce n'est qu'en parlant qu'on la joue bien. Figure charmante ! organe flexible et touchant ! de l'ame sur tout.... Que vous manque-t-il ? une jeune actrice se fait toujours assez entendre, lorsqu'elle a le talent de se faire écouter.

PAULINE.

Oh ! ce n'est ni d'éloquence, ni d'adresse qu'on vous accusera de manquer, pour ramener les gens à vos idées.... Et les couplets que je vous ai demandés ?

MÉLAC fils, tendrement.

Vous craignez qu'on ne les oublie ? injuste Pauline !...

PAULINE l'interrompt en s'asseyant.

Essayons encore une pièce avant de m'habiller.

MÉLAC fils, s'assurant de l'accord du violon.

Volontiers.

PAULINE.

Donnez-moi le nouveau livre.

MÉLAC fils, avec humeur.

Pourquoi ne pas suivre le même ?

PAULINE.

Pour sortir un peu de l'ancien genre. Au

reste, comme c'était uniquement pour vous....

MÉLAC fils, d'un air incrédule.

Oui, pour moi !

PAULINE riant.

Voilà bien les ingrats ! cherchant toujours à diminuer l'obligation, pour n'être point tenus de la reconnaissance ! Cette musique n'est-elle pas plus piquante, plus variée ?

MÉLAC fils, mécontent.

Piquante, variée, délicieuse ! C'est le beau Saint-Alban qui vous l'a choisie à Paris.

PAULINE.

Et toujours Saint-Alban ? Vous êtes bien étrange ! Votre souverain bonheur serait que personne ne m'aimât !

MÉLAC fils.

Je ne serai donc jamais heureux.

PAULINE.

Vous voudriez.... qu'on ne pût me souffrir.

MÉLAC fils.

Je ne désire point l'impossible.

PAULINE, gaîment.

Hé ! il ne faudrait pas trop vous presser pour vous le faire avouer ingénûment.

MÉLAC fils.

Non; mais il est assez simple que je n'aime point un homme qui affiche des sentimens pour vous.

PAULINE.

Pour le venger de cette humeur, vous accompagnerez sa favorite.

MÉLAC fils

Oh ! non

(Il pose le violon sur une chaise.)

PAULINE.

Vous me refusez ?

MÉLAC fils.

J'aime mieux demander pardon de tout ce que j'ai dit.

(Il se met à genoux.)

PAULINE.

Et moi je le veux.

MÉLAC fils.

C'est une tyrannie.

PAULINE, plaisantant.

Obéissez, ou je ne vous appelle plus mon frère.

MÉLAC fils, d'un air hypocrite, en se relevant.

Si ce nom vous déplaît, vous avez un autre moyen de m'y faire renoncer.

PAULINE.

Et c'est ?

MÉLAC fils.

De m'en permettre un plus doux.

SCÈNE II.

PAULINE, MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE.

(Mélac père paraît dans le fond.)

PAULINE.

Je ne vous entends pas

MÉLAC fils.

Vous ne m'entendez pas ? Je vais....

PAULINE, lui coupant la parole.

Je vais.... Je vais jouer la pièce : m'accompagnerez-vous, oui ou non ?

MÉLAC fils lui baise les mains.

Pardon, pardon ; mais pour celle-ci, en vérité elle est trop difficile.

PAULINE, avec une petite moue.

Hum.... Mauvais caractère ! je sais ce qui vous la fait voir ainsi. *(Il lui baise les mains ; elle se fâche.)* Finissez, M. de Mélac, je vous l'ai déjà dit. Ces libertés m'offensent : laissez mes mains.

MÉLAC fils.

Qui pourrait refuser.... (*Il continue à lui baiser les mains.*) un juste hommage.... à leur dextérité.

(Mélac père se retire avec mystère.)

SCÈNE III.

MÉLAC FILS, PAULINE.

PAULINE, s'échappant.

Encore? obstiné! mutin! disputeur! audacieux! jaloux!... Car vous méritez tous ces noms-là. Vous refusez de m'accompagner, vous en aurez ce soir la honte publique.

SCÈNE IV.

MÉLAC FILS, seul.

Mon cœur la suit... Ah! Pauline... Je plaisante avec elle... Je dispute... Je l'obstine... Sans ce détour, je n'oserais jamais... Si mon père m'eût obtenu cette survivance, mon état une fois fait.... « Je le veux absolument, » dit-elle, obéissez »... J'aime à la voir prendre ainsi possession de moi, sans qu'elle s'en doute... (*Il va fermer le clavecin.*) Oui; mais,

elle a beau dire, je ne jouerai point la musique de son Saint-Alban... Que je le hais avec son esprit, sa richesse et son air affectueux! Il avait bien affaire de rester trois semaines ici, ce beau fermier-général! On l'envoie en tournée....

SCÈNE V.

MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE,

MÉLAC père, jouant l'étonné.

Tout seul mon fils! Il me semblait avoir entendu de la musique.

MÉLAC fils.

C'était Pauline, mon père; elle est allée s'habiller.

MÉLAC père.

Mais, vous Mélac, vous n'êtes pas décemment : ces cheveux....

MÉLAC fils.

Elle était en peignoir elle-même.

MÉLAC père.

Cette aimable confiance de l'innocence n'autorise point à lui manquer.

MÉLAC fils.

Moi, lui manquer, mon père

MÉLAC père.

Oui, mon fils, c'est lui manquer que de vous montrer à ses yeux dans ce désordre. Parce qu'elle ignore le danger, ou vous estime assez pour n'en point craindre avec vous, est-ce une raison d'oublier ce que vous devez à son sexe, à son âge, à son état ?

MÉLAC fils.

Je ne vais point chez elle ainsi. Ce salon nous est commun; nous y avons toujours étudié le matin.... Quand on demeure ensemble.... Mais mon père, jusqu'à présent, vous ne m'avez rien dit.... Est-ce monsieur Aurelly qui fait cette remarque ?

MÉLAC père.

Son oncle ? Non, mon ami. Aussi simple qu'honnête, Aurelly ne suppose jamais le mal où il ne le voit pas; mais, tout occupé de son commerce, il s'est reposé sur moi des mœurs et de l'éducation de sa nièce, et je dois la garantir par mes soins....

MÉLAC fils.

La garantir !

MÉLAC père.

Elle n'est plus un enfant, mon fils; et ces familiarités d'autrefois....

MÉLAC fils, un peu déconcerté.

J'espère ne jamais m'oublier devant elle, et lui montrer toujours autant de respect que je renferme d'attachement.

MÉLAC père.

Pourquoi le renfermer, s'il n'est que raisonnable ? Riez avec elle, dans la société, devant moi, devant son oncle, très-bien : mais c'est lorsque vous la trouvez seule, mon fils, qu'il faut la respecter. La première punition de celui qui manque à la décence, est d'en perdre bientôt le goût : une faute en amène une autre, elles s'accumulent ; le cœur se déprave ; on ne sent plus le frein de l'honnêteté que pour s'armer contre lui : on commence par être faible, on finit par être vicieux.

MÉLAC fils, déconcerté.

Mon père, ai-je donc mérité une aussi sévère réprimande ?

MÉLAC père, d'un ton plus doux.

Des avis ne sont point des reproches. Allez, mon fils ; mais n'oubliez jamais que la nièce de votre ami, du bienfaiteur de votre père, doit être sacrée pour vous. Souvenez-vous qu'elle n'a point de mère qui veille à sa sûreté. Songez que mon honneur et le vôtre doivent être ici les appuis de son innocence et de sa réputation. Allez vous habiller.

SCÈNE VI.

MÉLAC PÈRE, seul.

S'IL s'était douté que je l'eusse vu, il eût mis, à se disculper, toute l'attention qu'il a donnée à ma morale. On ne se ment pas à soi-même; et s'il a tort, il se fera bien sans moi l'application de la leçon. Ceci me rappelle avec quel soin Aurelly détournait la conversation hier au soir, quand je la mis sur l'établissement de sa nièce. Sa nièce!... Mais, est-il bien vrai qu'elle le soit ?.... son embarras en m'en parlant semblait tenir.... de la confusion... Je me perds dans mes soupçons. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas que mon ami puisse jamais me reprocher d'avoir fermé les yeux sur leur conduite.

SCÈNE VII.

MÉLAC PÈRE, ANDRÉ, en papillotes et en veste du matin, un balai de plume sous le bras, entre, regarde de côtés et d'autres, et s'en retourne.

ANDRÉ.

IL n'y est pas, M. Dabins.

MÉLAC père.

Qu'est-ce ?

ANDRÉ.

Ah! ce n'est rien. C'est ce gros monsieur...

MÉLAC père.

Quel monsieur ?

ANDRÉ, d'un ton niais.

Celui qui vient.... Qui m'a tant fait rire le jour de cette histoire...

MÉLAC père.

Est-ce qu'il n'a pas de nom ?

ANDRÉ.

Si fait, il a un nom. Monsieur.... monsieur... C'est qu'il s'appelle encore autrement.

MÉLAC père.

Autrement que quoi ?

ANDRÉ.

Je l'ai bien entendu peut-être.... Paris, deux et demi; Marseille, Canada, trente-huit, que sais-je ?

MÉLAC père, riant de pitié.

Ah ! l'agent de change ?

ANDRÉ.

C'est çà.

MÉLAC père.

Mais ce n'est pas moi qu'il cherche ?

ANDRÉ.

C'est M. Dabins.

MÉLAC père.

Qu'il passe à la caisse d'Aurelly.

ANDRÉ.

Il en vient; ce caissier n'est-il pas déjà sorti!

MÉLAC père.

Un jour comme celui-ci! Il est donc fou!

ANDRÉ.

Je ne sais pas.

MÉLAC père.

Voyez à sa chambre, au jardin, partout.

ANDRÉ va et revient.

Moi, j'ai mon ouvrage... et si je ne le trouve pas, qu'est-ce qu'il faut que je lui dise?

MÉLAC père.

Rien : car on ne finirait plus....

SCÈNE VIII.

MÉLAC père, seul.

Qui croirait qu'un garçon aussi simple fût le fait d'un homme bouillant, d'Aurelly ? Sa règle est assez juste : aux gens de cet état, moins d'esprit, moins de corruption.

SCÈNE IX.

DABINS, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC père.

On vous cherche, M. Dabins.

DABINS, d'un air effrayé.

Depuis une heure, Monsieur, j'épie le moment de vous trouver seul.

MÉLAC père.

Que me voulez-vous ?

DABINS.

Puis-je parler en liberté ?

MÉLAC père.

Vous êtes pâle, défait ! votre voix est tremblante !

DABINS.

Ah ! Monsieur !

MÉLAC père.

Expliquez-vous.

DABINS

Comment vous apprendre le malheur ?....

MÉLAC père.

Sortez de ce trouble. Parlez.

DABINS.

Cette lettre que je reçois à l'instant...

MÉLAC père.

Que dit-elle de sinistre ?

DABINS.

Vous aimez M. Aurelly ?

MÉLAC père.

Si je l'aime ! vous me faites trembler.

DABINS.

A moins d'un miracle, il faut qu'il manque à ses paiemens demain. Il faut...

MÉLAC père, regardant de tous côtés.

Malheureux ! si quelqu'un vous entendait... Vous perdez le sens... D'où savez-vous ?.... Cela ne saurait être.

DABINS.

J'ai prévu votre surprise et votre douleur; mais le fait n'est que trop avéré.

MÉLAC père.

Avéré ! dites-vous ? — Je n'ose l'interroger. — M. Dabins, songez-vous à l'importance ?... Il m'a troublé.

DABINS.

M. Aurelly avait, à Paris, pour huit cent mille francs d'effets.

MÉLAC père.

Chez son ami M. de Préfort, je le sais.

DABINS.

Il me dit, il y a quelque tems, d'écrire à ce correspondant de les vendre, et de m'envoyer tout le papier sur Lyon qu'on pourrait trouver.

MÉLAC père.

Après ?

DABINS.

Au lieu d'argent que j'attendais aujourd'hui, son fils me dépêche un courrier, qui a gagné douze heures sur celui de la poste.

MÉLAC père.

Eh bien ! ce courrier ?

DABINS.

M'apprend qu'au moment de négocier nos effets, M. de Préfort s'est trouvé atteint d'un mal violent, qui l'a emporté en deux jours,

et qu'on a mis aussitôt le scellé sur son cabinet.

MÉLAC père.

Pourquoi cet effroi? Je regrette Préfort; mais il laisse une fortune immense. Aurelly réclamera ses effets, qui lui seront remis. C'est tout au plus un retard : achevez.

DABINS.

J'ai tout dit. Notre paiement était fondé sur ces rentrées qui n'ont jamais manqué : nous n'avons pas dix mille francs en caisse.

MÉLAC père.

Et vous devez en payer demain?

DABINS.

Six cent mille. Il y a de quoi perdre l'esprit.

MÉLAC père.

Il me quitte : il ne sait donc point?....

DABINS.

Voilà mon embarras. Vous connaissez sa probité, ses principes.... Il en mourra.... Un homme si bon, si bienfesant.... Mais, Monsieur, il n'y a que vous qui puissiez vous charger de lui apprendre....

MÉLAC père.

Il n'est pas possible qu'Aurelly n'ait pas chez lui de quoi parer à cet accident.

DABINS.

Il a du bien, d'excellens immeubles : cette maison, sa terre; mais avoir à payer demain six cents mille francs, et pas un sou!...

MÉLAC père.

Attendez. Je lui connais cent mille écus qu'un ami, m'a-t-il dit, lui a confiés.

DABINS.

Il ne les a plus : M. de Préfort s'était chargé de les convertir en effets pareils à ceux qu'il lui avait procurés. Aujourd'hui tout est là; tout manque à la fois.

MÉLAC père.

Onze cents mille francs arrêtés, au moment de payer!

DABINS.

Il périt au milieu des richesses.

MÉLAC père se promène.

Vous l'avez dit, il en mourra; l'homme le plus vertueux! le plus sage!.... une réputation si intacte! s'il suspend ses paiemens, s'il faut que son honneur... il en mourra, l'infortuné : voilà ce qu'il y a de bien certain.

(Il se promène plus vite.)

DABINS.

Si l'on eût reçu la nouvelle huit jours plutôt....

MÉLAC père.

C'est un homme perdu.

DABINS.

Ces lettres de noblesse encore lui font tant de jaloux! Vous verrez, Monsieur, les amis que lui laissera l'infortune : il n'y a peut-être pas un négociant dans Lyon qui ne fût bien-aise au fond du cœur.... Trouver de l'argent! il ne faut pas s'en flatter.

MÉLAC père se promène.

J'ai bien ici cent mille francs à moi.

DABINS.

Qu'est-ce que cela!

MÉLAC père, rêvant.

En effet qu'est-ce que cela!

DABINS.

A peine le sixième de ce qu'il nous faut.

MÉLAC père s'arrête.

M. Dabins!

DABINS.

Monsieur.

MÉLAC père.

Où est votre courrier?

DABINS.

Je l'ai fait cacher.

MÉLAC père.

M. Dabins, allez m'attendre dans mon cabinet. Ne voyez personne, enfermez-vous, enfermez-vous soigneusement. Je vous rejoins, j'ai besoin de me recueillir....

DABINS.

Sur la manière de lui annoncer ?...

MÉLAC père.

C'est lui. Partez, sans dire un mot.

SCÈNE X.

MÉLAC PÈRE, DABINS, AURELLY.

AURELLY.

Bonjour, Mélac. Ah ! te voilà, Dabins ? J'ai trouvé l'agent de change qui te cherche ; il emporte mes deux effets sur Pétersbourg. Eh bien ? nos fonds de Paris ?

(Il ôte son épée qu'il pose sur une chaise.)

MÉLAC père, vivement.

C'est ce dont il me parlait, en me demandant si je n'avais pas quelques papiers à échanger pour simplifier son opération.

AURELLY.

Comme tu es rouge, Mélac !

MÉLAC père.

Ce n'est rien.

AURELLY, à Dabins qui sort.

M. Dabins, le bordereau de tous mes paiemens en état pour ce soir.

(Dabins sort.)

SCÈNE XI.

MÉLAC PÈRE, AURELLY.

AURELLY, gaiement.

Je t'ai bien désiré tout à l'heure à l'intendance : tu m'aurais vu batailler....

MÉLAC père.

Contre qui ?

AURELLY.

Ce nouveau noble, si plein de sa dignité, si gros d'argent et si bouffi d'orgueil, qu'il croit toujours se commettre, lorsqu'il salue un roturier.

MÉLAC père, distrait.

Moins il y a de distance entre les hommes, plus ils sont pointilleux pour la faire remarquer.

AURELLY.

Celui-ci, qui, jusqu'à l'époque de mes

lettres de noblesse, ne m'avait jamais re
s'avise de me complimenter aujourd'hui
ton supérieur : « Je me flatte, m'a-t-il
« que vous quittez enfin le commerce
« rature. »

MÉLAC père, à part.

Ah ! Dieu !

AURELLY.

Quoi ?

MÉLAC père, s'efforçant de rire.

Je crois l'entendre.

AURELLY.

Au contraire, monsieur, ai-je répondu
ne puis mieux reconnaître le nouveau
que je lui dois, qu'en continuant à l'ex
avec honneur.

MÉLAC père, intérieur.

Ah ! mon ami ! le commerce exposé à
terribles revers !

AURELLY.

Il m'y fait songer : l'agent de chang
expliqué pour ; mais, à son air, je gag
que le paiement ne se passera pas sans
quelque inconvénient considérable.

MÉLAC père.

Il ne m'a jamais ce tems de crise,

éprouver un serrement de cœur sur le sort de ceux à qui il peut être fatal.

AURELLY.

Et moi, je dis que la pitié qu'on a pour les fripons, n'est qu'une misérable faiblesse, un vol qu'on fait aux honnêtes gens. La race des bons est-elle éteinte pour ?...

MÉLAC père.

Je ne parle point des fripons.

AURELLY, avec chaleur.

Les malhonnêtes gens reconnus sont moins à craindre que ceux-ci : l'on s'en méfie ; leur réputation garantit au moins de leur mauvaise foi.

MÉLAC père.

Fort bien : mais...

AURELLY.

Mais un méchant, qui travailla vingt ans à passer pour honnête-homme, porte un coup mortel à la confiance, quand son fantôme d'honneur disparaît : l'exemple de sa fausse probité fait qu'on n'ose plus se fier à la véritable.

MÉLAC père, douloureusement.

Mon cher Aurelly, n'y a-t-il donc point de faillites excusables ? Il ne faut qu'une mort ; un retard de fonds ; il ne faut qu'une banque-

route frauduleuse un peu considérable, pour en entraîner une foule de malheureuses.

AURELLY.

Malheureuses ou non; la sûreté du commerce ne permet pas d'admettre ces subtiles différences : et les faillites qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité.

MÉLAC père.

Mais c'est outrer les choses, que de confondre ainsi....

AURELLY.

Je voudrais qu'il y eût là-dessus des lois si sévères qu'elles forçassent enfin tous les hommes d'être justes.

MÉLAC père.

Eh! mon ami, les lois contiennent les méchans, sans les rendre meilleurs; et les mœurs les plus pures ne peuvent sauver un honnête homme d'un malheur imprévu.

AURELLY.

Monsieur, la probité du négociant importe à trop de gens, pour qu'on lui fasse grâce en pareil cas.

MÉLAC père.

Mais écoutez-moi.

AURELLY.

Je vais plus loin : je soutiens que l'honneur des autres est engagé à ce que celui qui ne paie pas soit flétri publiquement.

MÉLAC père, mettant ses mains sur son visage.

Ah ! bon Dieu !

AURELLY.

Oui, flétri. S'il est malheureux, entre mourir et paraître indigne de vivre le choix est bientôt fait, je crois. Qu'il meure de douleur; mais que son exemple terrible augmente la prudence ou la bonne foi de ceux qui l'ont sous les yeux.

MÉLAC père, s'échauffant.

Vous condamnez, sans distinction, à l'opprobre un infortuné comme un coupable ?

AURELLY.

Je n'y mets pas de différence.

MÉLAC père.

Quoi ! si l'un de vos amis, victime des événemens ?....

AURELLY.

Je serais son juge le plus sévère.

MÉLAC père, le regardant fixement.

Si c'était moi ?

AURELLY.

Si c'était toi ?... Son air m'a fait trembler.

MÉLAC père.

Vous ne répondez pas ?

AURELLY, fièrement.

Si c'était vous ?... (*Avec effusion.*) Mais premièrement, tu n'es pas négociant : et voilà comme tu fais toujours ; quand tu ne peux convaincre mon esprit, tu attaques mon cœur.

MÉLAC père, à part.

Oh Ciel ! comment lui apprendre ?...

SCÈNE XII.

MÉLAC PÈRE, PAULINE, AURELLY.

PAULINE, habillée.

Ah ! voilà mon oncle de retour.

MÉLAC père, à part, avec douleur.

Et sa nièce !

PAULINE.

Bonjour, mon cher oncle ; avez-vous mieux reposé cette nuit que la précédente ?

AURELLY.

Fort bien ; et toi ?

PAULINE.

Votre conversation si sérieuse du souper m'a un peu agitée : elle m'a laissé une impression.... j'ai peu dormi.

AURELLY, en riant.

Nous aurons soin à l'avenir de monter nos bavardages sur un ton plus gai. Nous ne devons pas troubler les nuits de celle qui nous rend les jours si agréables.

(Pauline l'embrasse)

MÉLAC père, à part.

Sa sécurité me perce l'âme.

AURELLY.

Ah ça ! mon enfant, quel amusement nous disposes-tu aujourd'hui ?

PAULINE.

Cet après-midi ? Grand assaut de musique entre l'obstiné Mélac et moi, vous serez les juges. Vous savez qu'il donne la préférence au violon sur tout autre instrument.

AURELLY, gaiement.

Et toi, tu défends le clavecin à outrance ?

PAULINE.

Je soutiens l'honneur du clavecin. La loi

du combat est que le vaincu sera réduit à ne faire qu'accompagner l'autre, qui brillera seul tout le reste du concert; et je vous confie que j'ai de quoi le faire mourir de dépit.

AURELLY.

Bravo! bravo!

MÉLAC père, d'un ton pénétré.

Ne ferions-nous pas mieux, mes amis, de remettre ce concert; tant de gens sont à Lyon dans le trouble et l'inquiétude: « Il semble, » dira-t-on, que ceux-ci fassent parade de » leur aisance, pour insulter à l'embarras où » les autres sont plongés. » On comparera cette joie déplacée avec le désespoir qui poignarde peut-être en ce moment d'honnêtes gens qui ne s'en vantent pas.

AURELLY, riant.

Ah, ah, ah! vois-tu comment ce grave philosophe détruit nos projets d'un seul mot? Il faut bien lui céder pour avoir la paix. Remets ton cartel à quelque autre jour.

MÉLAC père, à part, en sortant.

Allons sauver, s'il se peut, l'honneur et la vie à ce malheureux.

SCÈNE XIII.

PAULINE, AURELLY.

AURELLY.

Mais.... il y a quelque chose aujourd'hui... N'as-tu pas remarqué ?...

PAULINE.

En effet, j'ai cru lui voir un nuage...

AURELLY.

Ah ! la philosophie a aussi ses humeurs.

PAULINE.

Que disiez-vous donc ?

AURELLY.

Nous parlions faillites, banqueroutes.

PAULINE.

C'est cela. Son ame est si sensible, que le malheur même de ceux qu'il ne connaît pas l'afflige.

SCÈNE XIV.

PAULINE, ANDRÉ, AURELLY.

ANDRÉ, criant et courant.

MONSIEUR, Monsieur !

PAULINE fait un cri de surprise.

Ah !...

AURELLY.

Qu'est-ce donc ?

ANDRÉ, avec joie.

Le valet de chambre de Monsieur le (1) grand fermier, descend de cheval dans la cour.

AURELLY, avec humeur.

Eh bien ! vous ne pouvez pas dire cela sans courir, et nous crier aux oreilles ?

PAULINE.

Il m'a fait une frayeur...

ANDRÉ.

Dame, est-ce que ce n'est rien donc ? Monsieur le grand fermier qui arrive !

AURELLY.

Saint-Alban ?

(1) Les gens du peuple de toutes les provinces méridionales de France nommaient ainsi les fermiers du roi.

ANDRÉ.

Monsieur de la Fleur l'a laissé à la dernière poste.

PAULINE, avec humeur.

Quand nous l'aurions appris deux minutes plus tard ?

AURELLY, à Pauline.

Quel dommage que le concert soit dérangé ! Tu voulais des juges ; en voici un que tu ne récuserais pas... Il repasse bientôt ! Qu'on fasse rafraîchir son courrier.

ANDRÉ.

Bon ! il n'a fait qu'un saut dans l'office. Pour un valet de chambre, on ne dira pas qu'il est fier, lui.

AURELLY.

Suis-moi.

ANDRÉ.

Quel appartement faut-il disposer ?

AURELLY.

Suis-moi, te dis-je ; je vais donner des ordres.

SCÈNE XV.

PAULINE, seule, avec chagrin.

SAINT-ALBAN !... C'est son amour qui le ramène.... J'ai le cœur serré. *(Elle soupire.)* La persécution de celui-ci, la jalousie qu'elle donne à Mélac, et surtout la nécessité de cacher sous un air libre un sentiment que je ne puis dompter.... En vérité, mon état devient plus pénible de jour en jour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉLAC FILS, en habit de ville, PAULINE.

PAULINE, avec une gaieté affectée.

Pour quelqu'un qui a fait une aussi belle toilette, vous avez une terrible humeur.

MÉLAC fils.

C'est votre gaieté qui me la donne, Mademoiselle ; c'est ce retour précipité. Saint-Alban doit rester trois mois en tournée ; il en passe un ici ; et à peine est-il parti, qu'on le voit revenir.

PAULINE.

S'il a des affaires à Paris.

MÉLAC fils.

La Fleur dit qu'il n'y va pas. Un tel empressement ne regarde que vous, Mademoiselle.

PAULINE, en riant.

Depuis quand suis-je, Mademoiselle ? les doux noms de frère et de sœur...

MÉLAC fils, avec feu.

Saint-Alban vous aime : il est riche, en place, estimé ; je vois tout mon malheur. Il vous aime, il vous obtiendra, et j'en mourrai de chagrin.

PAULINE, gaiement.

Dites-moi, je vous prie, où vous prenez toutes les folies qui vous échappent ?

MÉLAC fils.

Écoutez, Pauline. Vous faites profession de sincérité ; assurez-moi qu'il ne vous a rien dit, et je serai calmé.

PAULINE.

Que voulez-vous qu'il m'ait dit ?

MÉLAC fils.

Que vous êtes belle ; qu'il vous aime.

PAULINE.

C'est une phrase si commune ; et vous aussi vous me l'avez dit. Tous les jeunes gens reçus dans cette maison, ne se donnent-ils pas les airs de tenir le même langage ?

MÉLAC fils.

Aucun d'eux, sans doute, n'a pu vous voir avec indifférence ; mais s'ils vous connaissaient comme moi....

PAULINE.

Ils me verraient bien haïssable.

MÉLAC fils.

Ils n'auraient plus besoin de vous trouver si belle, pour vous aimer éperdument. Revenons....

PAULINE.

Dans un homme comme Saint-Alban, ces propos que vous redoutez ne sont que des galanteries d'usage et sans conséquence; de la part des autres, c'est pure étourderie.... de la vôtre....

MÉLAC fils.

De la mienne?

PAULINE gaiement.

De la vôtre.... Mais je voudrais bien savoir pourquoi vous vous donnez les airs de m'interroger? Il faut avoir de grands titres, pour user de pareils priviléges.

MÉLAC fils.

Ah! Pauline! il arrive, et vous plaisantez!

PAULINE, sérieusement.

Brisons-là, je vous prie. Peut-être auriez-vous à vous plaindre de moi, si quelque autre avait lieu de s'en louer.

MÉLAC fils, avec feu.

Ce Saint-Alban me fait trembler, ôtez-moi cette inquiétude.

PAULINE.

Que vous êtes importun !

MÉLAC fils.

Défendez-moi seulement d'en avoir.

PAULINE.

Oh ! quand il veut une chose !.... *(Etourdiment.)* Si je vous le défends ; m'obéirez-vous?

MÉLAC fils, lui baisant les mains avec transport.

Ma chère Pauline !

PAULINE, s'échappant.

Toujours le même ! on ne peut dire un mot, sans être forcé de quereller, ou de vous fuir.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MÉLAC FILS, seul, avec joie.

« M'OBÉIREZ-VOUS ! »... A-t-elle mis dans ce peu de mots tout le sentiment que j'y aperçois ? « M'obéirez-vous ? » Mais pourquoi cet heureux présage est-il troublé par l'arrivée du fermier général ?

SCÈNE III.

MELAC PÈRE, en habit de campagne, entre en rêvant, un crayon et du papier à la main; MÉLAC FILS.

MÉLAC fils, avec surprise.

Ah! mon père! vous avez changé d'habit!

MÉLAC père, sans regarder, d'un ton sombre.

Voyez si ma chaise est prête.

MÉLAC fils.

Vous partez, mon père?

MÉLAC père, du même ton.

Oui.

MÉLAC fils.

Vous ne prenez pas votre carrosse?

MÉLAC père.

Non.

MÉLAC fils.

Vous n'allez donc pas à?...

MÉLAC père.

Je vais à Paris.

MELAC fils, inquiet.

Un voyage aussi subit....

MÉLAC père.

Il ne sera pas long.

MÉLAC fils.

N'annoncerait-il aucun accident ?

MÉLAC père.

Affaires de compagnie.

MÉLAC fils.

Ah !... Mais savez-vous qui l'on attend ici aujourd'hui ?

MÉLAC père.

Qui que ce soit. Qu'on m'avertisse quand les chevaux seront venus.

MÉLAC fils.

C'est que cela pourrait déranger....

MÉLAC père.

Rien, rien. Quelle heure est-il ?

MÉLAC fils.

Il n'est pas midi.

MÉLAC père.

Avant deux heures je suis en route.

MÉLAC fils.

Vous ne me donnez aucun ordre, mon père?

MÉLAC père.

Laissez-moi seul un moment; je ne puis vous écouter en celui-ci.

MÉLAC fils, en sortant.

En poste.... à Paris.... Si promptement... Un air glacé !... Je ne comprends pas, moi....

(Il se retire lentement, en examinant son père.)

SCÈNE IV.

MÉLAC PÈRE se promenant.

ENTRE une action criminelle et un acte de vertu l'on n'est pas incertain.... Mais avoir à choisir entre deux devoirs qui se contrarient et s'excluent.... Si je laisse périr mon ami, pouvant le sauver; mon ingratitude.... son malheur... mes reproches.... sa douleur.... la mienne.... Je sens tout cela.... Mon cœur se déchire. Si je dispose un moment, en sa faveur, des fonds qu'on me laisse.... (Après tout ils ne courent aucun risque.) (*Il soupire.*) Scrupules! prudence! je vous entends: vous m'éloignez du malheureux qui souffre; mais la compassion, qui m'en rapproche, est si puissante.... Voudrai-je être plus heureux, à condition de devenir dur, inhumain, ingrat.... — C'en est fait; où la raison est insuffisante, le sentiment doit triompher : s'il m'égare, au moins je serai seul à plaindre; et, mon ami sauvé, mon malheur ne me laissera pas sans consolation.

SCÈNE V.

MÉLAC PÈRE, DABINS arrive avec un gros paquet de lettres de change dans une main et un papier dans l'autre.

MÉLAC père.

Le compte est-il juste, M. Dabins ? Dans le trouble où nous sommes, on se trompe aisément. Rappelons les articles, avant de nous séparer. Sept mille cinq cent louis en or que vous avez passés vous-même par le jardin.

DABINS.

Monsieur, le bordereau des sommes est en tête de ma reconnaissance.

(Il la lui remet.)

MÉLAC père lit.

« Je soussigné, caissier de M. Aurelly, » ai reçu de M. de Mélac, receveur-général » des fermes, à Lyon, la somme de six » cent mille livres »..... Cela va bien; disposez vos paiemens sans éclat, comme si vos effets eussent été négociés à Paris. Moi, j'attends ma chaise pour partir.

DABINS.

Et vous insistez sur ce qu'il ne sache pas....

MÉLAC père.

Quel que soit son danger, je le connais : la crainte de me nuire lui ferait tout refuser.

DABINS.

Ainsi vous le quittez de la reconnaissance.

MÉLAC père.

Exiger de la reconnaissance, c'est vendre ses services ; mais ce n'est pas ici le cas. Aurelly m'a souvent donné l'exemple de ce que je fais pour lui.

DABINS.

Oh ! Monsieur ! votre vertu s'exagère....

MÉLAC père.

Non, cher Dabins ; depuis trente ans que je lui dois mon état et mon bien-être, voici la seule occasion que j'aie eue de prendre ma revanche. Je quittais le service, où j'avais eu bientôt consumé le chétif patrimoine d'un cadet de ma province. Je revenais chez moi, blessé, réformé, ruiné, sans biens, ni ressources. Le hasard me fit rencontrer ici ce digne Aurelly, mon ami dès l'enfance. Avec quelle tendresse il m'offrit un asile ! Il sollicita, il obtint, à mon insu, la place que j'occupe encore ; il fit plus, il vainquit ma répugnance pour un état aussi éloigné de celui que j'avais embrassé. « Prenez, prenez, » me dit-il, et, si vous craignez que l'état

» n'honore pas assez l'homme, ce sera l'hom-
» me qui honorera l'état. Plus l'abus d'un
» métier est facile, moins il faut l'être au
» choix des gens qui doivent l'exercer; et
» qui sait, dans celui-ci, le bien qu'un
» homme vertueux peut faire, tout le mal
» qu'il peut empêcher? » Son zèle éloquent me gagna; il m'instruisit au travail; il me servit de père, ô mon cher Aurelly!

DABINS.

Vous m'avez interdit toute représentation.

MÉLAC père.

N'ajoutez pas un mot. Les cent mille francs que vous tenez en lettres de change sont à moi; puis-je en user mieux au gré de mon cœur? A l'égard du reste, Saint-Alban est en tournée pour trois mois.... Aurelly aura le tems nécessaire....

DABINS.

Mais, d'un moment à l'autre, il peut vous venir tel ordre....

MÉLAC père.

Je vous ai dit que je vais à Paris: j'y aurai bientôt recouvré les effets d'Aurelly; j'en ferai de l'argent, si l'on m'en demande. Ce n'est ici qu'un bon office, comme vous voyez.

DABINS.

Monsieur, je vous admire.

MÉLAC père.

Allez, mon ami, qu'il ne vous retrouve point avec moi.

SCÈNE VI.

MÉLAC PÈRE, seul. Il s'assied.

Ah ! respirons un moment. Cette nouvelle m'avait étouffé.... Il riait, le malheureux homme, en regardant sa nièce. Chaque plaisanterie qui lui échappait me fesait frémir. *(Il se lève.)* Quand je pense qu'il était possible que cet argent m'eût été redemandé ! au lieu de venir à son secours, il eût fallu lui annoncer.... Ah ! Dieu !..

SCÈNE VII.

DABINS, accourant avec effroi : MÉLAC PÈRE.

DABINS.

Monsieur de Saint-Alban....

MÉLAC père.

Eh bien ?

DABINS.

Il arrive.

MÉLAC père.

Saint-Alban ?

DABINS.

On le conduit ici. Je suis rentré pour vous sauver la première surprise.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE VIII.

MÉLAC PÈRE, seul.

SAINT-ALBAN !.... Que ne suis-je parti ? S'il allait me parler d'argent ! Au pis aller, je lui dirais.... je pourrais lui dire que les receveurs particuliers n'ont pas encore.... Un mensonge !.... Il vaudrait mieux cent fois.... Mais je m'alarme, et peut-être il ne fait que passer.

SCÈNE IX.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MÉLAC PÈRE, MÉLAC FILS.

SAINT-ALBAN.

PARDONNEZ à mon empressement, Messieurs, l'incivilité de me montrer en habit de voyage.

MÉLAC fils, à part, avec humeur.

Son empressement ! il n'en dit pas l'objet.

MÉLAC père, à Saint-Alban.

Vous voyez que j'y suis moi-même.

SAINT-ALBAN.

Partez-vous?

MÉLAC père.

Avec bien du regret, Monsieur, puisque vous arrivez.

AURELLY.

Cette course est brusque.

MÉLAC père.

Elle est nécessaire.

AURELLY.

Si c'est, comme le dit ton fils, des affaires de compagnie.....

MÉLAC père, embarrassé.

De compagnie.... relatives à la compagnie... Puis-je voir, sans déplaisir, passer ma survivance à quelque étranger?

AURELLY, riant.

Ah, ah, ah, ah.

SAINT-ALBAN.

Il m'est bien agréable d'arriver à tems pour vous arrêter.

AURELLY.

Est-ce que je l'aurais laissé partir! (A

Mélac père.) Tu peux renvoyer les chevaux de poste.

MÉLAC père.

Pour quelle raison?

SAINT-ALBAN.

C'est que la place que vous allez solliciter est accordée à M. votre fils.

MÉLAC fils, avec surprise.

L'emploi de mon père?

AURELLY le contrefait plaisamment.

Eh oui! l'emploi de mon père.

MÉLAC fils, à part.

Ah! Pauline!

SAINT-ALBAN remet un papier à Mélac père.

En voici l'assurance. Quelque désir que j'aie eu de vous servir en cette affaire, je ne puis vous cacher que vous en devez toute la faveur aux sollicitations de M. Aurelly.

MÉLAC père.

Monsieur, son généreux caractère ne se dément point. Mais un autre avait, dit-on, obtenu cette grace.

AURELLY gaiement.

C'était moi.

MÉLAC père.

Ce solliciteur dont le crédit?....

AURELLY.

C'était moi.

MÉLAC fils.

Cet homme qui avait pris les devants ?....

AURELLY.

C'était moi. Je m'en occupais depuis longtems : ne m'a-t-il pas élevé une nièce charmante ?

MÉLAC fils, vivement.

Oui, charmante.

SAINT-ALBAN.

Ah ! charmante, en effet.

MÉLAC fils rougit de son transport, SAINT-ALBAN le fixe avec curiosité.

AURELLY, prenant les mains de Mélac père.

Ne m'a-t-il pas promis d'étendre ses soins jusqu'à mon fils, lorsqu'il sera en âge d'en profiter ! il faut bien que j'établisse le sien, ah, ah, ah, ah....

MÉLAC père, à part.

A quel ami je rends service !

MÉLAC fils, vivement à Aurelly.

C'était donc cela qu'hier au soir... vous feigniez.... Quelle surprise ! ah ! Monsieur !... *(A part.)* Je ne me sens pas de joie ; courons annoncer cette nouvelle à Pauline.

(Il sort en courant)

SCÈNE X.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC père.

En bien!.... l'étourdi, qui oublie de vous faire ses remercîmens!

AURELLY.

Tu renvoies les chevaux?

MÉLAC père.

Mon voyage est indispensable.

AURELLY.

Encore?

SAINT-ALBAN, à Aurelly.

Si c'est pour ce que je présume, je suppléerai à sa course. Mais, avant que d'en parler, recevez mon compliment, Monsieur, sur la distinction flatteuse que vous venez d'obtenir. Le plus digne usage des lettres de noblesse est, sans doute, de décorer des citoyens aussi utiles que vous.

AURELLY.

Utiles. Voilà le mot. Qu'un homme soit philosophe, qu'il soit savant, qu'il soit sobre, économe, ou brave: eh bien!... tant mieux

pour lui. Mais, qu'est-ce que je gagne à cela, moi? L'utilité dont nos vertus et nos talens sont pour les autres, est la balance où je pèse leur mérite.

SAINT-ALBAN.

C'est à peu près sur ce pied que chacun les estime.

MÉLAC père, à part.

Comment faire maintenant pour partir?

AURELLY.

Moi, par exemple, je me cite, parce qu'il en est question: je fais battre journellement deux cents métiers dans Lyon. Le triple de bras est nécessaire aux apprêts de mes soies. Mes plantations de mûriers et mes vers en occupent autant. Mes envois se détaillent chez tous les marchands du royaume, tout cela vit, tout cela gagne, et, l'industrie portant le prix des matières au centuple, il n'y a pas une de ces créatures, à commencer par moi, qui ne rende gaîment à l'État un tribut proportionné au gain que son émulation lui procure.

SAINT-ALBAN.

Jamais il ne perdra cette belle chaleur.

AURELLY.

Et tout l'or que la guerre disperse, Messieurs, qui le fait rentrer à la paix?

Qui osera disputer au commerce l'honneur de rendre à l'État épuisé le nerf et les richesses qu'il n'a plus? Tous les citoyens sentent l'importance de cette tâche : le négociant seul la remplit. Au moment que le guerrier se repose, le négociant a le bonheur d'être à son tour l'homme de la patrie.

SAINT-ALBAN.

Vous avez raison.

AURELLY.

Mais laissons cette conversation, Monsieur. Qui vous ramène sitôt en cette ville?

SAINT-ALBAN.

Probablement le même objet qui fesait partir M. de Mélac. Ma compagnie me rappelle; elle me charge.... Vous permettez que nous traitions devant vous....

AURELLY

Vous vous moquez. Pour peu que....

SAINT-ALBAN.

Il n'y a point de mystère. L'objet de ma mission est de rassembler tous les fonds de cette province épars dans les caisses de nos divers receveurs, et de les faire passer sur le champ à Paris.

MÉLAC père, à part.

Qu'entends-je?

AURELLY

Ce n'est pas l'affaire d'un moment.

SAINT-ALBAN.

J'avais d'abord cru l'opération plus pénible : mais j'ai appris, dans ma tournée, que j'avais des grâces à rendre à l'exactitude de M. de Mélac : il m'a sauvé les trois quarts de l'ouvrage.

MÉLAC père, interdit.

Monsieur....

AURELLY.

Ah ! vous pouvez vous flatter, Messieurs, que vous n'avez pas beaucoup de receveurs de cette fidélité : il est exact et toujours prêt. Il ne fait pas travailler vos fonds, lui.

SAINT-ALBAN.

Nous estimons trop M. de Mélac pour lui faire un mérite d'une chose aussi simple. Commençons donc par envoyer cet argent si desiré. Alors, dégagé de tous soins, je pourrai jouir du plaisir de philosopher quelques jours avec vous.

(Mélac père paraît plongé dans une profonde rêverie ; Saint-Alban continue à Aurelly.)

A propos, Monsieur, vous ne me dites rien de mademoiselle votre nièce, la plus aimable....

AURELLY.

Monsieur, il lui est arrivé un grand malheur.

SAINT-ALBAN.

Un malheur!

AURELLY.

Oui, Monsieur. Elle avait arrangé pour ce soir le plus beau, le plus brillant concert....

SAINT-ALBAN.

Qui peut avoir renversé ce charmant projet?

AURELLY.

Faut-il le demander? notre philosophe. Il nous a remontré qu'en ce tems de crise, mille honnêtes gens étaient peut-être au désespoir sur les paiemens; et que ce ton de fête..... Voyez son air consterné dès qu'on en parle.

MÉLAC père revenant à lui.

Je.... je rêvais aux diverses sommes qui m'ont été remises.

SAINT-ALBAN.

J'ai l'état ici. Environ cinq cent mille francs. Voulez-vous que nous passions dans votre cabinet?

MÉLAC père embarrassé.

Si vous vous reposiez quelques jours?

AURELLY.

Eh! mais tu pars!

MÉLAC père plus troublé.

Je différerais....

SAINT-ALBAN.

Ah bon Dieu! me reposer! il y a cinq nuits que je n'arrête point; et ce n'est qu'après m'être bien assuré que tous les fonds de la province étaient en vos mains, que j'ai repris ma route pour cette ville.

MÉLAC père, à part.

Tout est perdu.

SAINT-ALBAN, d'un ton dégagé.

Je suis d'une paresse.... l'ennemi juré du travail. J'ai toutes les peines du monde à m'arracher à l'inaction, pour m'occuper d'affaires: mais aussi, quand je suis lancé, je ne m'arrête plus que tout ne soit terminé. Il est assez plaisant que cette impatience d'être oisif me tienne lieu du mérite contraire aux yeux de ma compagnie.

AURELLY.

Moi, je vous conseille de vous enfermer avant le dîner; la diligence part cette nuit, vous pourrez y placer le caisson.

SAINT-ALBAN.

C'est bien dit.

AURELLY.

S'ils font les difficiles, ils ont un fort ballot

à moi, votre argent prendra sa place : il est plus pressé que mon envoi.

SAINT-ALBAN.

Rien de plus obligeant.

AURELLY.

Allons, allons, débarassez-vous la tête.

MÉLAC père, outré, à Aurelly.

Et vous..... n'embarrassez pas la vôtre, mon officieux ami.

AURELLY.

Comment donc!

MÉLAC père, déconcerté, à Saint-Alban.

Monsieur, vous me prenez dans un moment.... au dépourvu....

SAINT-ALBAN.

Que dites-vous, Monsieur?

MÉLAC père.

Je dis.... *(A part.)* Ah! je sens la rougeur qui me surmonte.... *(Haut.)* Il faut l'avouer : ce que vous me demandez est impossible.

SAINT-ALBAN.

Impossible! Et vous partiez?

MÉLAC père.

Il est vrai.

SAINT-ALBAN.

Savez-vous, Monsieur, quels soupçons l'on pourrait prendre?....

AURELLY vivement.

Fi donc, M. de Saint-Alban.

SAINT-ALBAN, à Aurelly.

Je vous demande pardon; mais l'air, le ton, les discours me paraissent si clairs. Ce voyage....

AURELLY.

N'y a-t-il pas mille raisons?....

SAINT-ALBAN.

Un instant, je vous prie. — Avez-vous touché le montant de toutes les recettes, M. de Mélac?

MÉLAC père, accablé.

Je ne puis le nier.

SAINT-ALBAN.

Pouvez-vous faire partir aujourd'hui tout l'argent que vous devez avoir? *(Mélac père ne répond rien.)* Parlez, Monsieur; car mes ordres sont tels, que, sur votre réponse, il faut que je prenne un parti sur le champ.

MELAC père rêve, sa tête appuyée sur sa main.

AURELLY, vivement.

Vous ne répondez pas?

MÉLAC père, outré, à Aurelly.

Cruel homme! *(A Saint-Alban d'un air accablé.)* Je ne le puis, avant trois semaines au moins.

SAINT-ALBAN.

Trois semaines! Il ne m'est par permis d'accorder trois jours. L'argent est annoncé. — C'est avec regret, Monsieur.....

MÉLAC père.

Je ne saurais l'empêcher : mais jamais tant de douleurs à la fois n'ont assailli un honnête homme.

(Il sort.)

AURELLY, criant.

Vous sortez?

SCÈNE XI.

AURELLY, SAINT-ALBAN.

SAINT-ALBAN.

Y CONCEVEZ-VOUS quelque chose?

AURELLY.

Je crois que la tête lui a tourné.

SAINT-ALBAN.

Vous sentez que je ne peux me dispenser..

AURELLY.

Ne prenez point encore de parti.

SAINT-ALBAN.

Monsieur... quoi que vous puissiez dire....

AURELLY.

Ayez confiance en moi. Mélac n'est pas capable d'une action vile ni malhonnête.

SAINT-ALBAN.

Songez donc qu'il partait. Je répondrais de l'événement à ma compagnie.

AURELLY, vivement.

Monsieur.... vous allez perdre un honnête homme : son fils, son état, son honneur, tout est abîmé, ruiné.

SAINT-ALBAN.

J'en suis au désespoir ; mais, n'étant que chargé d'ordres, il ne m'est pas permis de faire de grâces.

AURELLY.

N'a-t-il pas ses cautions ? Que voulez-vous de plus ? Je me fais garant de tout. Donnez-moi le tems d'éclaircir....

SAINT-ALBAN.

Un mot, à mon tour. Je ne dois pas prendre le change. Il ne s'agit plus de caution ici. C'est

cinq cent mille francs qu'il faut, que j'ai annoncés, que la compagnie attend : avancerez-vous cette somme aujourd'hui ?

AURELLY.

A la veille du paiement ? Tout le crédit du plus riche banquier ne lui ferait pas trouver un sac dans Lyon.

SCÈNE XII.

AURELLY, PAULINE, SAINT-ALBAN.

PAULINE, inquiète.

Qu'a donc Monsieur de Mélac, mon oncle? il sort d'avec vous dans un état affreux. J'ai voulu lui parler, il s'est enfermé brusquement sans me répondre.

AURELLY.

Eh! mon enfant! Il se trouve un vide de cinq cent mille francs dans sa caisse, on ne sait ni comment, ni pourquoi. Je veux m'éclaircir : Monsieur de Saint-Alban refuse le tems nécessaire.

PAULINE, effrayée.

Ah! Monsieur, si vous avez de l'estime pour nous....

SAINT-ALBAN, tendrement.

De l'estime!...

AURELLY.

Seulement jusqu'à demain, que je puisse découvrir...

PAULINE.

Jusqu'à demain, Monsieur... Nous refuserez-vous cette grâce?

SAINT-ALBAN.

Ah! Mademoiselle, je donnerais ma vie pour vous obliger : mais mon devoir a des droits sacrés que vous ne pouvez méconnaître, vous qui remplissez si bien tous les vôtres.

AURELLY.

Différer d'un jour, est-ce une faveur incompatible?...

SAINT-ALBAN.

N'abusez point de votre ascendant : il ne convient à ma mission, ni à mon honneur que je vous écoute plus long-tems.

PAULINE outrée.

Comme il vous plaira, Monsieur; mais j'ai assez de confiance en l'honnêteté de Monsieur de Mélac, pour croire qu'on se trompe à son égard, et qu'il n'aura besoin ni de l'appui de ses amis, ni des grâces de ses chefs.

SAINT-ALBAN.

Puissiez-vous dire vrai, Mademoiselle!

mais, dans l'état où sont les choses, il n'est pas décent que j'accepte un logement dans cette maison : pardon, si je vous quitte.

AURELLY, avec chaleur.

Et moi, je ne vous quitte pas, en quelque endroit que vous alliez.

SCÈNE XIII.

PAULINE, seule dans l'accablement.

Qu'ai-je dit!... Un trouble affreux m'avait saisi... Je ne l'ai pas assez ménagé... Ma frayeur a-t-elle trahi mon secret?... O Mélac! S'il avait lu dans mon cœur!... Quel mal j'aurais peut-être fait à ton père! Il vient.

SCÈNE XIV.

PAULINE, MÉLAC FILS.

MÉLAC fils entre d'un air transporté.

Pauline, Pauline, il faut que ma joie éclate à vos yeux.

PAULINE.

Votre joie!

MÉLAC fils.

Vous savez que rien ne m'intéresse que ce qui peut nous rapprocher.

PAULINE.

Quel moment prenez-vous!.... Et quel ton!....

MÉLAC fils.

Dussiez-vous me traiter d'importun, d'audacieux, c'est celui d'un amant qui peut désormais vous offrir son cœur et sa main.

PAULINE.

L'un de nous est hors de sens.

MÉLAC fils.

C'est moi! C'est moi! la joie qui me transporte....

PAULINE.

La joie!

MÉLAC fils.

Votre oncle ne sort-il pas d'ici?

PAULINE.

Tout ce que j'entends est si contraire à ses discours....

MÉLAC fils.

Il aura voulu vous inquiéter.

PAULINE.

M'inquiéter!.... Comment?.... Pourquoi m'effrayer?

MÉLAC fils.

Ce n'est qu'un badinage obligeant

PAULINE avec dépit.

On n'en fait pas d'aussi cruel.

MÉLAC fils.

Quelle charmante colère! Elle me ravit: elle me touche plus que ma survivance même.

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MÉLAC fils vivement.

Ils n'ont rien dit!.... La survivance, oui, je l'ai enfin; Saint-Alban nous en a remis l'assurance; votre oncle, qui le savait, ne nous l'a caché que pour jouir de notre surprise. Dans l'excès de ma joie, je les ai quittés pour vous en apporter la nouvelle; et, depuis un quart d'heure, je maudis les fâcheux qui m'arrêtent. Ah Pauline! au lieu de partager cette joie....

PAULINE, d'un ton étouffé.

Vous n'avez rien appris de plus?

MÉLAC fils.

Non.

PAULINE.

Je ne puis me résoudre à lui percer l'ame.

MÉLAC fils.

Vous pleurez, ma chère Pauline!

PAULINE.

Malheureux!.... Vous veniez m'annoncer une nouvelle charmante, — il faut que je vous en apprenne une horrible.

MÉLAC fils.

On veut nous séparer?

PAULINE hésitant.

Ah Mélac! si ce qu'on dit est vrai... votre père...

MÉLAC fils.

Mon père?

PAULINE

On soupçonne...

MÉLAC fils.

Quoi?

PAULINE.

Qu'il aurait détourné les fonds...

MÉLAC fils.

L'argent de sa caisse?

PAULINE.

Voilà ce qu'ils ont dit.

MÉLAC fils.

Quelle horreur!

PAULINE.

Saint-Alban n'en a plus trouvé.

MÉLAC fils.

C'est une imposture; hier au soir j'y comptai cinq cent mille livres. Mais il vous aime, et, s'il cherche à nuire à mon père, croyez que c'est pour m'éloigner de vous.

PAULINE.

Puissiez-vous n'avoir pas d'autre malheur à redouter! Non, mon cher Mélac, vous n'aurez jamais de rivaux dans le cœur de Pauline.

MÉLAC fils.

Vous m'aimez!

PAULINE.

Que cet aveu soutienne votre courage! nous en aurons besoin. Saint-Alban est jaloux. Le sort de votre père me fait trembler.

MÉLAC fils.

Lui faites-vous, Pauline, l'injure de le croire coupable.

PAULINE.

Ah! ne voyez que mon effroi. Mais nous perdons un tems précieux. Courez à votre père, allez le consoler.

MÉLAC fils.

Je vais l'enflammer de courroux contre un traître.

PAULINE.

S'il n'y avait que Saint-Alban qui l'accusât... mais mon oncle lui-même...

MÉLAC fils.

Votre oncle!

PAULINE.

Il va revenir. Vous connaissez sa franchise, elle ne lui permet pas toujours de garder avec les malheureux les ménagemens dont ils ont tant besoin...

MÉLAC fils.

Vous me glacez le sang.

PAULINE.

Soyez présent aux explications: que votre bon esprit en prévienne l'aigreur. Si votre père est embarrassé, mon oncle est le seul dont on puisse espérer un prompt secours...

MÉLAC fils, troublé.

Quoi! votre oncle est persuadé...

PAULINE.

Craignez surtout de vous oublier avec lui: songez que notre sort en dépend. (*Avec une grande effusion.*) Mon cher Mélac... Dans le péril qui nous menace, ah!... vous m'aurez assez méritée, si vous réussissez à m'obtenir.

MÉLAC fils.

O mélange inoui!... Non, je ne puis com-

prendre... N'importe, vous serez obéie. — Je me contiendrai. — Vous connaîtrez, Pauline, s'il est des ordres remplis comme ceux que l'amour exécute.

(Il lui baise la main, et ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MELAC PÈRE, MÉLAC FILS.

MÉLAC père, avec chagrin.

Ne me suivez pas, mon fils.

MÉLAC, fils.

Eh ! le puis-je mon père !

MÉLAC père.

Je vous l'ordonne.

MÉLAC fils.

Vous abandonner dans un moment si fâcheux !

MÉLAC père.

Votre douleur m'importune.... elle m'offense.

MÉLAC fils.

Je connais trop mon père, pour soupçonner rien qui lui soit injurieux. Mais si votre bonté me laissait percer un mystère....

MÉLAC père.

Mon fils !

MÉLAC fils.

Refuserez-vous de m'indiquer les moyens de vous servir, d'adoucir au moins vos peines ?

MÉLAC père.

Il est des devoirs dont ton âge et ta vivacité t'empêcheraient de sentir toute l'obligation.

MÉLAC fils.

Vous m'avez appris à respecter tous ceux qui sont sacrés pour vous. Ayez confiance aux principes de votre fils : ce sont les vôtres.

MÉLAC père avec bonté.

Mon ami, tu commences ta carrière quand je finis la mienne ; et l'on voit différemment. L'intérêt du passé touche peu les jeunes gens : ils sacrifient beaucoup à l'espérance. Mais quand la vieillesse vient nous rider le visage, et nous courber le corps, dégoûté du présent, effrayé sur l'avenir, que reste-t-il à l'homme ? L'unique plaisir d'être content du passé. (*d'un ton plus ferme.*) J'ai fait ce que j'ai dû ; je vous défends de me presser davantage.

MÉLAC père.

Les suites de cette journée me font mourir de frayeur.

MÉLAC père.

Saint-Alban est généreux, il ne se détermi-

nera pas légèrement à perdre un homme dont il a pensé du bien jusqu'à ce jour.

MÉLAC fils.

Ah mon père! si c'est là l'espoir qui soutient votre courage; le mien m'abandonne entièrement. Saint-Alban est notre ennemi.

MÉLAC père.

Ne fesons point injure, mon fils, à celui qui n'écoute que la voix de son devoir.

MÉLAC fils, vivement.

Il aime Pauline. Il n'est revenu que pour elle, il me croit son rival. Jugez s'il nous hait, et si la jalousie ne lui fera pas pousser les choses...

MÉLAC père.

Elle pourrait l'indisposer. Mais quelle apparence que Saint-Alban?...

MÉLAC fils.

En me confiant ce secret, Pauline ne m'a pas caché combien elle s'alarme pour vous.

MÉLAC père.

D'où naîtrait sa jalousie? — Nuire à ses desseins! Nous! Y a-t-il un seul instant de notre vie où nous ne missions pas tous nos soins à faire entrer Aurelly dans des vues aussi avantageuses pour sa nièce, s'il avait la folie de s'y refuser? Courez donc le tirer d'erreur,

mon fils. — Mais non : il convient que ce soit moi-même; et ce soir....

(Il fait un mouvement pour sortir.)

MÉLAC fils, se mettant devant lui.

Ah! mon père, arrêtez... Elle m'aime, elle vient de me l'avouer. N'aurai-je donc reçu sa foi que pour la trahir à l'instant?

MÉLAC père, surpris.

Reçu sa foi!

MÉLAC fils.

Le premier usage que je ferais des droits qu'elle m'a donnés, serait de les transmettre à mon ennemi!

MÉLAC père, s'échauffant.

Des droits? Quel discours! Quel délire!

MÉLAC fils.

La céder à Saint-Alban me couvrirait de honte inutilement.

MÉLAC père.

Mon fils...

MÉLAC fils.

Pauline outragée me mépriserait, sans ratifier cet indigne traité.

MÉLAC père, en colère.

Quoi donc, Monsieur? Me croyez-vous déjà si méprisable? Mon infortune a-t-elle

éteint en vous le respect? Vous ne m'écoutez plus....

MÉLAC fils.

Ah mon père! Ah Pauline!

MÉLAC père.

Vous seriez-vous flatté qu'elle se donnerait à vous malgré son oncle? vous la connaissez mal. Aurelly n'a jamais eu de vues sur vous: j'en suis certain. Quels sont donc vos projets?

MÉLAC fils.

Je suis au désespoir.

SCÈNE II.

AURELLY, MÉLAC père, MÉLAC fils.

AURELLY se met dans un fauteuil en s'essuyant le visage, et dit:

Me voilà revenu.

MÉLAC fils, tremblant.

Vous quittez Saint-Alban, Monsieur; n'avez-vous rien gagné sur cet homme impitoyable?

AURELLY, brusquement.

Saint-Alban n'est point dur: c'est un homme juste. Chargé par sa compagnie d'ordres pressans, il trouve un vide immense dans

la caisse où il venait puiser des ressources : il m'a objecté mes principes, je suis resté muet. Il allait faire saisir les papiers de Monsieur...

MÉLAC fils, effrayé.

Saisir les papiers.

AURELLY.

A peine ai-je obtenu de lui le tems de venir prendre quelqu'éclaircissement sur une aventure aussi incroyable.

MÉLAC père.

Il m'est affreux de vous affliger ; mais je n'en puis donner aucun, mon ami.

AURELLY.

Je rougirais toute ma vie d'avoir été le vôtre, si vous étiez coupable d'une si basse infidélité.

MÉLAC père.

Rougissez donc... car je le suis.

AURELLY, s'échauffant.

Vous l'êtes !

MÉLAC fils.

Cela ne se peut pas.

AURELLY, d'un ton plus doux.

Avez-vous eu l'imprudence d'obliger quelqu'un avec ces fonds ? Parlez. — Au moins

vous avez une reconnaissance, un titre, une excuse qui permette à vos amis de s'employer pour vous?

MÉLAC père, vivement.

Je n'ai pas dit que j'eusse prêté l'argent.

AURELLY.

Vous l'aviez lundi.

MÉLAC fils, tremblant.

Hier encore je l'ai vu, mon père.

AURELLY.

Cent mille francs à vous, destinés à l'établissement de votre fils, où sont-ils?

MÉLAC père.

Toutes les pertes du monde me toucheraient moins que l'impossibilité de justifier ma conduite.

AURELLY.

Vous gardez le silence avec moi.

MÉLAC fils.

Mon père...

MÉLAC père.

Plus vous êtes mon ami, moins je puis parler.

AURELLY.

Votre ami,... je ne le suis plus.

MÉLAC fils.

Ah! Monsieur

AURELLY.

« Si c'était moi, » me disait-il ce matin. — Ainsi donc, en défendant les malhonnêtes gens, c'était ta cause que tu plaidais.

MÉLAC père.

Je n'ai plaidé que celle des infortunés.

AURELLY.

Avec quel sang froid.... Je mourrais de douleur, si rien de semblable...

MÉLAC père, vivement.

Ami, je n'en suis que trop certain.

AURELLY.

Et tu soutiens mes reproches!

MÉLAC père.

Plût au Ciel que j'eusse pu les éviter!

AURELLY.

En fuyant honteusement.

MÉLAC père.

Moi, fuir!

AURELLY.

Ne partiez-vous pas? — Je ne parle point du tort que tu fais à tes garans: mais, malheureux! n'avez-vous donc attendu, pour

vous déshonorer, que le tems nécessaire pour apprendre à n'en point rougir?

MÉLAC fils, pénétré.

Ah! Monsieur!

MÉLAC père, avec dignité.

N'avez-vous jamais été blâmé pour l'action même dont votre vertu se glorifiait?

AURELLY, s'échauffant.

Invoquer la vertu, lorsqu'on manque à l'honneur!

MÉLAC fils, d'un ton sombre.

Monsieur...

MÉLAC père, avec douceur.

Aurelly, je puis beaucoup souffrir de vous.

AURELLY, avec feu.

Les voilà donc, ces philosophes! Ils font indifféremment le bien ou le mal, selon qu'il sert à leurs vues!...

MÉLAC fils, plus fort.

Monsieur Aurelly!...

AURELLY.

Vantant à tous propos la vertu, dont ils se moquent; et ne songeant qu'à leurs intérêts, dont ils ne parlent jamais!...

MÉLAC fils s'échauffant.

Monsieur Aurelly!...

AURELLY, plus vite.

Comment un principe d'honnêteté les arrêterait-il, eux qui n'ont jamais fait le bien que pour tromper impunément les hommes!

MÉLAC père, avec douleur.

J'ai pu quelquefois me tromper moi-même...

AURELLY, en fureur.

Un honnête-homme qui s'est trompé, ne rougit pas de mettre sa conduite au grand jour.

MÉLAC père.

Il est des momens, où, forcé de se taire, il doit se contenter du témoignage de son cœur.

AURELLY, hors de lui.

Le témoignage de son cœur! L'intérêt personnel renverse ici toutes les idées!

MÉLAC père, emporté par la chaleur d'Aurelly.

Eh bien! injuste ami.... *(A part.)* Ah Dieu! qu'allais-je faire!

AURELLY.

Tu voulais parler.

MÉLAC père, avec chagrin.

Je ne répondrai plus.

(Il va s'asseoir.)

AURELLY, indigné.

Va! tu me fais bien du mal; tu me rends

à jamais soupçonneux, méfiant et dur. Toutes fois que je verrai l'empreinte de la vertu sur le visage de quelqu'un, je me souviendrai de toi.

MÉLAC fils, en colère.

Finissez, Monsieur.

AURELLY.

Je dirai : ce masqué imposteur m'a séduit trop long-tems, et je fuirai cet homme.

MÉLAC fils.

Finissez, vous dis-je. Quittez ce ton outrageant! De quel droit osez-vous le prendre avec mon père?

AURELLY.

Quel droit, jeune homme? Celui que toute ame honnête a sur un coupable.

MÉLAC fils.

L'est-il à votre égard?

AURELLY.

Oui, puisqu'il se manque à lui-même.

MÉLAC fils, outré.

Arrêtez, ou je ne garde plus de mesures avec vous....

MÉLAC père, se levant.

Quel emportement, mon fils! il a raison; et si j'avais à rougir de ma conduite, les re-

proches de cet honnête homme.... Laissez-nous.

SCÈNE III.

AURELLY, PAULINE, MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE.

PAULINE.

Un instant a détruit le bonheur et la paix de notre maison ! Ah mon oncle !

AURELLY.

Tu me vois entre la conduite du père qui m'indigne, et la présomption du fils qui me menace.

PAULINE.

Lui !.... vous, Mélac !

MÉLAC fils, tremblant.

Il outrage mon père sans ménagement. J'ai long-tems souffert....

PAULINE, bas.

Imprudent !

MÉLAC fils.

Pauline !

MÉLAC père, à son fils.

Sortez, je vous l'ordonne.

MÉLAC fils, furieux.

Oui, je sors. *(A part.)* Mais l'odieux instigateur de tant de cruauté....

PAULINE, avec effroi.

Il va se perdre.

MÉLAC père, saisit le bras de son fils.

Qu'avez-vous dit?

MÉLAC fils, hors de lui.

J'ai dit.... *(Il se retient pour cacher son projet.)* que je ne vis jamais tant de cruauté.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

AURELLY, PAULINE, MÉLAC père.

PAULINE, le regardant avec effroi.

CIEL! détournez les malheurs qui nous menacent aujourd'hui.

AURELLY.

Il s'obstine au silence, et je ne puis rien découvrir.

PAULINE, à Mélac père.

Ah mon bon ami! pourquoi craignez-vous de déposer votre secret dans le sein de mon oncle? Il vous aime de si bonne foi!

AURELLY, indigné.

Moi ! je l'aime ?

PAULINE, avec ardeur.

Oui, vous l'aimez, ne vous en défendez pas.

AURELLY, douloureusement.

Eh bien ! oui, je l'aime, et c'est ma honte ; mais je ne l'estime plus, voilà mon malheur. Il m'est affreux de renoncer à l'opinion que j'avais de lui. La perte entière de ma fortune m'eût été moins sensible.

MÉLAC père, attendri.

Aurelly, attends quelques jours avant de juger ton ami. Ta généreuse colère me pénètre de respect. Crois que, sans les plus fortes raisons....

AURELLY.

En est-il contre mes instances ? Parle, malheureux. Coupable ou non, si je puis te servir....

PAULINE.

Voyez la douleur où vous nous plongez.

MÉLAC père, pénétré.

Mes chers amis, l'honneur me défend de parler. Je ne suis pas encore coupable ; je le deviendrais, si je restais ici plus longtems. La moindre indiscrétion.... Ce mo-

ment difficile ne peut-il être justifié par ma constante amitié pour vous ? Croyez que pour se plaire avec d'aussi honnêtes gens, il faut l'être soi-même.

(Il sort.)

SCÈNE V.

AURELLY, PAULINE.

PAULINE.

Je sens qu'il dit vrai.

AURELLY, encore échauffé.

Quel argument ! Et les fripons aussi se plaisent avec les honnêtes gens ; car ils trouvent leur compte dans la bonne foi de ceux-ci. (*Plus doux.*) Cependant, il faut l'avouer, il m'a remué jusqu'au fond de l'ame.

PAULINE.

Non, il n'est pas coupable. Il aura rendu quelque grand service, dont tout le mérite, à ses yeux, est peut-être de rester ignoré.

AURELLY.

Mais manquer de fidélité !....

PAULINE.

Avec un homme du caractère de M. de Mélac, je suis tentée de respecter tout ce que je ne puis comprendre.

AURELLY.

Quelqu'usage qu'il ait fait de ces fonds, il est inexcusable.... Et partir!

PAULINE.

Une voix intérieure me dit que ce crime apparent est peut-être en lui le dernier effort d'une vertu sublime. (*D'un ton moins assuré.*) Et son malheureux fils, mon oncle, ne vous fait-il pas compassion? A quelle extrémité l'amour de son père vient de le porter contre vous, qu'il chérit si parfaitement!

AURELLY.

Il est vif; mais son cœur est honnête. Eh! ma Pauline! ce que je regrette le plus, est de n'avoir pu fonder sur lui le bonheur de mes vieux jours.

PAULINE, à part.

Qu'entends-je! (*Haut.*) Ah! Monsieur! n'abandonnez pas votre ami: soyez sûr qu'il justifiera ce que vous aurez fait pour lui.

AURELLY.

Ta faiblesse diminue la honte que j'avais de la mienne. Tu me presses de le servir.... apprends que je l'ai tenté. J'ai offert ma garantie à Saint-Alban.

PAULINE.

Il la refuse?

AURELLY.

Il m'a montré des ordres si formels !.... Il ne peut différer d'envoyer la somme annoncée.

PAULINE, d'un ton insinuant.

N'y a-t-il donc aucun moyen de la faire cette somme ?

AURELLY.

Cinq cent mille francs ! A la veille du paiement ? Crois, mon enfant, que, sans les fonds que Dabins reçoit de Paris en ce moment, j'eusse été moi-même fort embarrassé.

PAULINE.

Vous m'avez dit si souvent que vous aviez beaucoup de ces effets que l'on pouvait fondre au besoin.

AURELLY

Il est vrai qu'il m'en reste à Paris pour cinq cent mille francs, chez mon ami Préfort.

PAULINE.

Chez M. de Préfort.... Et ne sont-ils pas bons ?

AURELLY.

Excellens, pareils à ceux dont il me fait passer la valeur aujourd'hui. Mais tout ne m'appartient pas ; il y a cent mille écus auxquels je ne puis toucher. C'est un dépôt.... sacré.

PAULINE.

Votre fortune est plus que suffisante pour assurer cette somme à son propriétaire.

AURELLY, avec chaleur.

Voulez-vous que je me rende coupable de l'abus de confiance que je reproche à ce malheureux? La seule chose peut-être sur laquelle il ne puisse y avoir de composition, c'est un dépôt. De l'argent prêté, on l'a reçu pour s'en servir; mille raisons peuvent en faire excuser le mauvais emploi; mais un dépôt.... Il faut mourir auprès.

PAULINE.

Si l'on parlait à celui de qui vous le tenez?

AURELLY.

Apprends qu'il n'en a ramassé les fonds que pour acquitter une dette.... immense. Il les destine à réparer, s'il peut, des torts!... Mais tu m'accuserais de dureté... Tu veux le voir; parle-lui, j'y consens : il est prêt à t'entendre; et cet homme.... c'est moi.

PAULINE, avec joie.

Ah! je respire : nos amis seront sauvés.

AURELLY.

Avant que d'être généreux, Pauline, il faut être juste.

PAULINE.

Qui oserait vous taxer de ne pas l'être ?

AURELLY.

Toi-même, à qui je vais enfin confier le secret de cet argent. Écoute, et juge-moi.... Je fus jeune et sensible autrefois. La fille d'un gentilhomme, (peu riche à la vérité,) m'avait permis de l'obtenir de ses parens. Ma demande fut rejetée avec dédain. Dans le désespoir où ce refus me mit, nous n'écoutâmes que la passion: un mariage secret nous unit; mais la famille hautaine, loin de le confirmer, renferma cette malheureuse victime, et l'accabla de tant de mauvais traitemens, qu'elle perdit la vie, en la donnant à une fille.... que les cruels dérobèrent à tous les yeux.

PAULINE.

Cela est bien inhumain !

AURELLY.

Je la crus morte avec sa mère : je les pleurai long-tems. Enfin j'épousai la nièce du vieux Chardin, celui qui m'a laissé cette maison de commerce. Mais le hasard me fit découvrir que ma fille était vivante : je me donnai des soins ; je la retirai secrètement ; et, depuis la mort de ma femme, j'ai pris tous les ans sur ma dépense une somme propre à lui faire un sort indépendant du bien de

mon fils. Voilà quelle est la malheureuse propriétaire de ces cent mille écus : crois-tu, mon enfant, qu'il y ait un dépôt plus sacré ?

PAULINE.

Non ;.... il n'en est pas.

AURELLY.

Puis-je toucher à cet argent ?

PAULINE.

Vous ne le pouvez pas. Pauvre Mélac ! Mais vous êtes attendri; je le suis moi-même... Pourquoi donc cette infortunée m'est-elle inconnue ? Pourquoi me faites-vous jouir d'un bien-être et d'un état qui lui sont refusés ?

AURELLY.

Tu connais le préjugé. Ma nièce est honorablement chez moi ; ma fille ne pouvait y demeurer sans scandale ; et celui qui a manqué à ses mœurs n'en est pas moins tenu de respecter celles des autres.

PAULINE, avec chaleur.

Je brûle de m'acquitter envers elle de tout ce que je vous dois ; allons la trouver. Fesons-lui part de nos peines. Elle est votre fille : peut-elle n'être pas compâtissante et généreuse ?

AURELLY.

Que dis-tu, Pauline ? Tout son bien, le

seul dédommagement de son infortune, tu veux le lui arracher !

PAULINE.

Nous aurons fait notre devoir envers nos amis.

AURELLY.

Elle se doit la préférence.

PAULINE.

Elle peut nous l'accorder.

AURELLY.

Mettez-vous en sa place.... Une telle proposition....

PAULINE.

Ah ! comme j'y répondrais !

AURELLY.

Si elle nous refuse ?

PAULINE.

Nous ne l'en aimerons pas moins ; mais n'ayons aucun reproche à nous faire.

AURELLY.

Tu l'exiges ?

PAULINE, vivement.

Mille, mille raisons me font un devoir de la connaître.

AURELLY, d'une voix étouffée.

Ah ! ma Pauline !

PAULINE.

Qu'avez-vous ?

AURELLY.

Ta sensibilité m'ouvre l'ame ; et mon secret....

PAULINE.

Ne regrettez pas de me l'avoir confié.

AURELLY.

Mon secret.... s'échappe avec mes larmes.

PAULINE.

Mon oncle....

AURELLY.

Ton oncle !

PAULINE.

Quels soupçons !

AURELLY.

Tu vas me haïr.

PAULINE.

Parlez.

AURELLY

O précieux enfant !

PAULINE.

Achevez.

AURELLY, lui tend les bras.

Tu es cette fille chérie !

PAULINE, s'y jette à corps perdu.

Mon père !

AURELLY, la soutient.

Ma fille ! ma fille ! la première fois que je me permets ce nom, faut-il le prononcer si douloureusement !

PAULINE veut se mettre à genoux.

Ah ! mon père !

AURELLY, la retient.

Mon enfant,... console-moi : dis-moi que tu me pardonnes le malheur de ta naissance : combien de fois j'ai gémi de t'avoir fait un sort si cruel !

PAULINE, avec un grand trouble.

N'empoisonnez pas la joie que j'ai d'embrasser un père si digne de toute mon affection.

AURELLY.

Eh bien ! ma Pauline ! ma chère Pauline ! (car ta mère que j'ai tant aimée, se nommait ainsi) : ordonne, exige. Tu m'as arraché mon secret : mais pouvais-je disposer de ton bien sans ton aveu ?

PAULINE.

C'est le vôtre, mon père. Ah ! s'il m'appartenait !...

AURELLY.

Il est à toi : plus des deux tiers sont le fruit de l'économie avec laquelle tu gouvernes cette maison. Prescris-moi seulement la conduite que tu veux que je tienne aujourd'hui.

PAULINE, vivement.

Peut-elle être douteuse, mon père ? Allez, prenez ce bien ; offrez ces effets à Saint-Alban ; qu'ils servent à le désarmer, à sauver nos amis.

AURELLY.

Que te restera-t-il ?

PAULINE.

Vos bontés.

AURELLY.

Je puis mourir.

PAULINE.

Cruel que vous êtes !

AURELLY la serre contre son sein.

Mon cœur est plein ; le tien l'est aussi. Retire-toi. Il faut que je me remette un moment du trouble où cette conversation m'a jeté.

PAULINE, avec un sentiment profond.

Ah ! Mélac !... Que je suis heureuse !....

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

AURELLY, seul.

Je suis tout ému. Quel prix la reconnaissance de cette enfant met aux soins qu'il s'est donnés pour son éducation!.... Allons donc. Il faut le tirer de ce mauvais pas, toute misérable qu'est sa conduite. Ce qu'il ne mérite plus, je me le dois.... pour l'honneur d'une amitié de cinquante ans.... pour son fils, qui est un bon sujet.... Le plus pressé maintenant, c'est de voir le fermier-général. (*Il soupire.*) Non, je ne regrette pas l'argent; mais c'est, qu'au fond du cœur, je ne fais plus le moindre cas de cet homme-là.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANDRE, seul.

« Imbécille ! benêt ! Fais par-ci, va-t-en là. » Qu'on ferme ma porte pour tout le monde. » Laisse entrer M. Saint-Alban. » Mille ordres à la fois ! Comme si on était sorcier pour retenir tout çà !.... Parce qu'ils sont en querelle, il faut qu'un pauvre domestique.... Euh ! que je voudrais bien ! Je voudrais que chacun ne fût pas plus égaux l'un que l'autre. Les maîtres seraient bien attrapés !.... Oui ! et mes gages, qui est-ce qui me les paierait ?

SCÈNE II.

SAINT-ALBAN, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN.

Monsieur Aurelly est-il au logis, André ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur, pour personne ; mais ce

n'est pas pour Monsieur que je dis ça : il faut que vous entriez, vous. Il va descendre; Monsieur veut-il que je l'aille avertir ?

SAINT-ALBAN.

Non ; il peut être occupé ; j'attendrai. (*Il se promène, et dit à lui-même.*) Le devoir me presse d'agir.... l'amour me retient.... la jalousie.... Non ! jamais mon cœur ne fut plus tourmenté. S'aimeraient-ils ? La douleur qu'elle a laissé voir ce matin était trop vive!.... André ?

ANDRÉ.

Monsieur m'appelle ?

SAINT-ALBAN, à part.

Ce garçon est naïf ; faisons-le jaser. — (*Haut, en s'asseyant.*) Mon cher André ?

ANDRÉ.

Monsieur est plus bon que je ne mérite.

SAINT-ALBAN.

Où est ta jeune maîtresse ?

ANDRÉ.

Ah ! Monsieur ! On était si gai les autres voyages, quand vous arriviez ! ce n'est pas par intérêt que je le dis : mais de ce que vous ne logez plus ici, ça fait une peine à tout le monde.... Mamselle, pleure, pleure, pleure! et notre maître !... On a servi le dîner : M. de

Mélac, son fils, personne ne s'est mis à table; ni Monsieur, non plus.... ni Mamselle, non plus.

SAINT-ALBAN, à lui-même.

Ni Mademoiselle non plus! pleurer! ne rien prendre! il y a plus que de l'amitié; la reconnaissance ne va pas si loin.

ANDRÉ.

Moi, je suis si triste, qu'en vérité, hors mes repas, tout est resté à faire aujourd'hui.

SAINT-ALBAN.

Mais, dis-moi, André; est-ce qu'on ne parle pas quelquefois de la marier?

ANDRÉ.

Oh! que oui, très-souvent: bien des gens de Lyon l'ont demandée; mais bernique, pas pour un diantre; notre maître s'y entête.

SAINT-ALBAN.

Et ces refus paraissent-ils la contrarier? l'affliger?

ANDRÉ.

Elle? ah! vous la connaissez bien! un mari? elle s'en soucie... comme moi; pourvu qu'elle soit obligeante à ravir, qu'elle veille sur toute la maison, qu'elle épargne le bien de son oncle, et qu'elle donne tout son chétif avoir aux pauvres gens; elle est gaie comme pinçon.

SAINT-ALBAN, à part.

Quel éloge! dans une bouche maladroite! il m'enflamme. (*Il tire sa bourse.*) Tiens, ami, prends ceci, et dis-moi encore....

ANDRÉ.

Un louis! Oh! mais.... si ce que Monsieur voudrait savoir était un mal!....

SAINT-ALBAN.

Non; c'est ton honnêteté que je récompense. Nous raisonnons.... entre tous les gens qui ont des vues sur la demoiselle, j'aurais pensé que le jeune Mélac....

ANDRÉ.

Eh bien! Monsieur me croira s'il voudra; mais cette idée-là m'est aussi venue plus de cent fois pour eux. Pas vrai que ça ferait un bien gentil ménage?

SAINT-ALBAN, avec chagrin.

Elle et lui?

ANDRÉ.

Ah! c'est qu'elle est si joliment tournée à son humeur! et c'est qu'il l'aime! il l'aime!

SAINT-ALBAN, à lui-même.

Il l'aime!.... Pourquoi m'en troubler! J'ai dû m'y attendre. Qui ne l'aimerait pas!

ANDRÉ.

Il n'y a que ceux qui ne l'ont jamais vue.

SAINT-ALBAN.

Et.... crois-tu que ta jeune maîtresse lui accorde du retour?

ANDRÉ, cherchant à comprendre.

Du retour?

SAINT-ALBAN.

Oui.

ANDRÉ, riant niaisement.

Ah! ah! ah! je vois bien à-peu-près ce que Monsieur veut dire. — Mais tenez, il ne faut pas mentir; en conscience, tout ce que je sais, c'est que je sais bien que je n'en sais rien.

SAINT-ALBAN, à lui-même.

S'il en était préféré, dans l'intimité où vivent leurs parens, aurait-on manqué de les unir?

ANDRÉ.

Ils ne sont pas désunis pour ça. Quoiqu'elle le gronde toujours, il ne saurait être une heure sans venir faire le patelin autour d'elle; et, quand il peut attraper quelque morale, il s'en va content ....

SAINT-ALBAN.

C'est assez, ami. (*A lui-même.*) Sans doute ils attendaient cette survivance pour conclure.... et moi je l'apporte! Je forge l'obstacle que je redoute! ah! ma ja-

lousie s'en irrite.... Qu'on est près d'être injuste quand on est amoureux !

ANDRÉ, à part.

Il faut que ces grands génies aient bien de l'esprit, de pouvoir penser comme ça tout seuls à quelque chose. J'ai beau faire, moi ; dès que je veux songer à penser, je m'embrouille, et l'envie de dormir me prend tout de suite.

(Il sort, voyant entrer son maître.)

SCÈNE III.

SAINT-ALBAN, AURELLY.

AURELLY.

Ah ! Monsieur, pardon ; vous m'avez prévenu : j'allais passer chez vous.

SAINT-ALBAN.

Je viens vous dire qu'il m'est impossible de différer plus long-tems. Cette journée presque entière, accordée à vos instances, n'a mis aucun changement dans nos affaires.

AURELLY.

Elle en a mis beaucoup.

SAINT-ALBAN.

A-t-on trouvé les fonds ?

AURELLY.

J'en fais bon pour Mélac.

SAINT-ALBAN.

Vous payez les cinq cent mille francs ?

AURELLY.

Cent mille écus que j'emprunte, le reste à moi ; le tout en un mandat sur mon correspondant de Paris, payable à votre arrivée.

SAINT-ALBAN, à part.

Le mariage est certain, on ne fait pas de tels sacrifices.... (*Haut.*) J'admire votre générosité. Je recevrai la somme que vous offrez ; mais.... je ne puis me dispenser de rendre compte....

AURELLY.

Quelle nécessité ?

SAINT-ALBAN.

Ce que vous faites pour Mélac ne le lave pas de l'abus de confiance dont il s'est rendu coupable.

AURELLY.

Lorsqu'on ne vous fait rien perdre ?

SAINT-ALBAN.

La même chose peut arriver encore, et vous ne serez pas toujours d'humeur....

AURELLY.

En ce cas, Monsieur.... je reprends ma parole : c'est son honneur seul qui me touche ; et, si je ne le sauve pas en acquittant sa dette, il est inutile que je me dépouille gratuitement.

SAINT-ALBAN.

Vous désapprouvez ma conduite ?

AURELLY.

Je n'entends rien à votre politique. Que Mélac soit coupable de mauvaise foi, ou seulement d'imprudence, en rejetant mes conditions, vous risquez....

SAINT-ALBAN.

Je ne les rejette pas ; mais il faut m'expliquer.

AURELLY.

J'écoute.

SAINT-ALBAN.

Vous voulez sa grâce entière ?

AURELLY.

Sans restriction.

SAINT-ALBAN.

J'irai, pour vous obliger, jusqu'au dernier terme de mon pouvoir.

AURELLY.

Quelle étendue y donnez-vous ?

SAINT-ALBAN.

Celle que vous y donneriez vous-même. Vous n'exigez pas que je sauve sa réputation aux dépens de mon honneur ?

AURELLY.

Il y aurait encore plus d'absurdité que d'injustice à le proposer.

SAINT-ALBAN.

Les intérêts de la compagnie à couvert par vos offres, on peut faire grâce à votre homme de l'opprobre qu'il a mérité ; mais je deviendrais coupable, si je lui confiais plus long-tems une recette....

AURELLY.

Vous lui ôtez sa place !

SAINT-ALBAN.

La lui laisseriez-vous ?

AURELLY.

Ah ! Monsieur, je vous prie...

SAINT-ALBAN.

Faites un pas de plus.

AURELLY.

Comment ?

SAINT-ALBAN

Vous avez de l'honneur : osez me le conseiller. (*Aurelly baisse la tête sans répondre.*) J'espère que vous distinguerez ce que je puis accorder, et ce que le devoir m'interdit ; j'accepte l'argent ; je me tairai : mais j'exige qu'il se défasse, à l'instant, de son emploi, sous le prétexte qu'il voudra.

AURELLY.

J'avoue qu'il n'est pas digne de le garder ; mais son fils ? cette survivance ? tant de démarches pour l'obtenir ?....

SAINT-ALBAN.

Son fils ! qui nous en répondrait ?

AURELLY.

Moi.

SAINT-ALBAN.

C'est beaucoup faire pour eux.

AURELLY.

J'ai vingt moyens de m'assurer de lui.

SAINT-ALBAN, rêvant.

J'avoue que.... je..... je n'ai point d'objection personnelle contre le jeune homme ; et dans le dessein où je suis de vous demander une grâce pour moi-même....

AURELLY.

Je pourrais vous obliger?

SAINT-ALBAN.

Sur un point de la plus haute importance

AURELLY, vivement.

Tenez-moi pour déshonoré, si je vous refuse.

SAINT-ALBAN.

Puisque vous m'encouragez, je vais parler. Vous connaissez ma fortune, mes mœurs; vous avez une nièce adorable; elle m'a charmé; je l'aime, et je vous demande sa main, comme la plus précieuse faveur....

AURELLY, stupéfait.

Vous me demandez... ma Pauline!

SAINT-ALBAN.

Auriez-vous pris des engagemens?

AURELLY, embarrassé.

En vérité, ce n'est pas cela; mais si vous la connaissiez mieux...

SAINT-ALBAN.

Je l'ai plus étudiée que vous ne pensez.

AURELLY.

Cette enfant n'a pas de fortune.

SAINT-ALBAN.

Avec un mérite comme le sien, c'est une différence imperceptible.

AURELLY, à part.

Comment sortir de ce nouvel embarras !

SAINT-ALBAN.

Vous m'avez flatté que je ne serais point rejeté.

AURELLY.

Monsieur !..... vous n'êtes pas fait pour l'être....

SAINT-ALBAN.

Et cependant....

AURELLY, embarrassé.

Soyez certain qu'elle est trop honorée da votre recherche ; et que l'obstacle ne viendre pas de ma part. Mais....

SAINT-ALBAN.

Vous me la refusez ?

AURELLY.

Croyez que.... Avant de vous répondre, il faut que je prévienne ma nièce.

SAINT-ALBAN.

Souvenez-vous, Monsieur, que vous n'avez point d'engagement.

AURELLY.

Et l'affaire de Mélac.

SAINT-ALBAN.

Ce soir, nous en terminerons deux à la fois.

SCÈNE IV.

AURELLY, seul.

Il sort mécontent. Qu'est-ce que ce monde, et comme on est ballotté !... Le père et le fils sont perdus, s'il se croit refusé... Et comment oser l'accepter. — L'argent ! l'argent les sauvera-t-il encore ? N'importe, ôtons-lui ce prétexte de leur nuire... Et demandez-moi pourquoi tout ce désordre, parce qu'un misérable homme, qu'il ne faudrait jamais regarder, si l'on fesait son devoir, oublie le sien, et pour un vil intérêt...

SCÈNE V.

AURELLY, DABINS.

AURELLY, continue.

D'où sortez vous donc, Dabins ? Voilà quatre fois que j'entre au bureau pour vous parler.

SCÈNE VI.

MÉLAC PÈRE, DABINS, AURELLY.

AURELLY, apercevant M. de Mélac.

Ah! voici l'autre. Il vaut mieux s'en aller que de se mettre en colère.

SCÈNE VII.

DABINS, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC père, le regardant aller.

O respectable ami! *(A Dabins.)* Qu'avez-vous à m'annoncer de si pressé, Monsieur Dabins?

DABINS.

Monsieur. C'est avec douleur que je le dis: il n'est plus tems de se taire, il faut tout déclarer.

MÉLAC père, échauffé.

Qu'est-ce à dire? tout déclarer!

DABINS.

L'affaire est sur le point d'éclater: les apparences vous accusent.

MÉLAC père.

Les apparences ne peuvent inquiéter que celui qui s'est jugé coupable.

DABINS.

Qu'opposerez-vous aux faux jugemens, à l'injure, aux clameurs?

MÉLAC père.

Rien : le silence, et la fermeté que donne l'estime de soi-même.

DABINS.

Les biens de votre ami sont suffisans... on prendra des mesures...

MÉLAC père, impatient.

Et, si je dis un mot, il manque demain matin.

DABINS, du même ton.

Et, si vous ne le dites pas, vous êtes perdu ce soir même... Non, je ne puis souffrir...

MÉLAC père, violemment.

Monsieur Dabins, souvenez-vous que votre père mourant ne vous a pas vainement recommandé à ma bienfesance : souvenez-vous que je vous ai élevé ; que je vous ai placé chez Aurelly ; que mon estime seule vous a valu sa confiance ; voulez-vous la perdre, cette

estime? et le premier devoir de l'honnête-homme n'est-il pas de garder le secret confié?

DABINS.

Eh, Monsieur! quand la discrétion fait plus de maux qu'elle ne peut en prévenir...

MÉLAC père.

A qui de nous deux appartient le jugement de mes intérêts? — Mais, je m'échauffe, et deux mots vous fermeront la bouche. De quoi s'agit-il en ce commun effroi? De peser les risques de chacun, et d'écarter le plus pressant?

DABINS.

Oui, monsieur.

MÉLAC père.

Si je me préfère à mon ami. Quel sera son sort? La confiance publique dont un négociant est honoré ne souffre pas deux atteintes. Quoi qu'on puisse alléguer, après un défaut de paiement, le coup fatal au crédit est porté; c'est un mal sans remède; et, pour Aurelly, c'est la mort.

DABINS.

Il y a tout lieu de le craindre.

MÉLAC père.

Si je me tais; un soupçon tient, il est vrai,

mon honneur en souffrance : mais, à l'aveu d'un service que les grands biens d'Aurelly rendent tout naturel, avec quelque rigueur qu'on me juge, il est même douteux qu'on m'en fasse un reproche. Ayant donc à choisir entre sa perte inévitable et le danger incertain qui me menace, croyez-vous que j'aie pris conseil d'une aveugle amitié, qui pût déshonorer mon jugement ? Non, Monsieur, j'ai prononcé, comme un tiers l'aurait fait; en préférant, non ce qui me convient, mais ce qui convient aux circonstances; non ce que je puis, mais ce que je dois. Vous m'avez entendu ?

DABINS.

Monsieur, je me tairai; mais, pour l'exemple des hommes, il faudrait bien que de pareils traits....

MÉLAC père.

Laissons la maxime et l'éloge aux oisifs. Fesons notre devoir : le plaisir de l'avoir rempli, est le seul prix vraiment digne de l'action. — Que fait mon fils ? J'en suis inquiet; l'avez-vous vu ?

DABINS.

Ah ! c'est pour lui, surtout, que je vous presse; il a répandu devant moi des larmes si amères, et m'a quitté avec une impatience, un sentiment si douloureux !.... Mais quel

danger de vous confier à lui? Encouragé par votre exemple, il se calmerait, il vous consolerait.

MÉLAC père.

Me consoler! Mon ami, l'expérience de toute ma vie m'a montré que le courage de renfermer ses peines augmente la force de les repousser; je me sens déjà plus faible avec vous que dans la solitude. Eh! quel secours tirerais-je de mon fils? Je crains moins sa douleur que son enthousiasme; et si je suis à peine maître de mon secret, comment contiendrais-je cette ame neuve et passionnée?...

SCÈNE VIII.

MÉLAC FÈRE, DABINS, MÉLAC FILS, plongé dans une noire rêverie.

MÉLAC père.

Le voici. Vous l'avez bien dépeint.

(Ils se retirent au fond du salon.)

DABINS.

Eh! parlez-lui, Monsieur.

MÉLAC père.

Sauvons-nous d'un attendrissemet inutile.

SCÈNE IX.

MÉLAC FILS, seul.

(Il marche lentement, d'un air absorbé, et s'échauffe par degrés en parlant.)

Ah! cet odieux Saint-Alban! je l'ai cherché partout sans le rencontrer... Le déshonneur de mon père est-il déjà public? On s'éloigne... on me fuit... Je perds, en un instant, la fortune, l'honneur, toutes mes espérances... et Pauline... Pauline!... Elle m'évite à présent... La générosité est un accès... la chaleur d'un moment.... mais la réflexion a bientôt détruit ce premier prestige de la sensibilité.

SCÈNE X.

PAULINE, MÉLAC FILS.

(Pauline a entendu les dernières phrases de son amant; elle voit sa douleur, et s'approche avec une vive émotion.)

MÉLAC fils l'aperçoit, et continue.

Qu'une stérile compassion ne vous ramène pas, Mademoiselle. Je sais que je vous ai perdue. Je connais toute l'horreur de mon sort. Laissez-moi seul à ma douleur.

PAULINE.

Cruel !...

MÉLAC fils.

Vos consolations ne pourraient que l'irriter.

PAULINE.

Comme le malheur vous rend injuste et dur ! La crainte qu'on ne pense mal de vous vous donne mauvaise opinion du cœur de tout le monde. Votre ardente vivacité vous a déjà fait manquer à mon oncle...

MÉLAC fils avec feu.

Il insultait mon père. Avec quelle cruauté il lui développait tout ce que notre situation a d'odieux ! S'il n'eût pas été votre oncle...

PAULINE.

Ingrat ! à l'instant où vous allez tout lui devoir ; pendant que son attachement lui fait payer toute la somme à Saint-Alban.

MÉLAC fils, avec joie.

Que dites-vous ? Il nous sauve l'honneur ?

PAULINE.

Il va plus loin... son cœur, qui vous chérit...

MÉLAC fils, vivement.

Achevez Pauline, achevez : ne craignez pas

de mettre le comble à ma joie. Il me donne sa nièce?

PAULINE, timidement.

Ah! Mélac... ne parlez plus de sa malheureuse nièce.

MÉLAC fils.

Comment?

PAULINE

Sa fille...

MÉLAC fils.

Sa fille!

PAULINE.

Sa fille, fruit d'une union ignorée, qui vous connaît, qui vous aime, offre à votre père cent mille écus qu'elle tient des dons et des épargnes du sien...

MÉLAC fils, avec indignation.

Au prix de m'épouser!.. Nous n'étions pas assez avilis: il nous manquait cet opprobre.

PAULINE, pleurant.

J'ai bien prévu que votre ame orgueilleuse rejetterait un pareil bienfait

MÉLAC fils, furieux.

Il me fait horreur. Le service, et celui qui l'offre, et celle qui le rend, je les déteste

tous... C'était donc pour cela qu'il éloignait toute idée de notre union? Il me gardait cette honte: il me méprisait, même avant que le malheur m'eût réduit à souffrir tous les outrages. Mais, je le jure à vos pieds, Pauline: fût-elle cent fois plus généreuse, la fille sans nom, sans état, et désavouée de ses parens, ne m'appartiendra jamais.

PAULINE.

Vous la connaissez mal; elle n'a eu en vue que votre père.

MÉLAC fils.

Mon père! Faut-il donc nous sauver d'une infamie par une autre? Vous pleurez, ma chère Pauline! Craignez-vous que la nécessité ne me fasse enfin contracter un indigne engagement?

PAULINE, outrée.

Non, je ne suis plus même assez heureuse pour le craindre. Vous avez prononcé votre arrêt et le mien. Cette infortunée, que vous insultez avec tant d'inhumanité...

MÉLAC fils, effrayé.

Cette infortunée?

PAULINE.

Elle est devant vos yeux.

MÉLAC fils.

Vous?

PAULINE, tombant sur un siége.

J'avais le cœur percé de cette nouvelle, et vous avez achevé de le déchirer.

MÉLAC fils, à ses pieds.

O douleur!.... Pauline! ne me tendiez-vous ce piége que pour me rendre aussi coupable?

PAULINE.

Laissez-moi.

MÉLAC fils.

Pourquoi ne pas m'apprendre?....

PAULINE.

L'avez-vous permis! votre emportement a fait sortir de votre bouche l'affreuse vérité. Monsieur, il n'est plus tems de désavouer vos sentimens.

MÉLAC fils se relève furieux.

Osez-vous bien vous prévaloir d'une erreur, qui fut votre ouvrage? Osez-vous m'opposer le désordre d'un désespoir, que vous avez causé vous-même? Je voyais les puissans ressorts qu'on fesait agir contre

nous. Je disais, je la perds. Je m'armais, à vos yeux, de toute la force dont je prévoyais avoir besoin. Suis-je donc un dénaturé! un monstre! Et quel est l'homme assez barbare pour imputer à d'innocentes créatures, un mal qu'elles ne purent empêcher?

PAULINE, pleurant.

Non, non.

MÉLAC fils, plus vite.

La faute de leurs parens leur ôte-t-elle une qualité? une seule vertu? au contraire, Pauline, et vous en êtes la preuve: il semble que la nature se plaise à les dédommager de nos cruels préjugés, par un mérite plus essentiel.

PAULINE.

Ce préjugé n'en est pas moins respectable.

MÉLAC fils, avec chaleur.

Il est injuste; et je mettrai ma gloire à le fouler aux pieds.

PAULINE.

Il subsistera dans les autres.

MÉLAC fils.

Mon bonheur dépend de vous seule.

PAULINE.

On se lasse bientôt d'un choix qui n'est approuvé de personne.

MÉLAC fils.

Le mien mérite une honorable exception.

PAULINE.

Il ne l'obtiendra pas.

MÉLAC fils

Il m'en sera plus cher. N'aggravez pas un malheur idéal. Ah! soyez plus juste envers vous; tout ce qui ne dépend pas du caprice des hommes, vous l'avez avec profusion; et si mon amour pouvait augmenter, cette injure du sort l'accroîtrait encore.

PAULINE, avec dignité.

Mélac, une femme doit avoir droit au respect de son mari. Je rougirais devant le mien.... N'en parlons plus. Je n'en fais pas moins à votre père le sacrifice de toute ma fortune. Une retraite profonde est l'asile qui me convient; heureuse si votre souvenir n'y trouble pas mes jours! (*Elle se lève.*)

MÉLAC fils, au désespoir.

Quel cœur avez-vous donc reçu de la Nature? Vous vous jouez de mon tourment!

Pauline, renoncez à cet odieux projet, ou je ne réponds plus... Jour à jamais détestable!... Je sens un désordre.... Ah! j'en perdrai la vie....

(Il se jette sur un siége.)

PAULINE.

Il m'effraie! je ne puis le quitter. Mélac, mon ami, mon frère.

MÉLAC fils, avec égarement.

Moi votre ami! moi votre frère! Non, je ne vous suis rien. Allez, cruelle, vous ne me surprendrez plus. Le trait empoisonné que vous avez enfoncé dans mon cœur n'en sortira qu'avec ma vie. Me tendre un piége affreux! et me rendre garant des propos insensés que le désespoir m'a fait tenir! ah! cela est d'une cruauté!

PAULINE.

Écoutez-moi, Mélac.

MÉLAC fils.

Je ne vous écoute plus. Vous ne m'avez jamais aimé. Je n'écoute plus une femme qui emploie un indigne détour pour renoncer à moi.

PAULINE, avec un grand trouble.

Eh bien! mon cher Mélac, je n'y renonce

pas. Tant d'amour me touche, plus qu'il ne convient peut-être à la malheureuse Pauline. Je n'y renonce pas; mais, au nom de ton père, sors de cet égarement qui me tue.

MÉLAC fils, se levant.

Vous voyez bien, Pauline, ce que vous me promettez.... vous le voyez bien. Si jamais vous rappelez... si jamais.... *(Il tombe à ses genoux avec ardeur.)* Jurez-moi que vous oublierez les blasphêmes que j'ai horreur d'avoir proférés devant vous. Jurez-le moi.

PAULINE.

Puisse-tu les oublier toi-même !

MÉLAC fils.

Jurez-moi que vous me rendez votre cœur.

PAULINE.

Te le rendre, ingrat ! il n'a pas cessé d'être à toi.

MÉLAC fils, se relevant.

Eh bien ! pardon. Je suis indigne de toute grâce; et si j'ai l'audace de la solliciter...

SCÈNE XI.

AURELLY, PAULINE, MÉLAC FILS.

PAULINE, à Mélac, avec effroi.

Voici mon père.

MÉLAC fils va au-devant d'Aurelly.

Ah! Monsieur! si le plus amer repentir pouvait effacer de coupables emportemens! si le plus vif regret de vous avoir offensé....

AURELLY

Offensé! Non, mon ami; j'ai moins vu ta colère, que l'honnête sentiment qui la rachetait. Ton respect filial m'a touché. — Demande à Pauline ce que je lui en ai dit.

MÉLAC fils

Je connais les effets de votre amitié, et ma reconnaissance....

AURELLY.

Elle me plaît; mais tu ne m'en dois que pour ma bonne volonté; tout est bien loin d'être terminé.

PAULINE.

Malgré vos offres?

MÉLAC fils.

Qui donc a suspendu?...

AURELLY.

La chose la plus étonnante. Je parle à Alban; il accepte le paiement; mais i allait pas moins écrire à sa compagnie. I neur, l'état, la survivance, tout était p

MÉLAC fils.

Le cruel!

AURELLY.

Grands débats. Il paraît se rendre. Je tout fini : je l'embrasse, en souhaita pouvoir l'obliger à mon tour. Il me pre mot : dans l'excès de ma joie, j'y e mon honneur. (*A Pauline.*) Écoute la clusion.

MÉLAC fils, à part.

Je tremble.

AURELLY.

« Vous avez une nièce charmant » l'aime, je l'adore, et je vous demar » main. »

PAULINE.

Juste ciel!

MÉLAC fils, à part.

Je l'avais prévu.

AURELLY, à Pauline.

Tu conçois quel a été mon embarras pour lui répondre.

PAULINE.

Je vois le mal. Il est irréparable.

AURELLY, bas, à Pauline.

Non; mais lorsqu'il m'a demandé ta main, je n'ai pas dû, sans te consulter, aller lui confier le secret de ta naissance. Je viens, exprès pour cela; que lui dirai-je ?

PAULINE, d'un ton réfléchi.

Croyez-vous qu'il traitât rigoureusement Monsieur de Mélac, s'il était refusé?

AURELLY.

Refusé! De quel droit le sommerais-je de sa parole, en manquant à la mienne? C'est bien alors que tout serait perdu... Mais que faire: Il veut tout terminer à la fois? il attend une réponse.

PAULINE regarde Mélac, et dit en soupirant.

Permettez qu'il la reçoive de moi.... Qu'il vienne.

MÉLAC fils, à part avec effroi.

Qu'il vienne!

PAULINE.

Il est important que je lui parle.

AURELLY.

Il sera ici dans un moment. Mon enfant, je connais tes principes, dispose de toi-même à ton gré : je ne puis mettre en de plus sûres mains des intérêts si chers à mon cœur.

SCÈNE XII.

PAULINE, MÉLAC FILS.

MÉLAC fils, tremblant.

MADEMOISELLE....

PAULINE.

Vous voyez que le danger de votre père est pressant : quel intérêt oserait se montrer auprès de celui-là ?

MÉLAC fils.

Ah! mon père! mon père!... (*En hésitant.*) Ainsi vous rappelez Saint-Alban ?

PAULINE.

Il est indispensable que je le voie; consentez-y, Mélac, il le faut;... il faut me rendre ma parole.

MÉLAC fils, avec une colère renfermée.

Non, vous pouvez me trahir; mais il ne me sera pas reproché d'y avoir contribué par un lâche consentement.

PAULINE, tendrement.

Te le demanderais-je, ingrat, si j'avais dessein d'en abuser! — Qui vous dit que je veuille l'épouser.

MÉLAC fils.

Serez-vous la maîtresse de vos refus?

PAULINE.

Vous n'êtes pas généreux d'accabler ainsi mon ame. Ah! j'avais des forces contre ma douleur, je n'en ai plus contre la vôtre.

MÉLAC fils.

Pauline!

PAULINE.

Pense à ton père, à ton père respectable, et tu rougiras d'attendre de moi l'exemple du courage que tu devais me donner.

MÉLAC fils, étouffé par la douleur.

Je sens que je ne puis vivre sans votre estime, il me faut la mienne. Il faut sauver

mon père... aux dépens de mes jours... Ah! Pauline.

PAULINE.

Ah Mélac!

(Ils sortent chacun de leur côté.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PAULINE, seule, tenant un billet à la main.

(Elle paraît dans une grande agitation; elle se promène, s'assied, se lève, et dit :)

Voici l'instant qui doit décider de notre sort. (*Elle lit.*) Il attend mes ordres, dit-il... Audacieux qu'ils sont, avec leur soumission insultante!... Pourquoi trembler? L'aveu que je vais lui faire ne peut que m'honorer. — Ah!.... je pleure, et je me soutiens à peine. — Mon état ne se conçoit pas. — S'il me surprenait à pleurer.... (*Elle s'assied.*) Eh bien, qu'il me voie! ne suis-je pas assez malheureuse pour qu'on me pardonne un peu de faiblesse?

SCÈNE II.

ANDRÉ, PAULINE.

ANDRÉ, annonçant.

Monsieur Saint-Alban.

PAULINE.

Un moment, André.

(Elle essuie ses yeux, se promène, se regarde dans une glace, et soupire.)

ANDRÉ.

Mais, Mamselle, M. Saint-Alban.

PAULINE, avec impatience.

Répétez encore.

ANDRÉ.

Il sort de chez votre oncle : oh ! il a un habit....

PAULINE, à elle-même.

C'est en vain. Il m'est impossible... (*S'asseyant.*) Faites entrer.

SCÈNE III.

SAINT-ALBAN, PAULINE, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN, en habit de ville, entre d'un air mal assuré ; il reste assez loin derrière Pauline.

Je me rends à vos ordres, Mademoiselle.

PAULINE, se lève, et salue. (A part.)

A mes ordres !

(Sa respiration se précipite, et l'empêche de parler. Elle lui montre un siége, en l'invitant du geste à s'y reposer.)

SAINT-ALBAN, s'approche, la regarde, et, après un assez long silence.

Ma vue paraît vous causer quelque altération; et cependant, M. Aurelly vient de m'assurer....

(André avance un siége à Saint-Alban.)

PAULINE, avec peine d'abord, et prenant du courage par degrés.

Oui.... c'est moi qui l'en ai prié. — Asseyez-vous, Monsieur. Cet air contraint vous convient beaucoup moins qu'à celle que vos intentions rendent confuse et malheureuse. (Elle s'assied.)

(André sort.)

SCÈNE IV.

SAINT-ALBAN, PAULINE.

SAINT-ALBAN.

Malheureuse! à Dieu ne plaise que je voulusse vous obtenir à ce prix!

PAULINE.

Cependant vous abusez de la reconnaissance que je dois à M. de Mélac, pour exiger ma main....

SAINT-ALBAN, s'assied.

Faites-moi la grâce de vous souvenir que

mon amour n'a pas attendu cet événement pour se déclarer. Vous savez si j'ai souhaité vous devoir à vous-même et commencer ma recherche par acquérir votre estime....

PAULINE.

Que vous comptez pour assez peu de chose.

SAINT-ALBAN.

Daignez m'apprendre comment je prouverais mieux le cas que j'en fais.

PAULINE.

Le voici, Monsieur : si vous croyez votre honneur engagé de rendre un compte rigoureux à votre compagnie, puis-je estimer un homme qui ne paraît se souvenir de ses devoirs que pour les sacrifier au premier goût qu'il veut satisfaire ? Et si vous avez feint seulement de croire à cette obligation pour vous en prévaloir ici, que penser de celui qui se joue de l'infortune des autres, et fait dépendre l'honneur d'une famille respectable, du caprice de l'amour et des refus d'une jeune fille ?

SAINT-ALBAN, un peu déconcerté.

Je n'ai à rougir d'aucun oubli de mes devoirs. Mais, en supposant que le désir de vous plaire eût été capable de m'égarer.... je l'avouerai, Mademoiselle, je n'en attendais pas de vous le premier reproche.

PAULINE.

Le premier! vous l'avez reçu de vous-même, lorsque vous avez mis votre silence à prix.

SAINT-ALBAN, vivement.

Mon silence! Quelque importance qu'on y attache, il est promis sans conditions; et c'est sans craindre pour vos amis que vous êtes libre de me percer le cœur, en refusant ma main.

PAULINE, fermement.

Peut-être avez-vous cru que j'avais quelque fortune, ou que mon oncle suppléerait...

SAINT-ALBAN, vivement.

Pardon si j'interrompts encore; je me suis déclaré sur ce point. De tous les biens que vous pourriez m'apporter, je ne veux que vous: c'est vous seule que je désire.

PAULINE.

Votre générosité, Monsieur, excite la mienne; car il y en a, sans doute, à vous avouer, (quand je pourrais le taire,) un motif de refus, plus humiliant pour moi que le manque de fortune.

SAINT-ALBAN.

Votre père m'a tout dit (*Pauline paraît extrêmement surprise.*) Je vous admire, et

voici ma réponse : Je suis indépendant ; l'amour vous destina ma main, la réflexion en confirme le don, si votre cœur est aussi libre que le mien vous est engagé ; mais, sur ce point seulement, j'ose exiger la plus grande franchise.

PAULINE.

Vous agissez si noblement, que le moindre détour serait un crime envers vous : sachez donc mon secret le plus pénible : *(Ils se lèvent. Pauline soupire, et baisse les yeux.)* Toute ma jeunesse passée avec Mélac, la même éducation reçue ensemble, une conformité de principes, de talens, de goûts, peut-être d'infortunes....

SAINT-ALBAN, péniblement.

Vous l'aimez ?

PAULINE.

C'est le dernier aveu que vous devait ma reconnaissance.

SAINT-ALBAN.

A quelle épreuve mettez-vous ma vertu !

PAULINE.

J'ai beaucoup compté sur elle.

SCÈNE V.

SAINT-ALBAN, PAULINE; MÉLAC FILS, parait dans le fond.

SAINT-ALBAN.

Je vois ce que vous espérez de moi.

PAULINE, avec chaleur.

Je vous dirai tout. Je ne craindrai point de fournir à la vertu des armes contre le malheur. Mélac avait mon cœur et ma parole; mais, lorsque mon père nous a fait entendre à quel prix vous mettiez la grâce du sien, il a sacrifié toutes ses espérances au salut de son père.

SAINT-ALBAN, lentement.

Avant ce jour.... savait-il votre sort?

PAULINE.

Nous l'ignorions également.

SAINT-ALBAN, très-vivement.

Il ne vous aime pas.

PAULINE.

Il mourra de douleur.

SAINT-ALBAN.

A l'instant qu'il apprend le secret de votre

naissance, Il vous cède ! il affecte une générosité.... Mademoiselle, je n'étendrai pas mes réflexions dans la crainte de vous déplaire; mais il ne vous aime pas.

MÉLAC fils, s'avance furieux.

O Ciel ! je ne l'aime pas !

SAINT-ALBAN, froidement.

Monsieur...., qui vous savait si près ?

MÉLAC fils.

Je ne l'aime pas, dites-vous ?

SAINT-ALBAN.

Je n'ai jamais déguisé ma pensée.

MÉLAC fils.

Vous m'imputez à crime un sacrifice que vous avez rendu nécessaire ?

SAINT-ALBAN, froidement.

Le sort de ceux qui écoutent est d'entendre rarement leur éloge.

MÉLAC fils.

M'accuser de ne pas l'aimer !

SAINT-ALBAN.

J'en suis fâché, je l'ai dit.

MÉLAC fils, avec douleur.

L'avez-vous cru, Pauline ?

PAULINE.

Vous nous perdez.

MÉLAC fils, avec emportement.

N'attendons rien d'un homme aussi injuste.

SAINT-ALBAN, fermement.

Monsieur, trop de chaleur rend quelquefois imprudent.

MÉLAC fils, d'un ton amer.

Et trop de prudence, Monsieur....

PAULINE, à Mélac vivement.

Je vous défends d'ajouter un mot.

MÉLAC fils, à Pauline.

M'accuser de ne pas vous aimer, quand on me réduit à l'extrémité de renoncer à vous, ou d'en être à jamais indigne!

PAULINE.

Vous oubliez votre père!

MÉLAC fils, regardant Saint Alban d'un air menaçant.

Si je l'oubliais, Pauline....

PAULINE, à Saint-Alban.

Le désespoir l'aveugle.

MÉLAC fils, avec une fureur froide.

Un mot va nous accorder. Vous avez, dit-on, promis de ne rien écrire contre mon père?

SAINT-ALBAN, se possédant.

Vous m'interrogez ?

MÉLAC fils.

L'avez-vous promis ?

PAULINE, à Mélac.

Il s'y est engagé.

SAINT-ALBAN, avec chaleur à Pauline.

Pour aucune autre considération que la vôtre, Mademoiselle.

MÉLAC fils, les dents serrées de fureur.

Ah !... c'est aussi ce qui m'empêche de vous disputer sa main. Elle est à vous.... Mais soyez galant homme. *(Il s'approche de lui.)* Osez tenir parole à mon père, et vous verrez...

SAINT-ALBAN, surpris.

Oser !

PAULINE, se jetant entre deux.

Monsieur de Saint-Alban !

SAINT-ALBAN, fièrement.

Oui, Monsieur, j'oserai tenir parole à votre père.

PAULINE, éperdue.

Ah ! grand Dieu !

SAINT-ALBAN, du même ton.

Et toute nouvelle qu'est cette façon d'intercéder, elle ne nuira pas à M. de Mélac.

PAULINE à Saint-Alban.

Il va tomber à vos genoux. Il ne sait pas... (*A Mélac.*) Cruel ennemi de vous-même! apprenez qu'il s'engage au silence; que lui seul peut vous conserver l'emploi...

MÉLAC fils.

Je le refuse.

PAULINE.

Insensé !

MÉLAC fils.

Quel bienfait, Pauline ! J'en dépouillerais mon père ! je le payerais de votre perte, et j'en serais redevable à mon ennemi !

SAINT-ALBAN, avec dignité.

Monsieur...

PAULINE, à Mélac.

Quel est donc le but de ces fureurs ?

MÉLAC fils.

S'il ménage mon père, il vous épouse, il est trop récompensé ! mais attaquer mes sentimens pour vous !...

PAULINE, outrée.

Vos sentimens!.... Quels droits osez-vous faire valoir! — Ne m'avez-vous pas rendu ma parole?

MÉLAC fils.

L'honneur m'a-t-il permis de la garder? Vous vous privez de tout pour sauver mon père....

SAINT-ALBAN.

Quoi! ces cent mille écus, qu'on dit empruntés?....

MÉLAC fils.

Sont à elle; c'est son bien, tout ce qu'elle possède au monde.

SAINT-ALBAN.

Sont à elle! (*A part.*) Ah Dieux! que de vertus!

(Il rêve profondément.)

MÉLAC fils, avec force.

Ai-je donc trop exigé de vous deux, en me sacrifiant, que l'un n'insultât pas à l'infortuné qu'il opprime, que l'autre honorât ma perte d'une larme, d'un regret? Il vous épousait de même, et je mourais en silence.

PAULINE, à Mélac, avec colère.

Eh! fallait-il venir ainsi... (*Les pleurs lui*

coupent la parole ; elle se jette sur un siége, et dit à elle-même.) Malheureuse faiblesse !

MÉLAC fils, vivement.

Ne me dérobez pas vos larmes, Pauline : c'est le seul bien qui me reste au monde.

PAULINE, outrée, se relevant.

Oui, je pleure : mais.... c'est de dépit de ne pouvoir m'en empêcher.

MÉLAC fils.

J'ai donc tout perdu !

PAULINE.

Votre violence a tout détruit.

SCÈNE VI.

SAINT-ALBAN, MÉLAC FILS, AURELLY, PAULINE

AURELLY, accourant.

On se querelle ici ! — Mélac ?

SAINT-ALBAN, après un peu de silence.

Non, Monsieur : on est d'accord. Vous m'avez assuré que vous laissiez Mademoiselle absolument libre sur le choix d'un époux : ce choix est fait. (*A Pauline.*) Non, je n'établirai point mon bonheur sur d'aussi dou-

loureux sacrifices. Il n'en serait plus un pour moi, s'il vous coûtait le vôtre.

MÉLAC fils, pénétré.

Qu'entends-je! —Ah! Monsieur!

SAINT-ALBAN.

Fesons la paix, mon heureux rival. Je pouvais épouser une femme adorable, dont l'honneur et la générosité eussent assez assuré mon repos; mais son cœur est à vous.

MÉLAC fils.

Combien je suis coupable!

SAINT-ALBAN.

Amoureux : et les plus ardens sont ceux qui offensent le moins. J'étais moi-même injuste.

AURELLY, à Pauline.

Tu l'aimais donc?

PAULINE, baisant la main de son père.

Ce jour m'a éclairée sur tous mes sentimens

AURELLY.

Mes enfans, vous êtes bien sûrs de moi; mais abuserons-nous du service que nous rendons à son père, pour lui arracher un consentement, que sa fierté désavouera peut-être?

PAULINE

Ah! quelle triste lumière! Ai-je pu m'aveugler à ce point!

MÉLAC fils.

Pauline, vous savez s'il vous chérit!

SAINT-ALBAN, à Mélac.

Priez-le de passer ici; n'armez pas son ame, en le prévenant, contre les coups qu'on va lui porter. Ne lui dites rien...

MÉLAC fils.

Monsieur, vous tenez ma vie en vos mains.

AURELLY.

Tu perds un tems précieux.

(Mélac sort.)

SCÈNE VII.

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE.

AURELLY.

En l'attendant, dégageons notre parole envers vous, Monsieur. Voici un ordre à M. de Préfort, mon corespondant de Paris, de vous compter, à votre arrivée, cinq cent mille francs.

SAINT-ALBAN.

M. de Préfort, dites-vous?

AURELLY

En bons papiers, lisez.

SAINT-ALBAN.

Quelque bons qu'il puissent être, vous savez que ce n'est pas là de l'argent prêt.

AURELLY.

Des effets qui se négocient d'un moment à l'autre.

SAINT-ALBAN.

Depuis six jours, celui à qui vous m'adressez n'en a négocié aucun.

AURELLY.

Qui dit cela? J'ai reçu de lui, ce matin, six cent mille francs échangés cette semaine.

SAINT-ALBAN.

De Préfort?

AURELLY.

Mon paiement ne roule pas sur autre chose.

SAINT-ALBAN.

Le courrier d'aujourd'hui m'apprend qu'il est mort.

AURELLY.

Quelle histoire ?

SAINT-ALBAN.

On n'a pas dû me tromper... Mais n'avez-vous pas vos lettres !

AURELLY.

Je les attends.

(Il sonne.)

SCÈNE VIII.

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE, ANDRÉ.

AURELLY, à André.

Qu'on appelle Dahins, et qu'il vienne au plutôt. *(A Saint-Alban.)* C'est mon homme de confiance, et mon caissier : il nous mettra d'accord...

(André sort.)

SCÈNE IX.

SAINT-ALBAN, AURELLY, DABINS, PAULINE.

AURELLY, à Dabins.

Ah !... mes lettres ?

DABINS, lui en présente un gros paquet.

Les voici... je venais...

AURELLY.

Réponds à Monsieur.

SAINT-ALBAN.

Ces papiers...

AURELLY.

Oui... (*A Dabins.*) N'as-tu pas reçu, ce matin, six cent mille francs échangés contre une partie de mes effets ?

DABINS, hésitant, à Aurelly.

Monsieur...

AURELLY, en colère.

Les avez-vous reçus, oui ou non ?

SAINT-ALBAN.

Il faut répondre.

AURELLY.

Où donc est le mystère? Il a été comme un fou toute la journée. Les avez-vous reçus?

DABINS, embarrassé, à Aurelly.

Monsieur... on peut voir ma caisse; elle est au comble.

AURELLY, à Saint-Alban.

J'en étais bien sûr. Ainsi j'ajoute aux sommes que je vous remets pour Monsieur de Mélac...

DABINS, étonné.

Vous acquittez Monsieur de Mélac!

AURELLY.

Que va-t-il dire?

DABINS.

Dans quelle erreur étais-je!

AURELLY.

Parlez.

SAINT-ALBAN.

Je vois clairement qu'il n'est point venu de fonds de Paris.

AURELLY, à Dabins.

Mes effets n'ont pas été vendus.

DABINS, vivement.

Non, Monsieur, ils n'ont pu l'être; c'est la nouvelle que j'ai reçue ce matin.

AURELLY, hors de lui.

Avec quoi donc payes-tu.

DABINS, un moment sans parler, étouffé par la joie.

Avec six cent mille francs que m'a prêtés Monsieur de Mélac.

AURELLY.

Juste Ciel!

PAULINE.

Mon père!

SAINT-ALBAN.

Ah quel homme?

DABINS, criant.

Cinq cent mille francs de sa caisse, cent mille à lui; je ne puis me taire plus longtems.

PAULINE.

Que j'en suis glorieuse! Mon ame a deviné la sienne...

SCÈNE X.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MÉLAC PÈRE, PAULINE, DABINS.

PAULINE apercevant Mélac père, se précipite à ses pieds.

O le plus généreux !....

MÉLAC père,

Que faites-vous, Pauline?

AURELLY.

Je dois les embrasser aussi.

(Il veut se jeter à genoux.)

MÉLAC père le retient.

Mes amis !....

SCÈNE XI.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MÉLAC PÈRE, PAULINE, MÉLAC FILS, DABINS.

MÉLAC fils, s'écriant.

Aux pieds de mon père !

MÉLAC père.

Dabins ! Vous m'avez trahi !

DABINS avec joie.

Pouvais-je garder votre secret, en apprenant que Monsieur acquittait votre dette ?

MÉLAC père.

Il vient à mon secours ? *(à part.)* O vertu ! voilà ta récompense. *(A Aurelly.)* Ami ! quelles sont donc tes ressources ?

SAINT-ALBAN.

Tout le bien de Mademoiselle en dépôt dans ses mains.

MÉLAC père.

De notre Pauline ? — Ah ! mon cher Aurelly !

AURELLY.

Tu te perdais pour moi !

MÉLAC père.

Mais, toi...

AURELLY.

Peux-tu comparer de l'argent, lorsqu'il t'en coûtait l'état et l'honneur ?

MÉLAC père.

Je m'acquittais envers mon bienfaiteur malheureux ; mais toi ! dans tes soupçons sur

ma probité, devais-tu quelque chose à ton coupable ami ?

MÉLAC fils, avec joie.

Ah! mon père!

SAINT-ALBAN.

Eh bien M. Aurelly! — Puis-je accepter en paiement le mandat que vous m'offrez ?

MÉLAC père avec effroi.

Quel mandat ?

AURELLY, pénétré, à Saint-Alban.

Vous serez satisfait, Monsieur : mon premier sentiment lui était bien dû; le second me rend tout entier à mon malheur.

MÉLAC père.

Voilà ce que j'ai craint!

AURELLY.

Je n'avais à vous offrir, pour mon ami, que des effets qui se trouvent embarrassés, je reprends mon mandat. Votre argent est encore dans ma caisse, et Dieu me garde d'en user! Dabins, reportez-le chez M. de Mélac, et moi.... je vais subir mon sort.

MÉLAC père.

Arrêtez; je ne le reçois pas.

AURELLY.

Qu'est-ce à dire, Mélac ?

MÉLAC père.

Malheureux Dabins !.....

AURELLY.

Me croyez-vous assez indigne....

MÉLAC père.

Monsieur de Saint-Alban ! il serait horrible à vous d'abuser d'un secret, que vous ne devez qu'à notre confiance. — Non, je jure que l'argent n'y rentrera pas.

AURELLY.

Veux-tu me causer plus de chagrins que tu n'as espéré de m'en épargner ?

MÉLAC fils, avec ardeur.

M. Aurelly, ne refusez point....

PAULINE.

M. de Saint-Alban !.....

MÉLAC fils, à Saint-Alban.

Vous aimez la vertu.

MÉLAC père.

Laisserez-vous périr son plus digne soutien ?

AURELLY avec enthousiasme.

Que faites-vous, mes amis ? Pour m'empêcher d'être malheureux, vous devenez tous coupables. Oubliez-vous qu'un excès de bé

nérosité vient d'égarer l'homme le plus juste ! Et s'il eut tort de toucher à cet argent, qui m'excuserait d'oser le retenir ?

MÉLAC père.

Le consentement que nous lui demandons.

AURELLY.

Qu'il se laisse soupçonner ! L'amitié t'a rendu capable de cet effort ; mais si je n'ai pu, sans crime, accepter ce service de toi, quel nom mérite la séduction que vous employez tous pour l'obtenir de lui *(A Saint-Alban.)* Vous êtes de sang-froid, Monsieur, jugez-nous.

SAINT-ALBAN.

De sang-froid ! Ah ! Messieurs ! ô famille respectable ! me croyez-vous une ame insensible, pour l'attaquer avec cette violence ? Vous demandez un jugement !....

MÉLAC fils.

Et nous jurons de l'accomplir.

SAINT-ALBAN.

Il est écrit dans le cœur de tous les gens honnêtes ; permettez seulement que j'y ajoute un mot. — Aurelly, prouvez-moi votre estime, en m'acceptant pour seul créancier.

AURELLY.

Vous, Monsieur !....

SAINT-ALBAN.

Je l'exige. Et vous, M. de Mélac conservez votre place, honorez-la long-tems; unissez à votre fils cette jeune personne, qui s'en est rendue si digne en sacrifiant pour vous toute sa fortune.

MÉLAC père.

Ce serait ma plus chère envie. Mon fils l'adore; et, si mon ami ne s'y opposait pas....

AURELLY, confus.

Savez-vous qui elle est?

MÉLAC père, avec effusion.

J'aurais bien dû le deviner! le cœur d'un père se trahit mille fois le jour. Elle est ta fille, ta généreuse fille, et je te la demande pour mon fils.

AURELLY.

Tu me la demandes! Ah mon ami!

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

MÉLAC fils, à Pauline.

Mon père consent à notre union!

PAULINE.

C'est le plus grand de ses bienfaits.

SAINT-ALBAN.

Aurelly, rendez-moi votre mandat, je pars; soyez tranquille. Vos effets de Paris me seront remis promptement; ou je supplée à tout.

AURELLY.

De vos biens ?

SAINT-ALBAN.

Puissent-ils être toujours aussi heureusement employés ! Vous m'avez appris comme on jouit de ses sacrifices. En vain je vous admire, si votre exemple ne m'élève pas jusqu'à l'honneur de l'imiter. — Nous compterons à mon retour.

(Chacun exprime son admiration.)

AURELLY transporté.

Monsieur.... je me sens digne d'accepter ce service ; car, à votre place, j'en aurais fait autant. Pressez donc votre retour ; venez marier ces jeunes gens que vous comblez de bienfaits.

MÉLAC père.

Pourquoi retarder leur bonheur ? Unissons-les ce soir même. Eh ! quelle joie, mes amis, de penser qu'un jour aussi orageux pour le bonheur n'a pas été tout-à-fait perdu pour la vertu !

FIN DES DEUX AMIS.

CLÉMENTINE

ET

DÉSORMES,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR MONVEL,

Représenté, pour la premiè.e fois, aux Français, le 14 dé-
décembre 1780.

Nota. La notice sur Monvel se trouve en tête de ses opéras
partie des *Opéras comiques en prose.*

PERSONNAGES.

M. DE SIRVAN.
VALVILLE, fils de M. de Sirvan.
M. DE FRANVAL père.
FRANVAL fils.
DÉSORMES, intendant de M. de Sirvan.
SAINT-GERMAIN, vieux domestique attaché à Valville.
CHARLES, } domestiques de M. de Sirvan.
LOUIS, }
DEUX FERMIERS.
CLÉMENTINE, fille de M. de Sirvan.
JULIE, femme d'un certain âge, attachée à Clémentine.
DOMESTIQUES DE LA MAISON.
LA MARÉCHAUSSÉE.

La scène se passe au château de M. de Sirvan, à un quart de lieue d'une petite ville de province.

CLÉMENTINE

ET

DÉSORMES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement élégamment meublé. A droite, est une porte qui conduit chez Clémentine; à gauche, est l'appartement destiné à M. de Fauval; au fond, une porte à deux battans, par où l'on va chez M. de Sirvan. Un secrétaire est sur le théâtre, à la droite des acteurs. Il est entre six et sept heures du soir.

SCÈNE I.

DÉSORMES, seul, et placé contre le secrétaire.

Que j'ai bien peu la tête à ce que je fais. (*Il reste un moment les deux coudes appuyés sur le bureau, et le visage caché par ses mains; après un profond soupir, il dit :*) Il le faut... c'est une nécessité... oui, Clémentine, il faut vous fuir... Clémentine! il faut renoncer à vous pour jamais! *Il reprend sa plume.*) Continuons... tout cela est en règle, on n'aura

rien à me reprocher... mais moi! moi! (*En jettant sur le bureau la plume qu'il tenait.*) Ah! malheureux! ne devais-tu pas te connaître? Toi que l'infortune poursuit dès le berceau, était-ce à toi?... non... non... mon cœur s'est trouvé engagé, entraîné... je ne m'en apercevais pas. J'ai réfléchi, il n'était plus tems... (*Après un silence, vivement, et en se levant.*) Il l'est encore de m'arracher au danger qui m'environne; il est tems encore, en fuyant cette maison, de lui rendre la paix que j'en ai bannie... et quel serait mon espoir, en restant dans ces lieux? d'armer une jeune personne contre tous ses devoirs: de la rendre rebelle aux ordres de son père, d'achever de me perdre, et de la perdre elle-même, en nourrissant l'erreur qui nous avait séduits; de l'arracher des bras paternels, et d'associer son destin au sort d'un malheureux, qui, tout innocent qu'il est, n'en est pas moins traité comme un coupable, que sa famille a rejetté de son sein, que son propre père a chassé loin de lui, que ses amis ont oublié, et pour qui la douleur est devenue un sentiment d'habitude... Fuyons,.. je le dois... ô mon père!... que de reproches vous avez à vous faire! (*Il serre plusieurs papiers.*) Partons... ma liberté m'appartient... et mon cœur!... Le sacrifice est affreux!... mais, je le dois à l'honneur.

SCÈNE II.

JULIE, DÉSORMES.

JULIE, tristement.

M. Désormes, Mademoiselle demande si vous pouvez passer un instant dans son appartement... ah! Monsieur!...

DÉSORMES, avec inquiétude.

Qu'est-ce, Julie?

JULIE.

Clémentine! elle est dans un désespoir!... ah! votre cœur en serait déchiré.

DÉSORMES.

Hélas!

JULIE.

Son père sort de chez elle...

DÉSORMES.

Eh bien!

JULIE.

Il lui vient d'annoncer l'arrivée de son époux futur... le père du jeune homme arrive aujourd'hui même.

DÉSORMES, d'une voix étouffée.

Oui, ce soir, je le sais... (*Il regarde à sa*

montre.) Il est sept heures... dans une heure il sera ici... le fils n'arrivera que demain.

JULIE.

M. de Sirvan a quitté Clémentine pour aller au-devant de son ancien ami.... les larmes de sa fille, ses raisons contre un hymen qu'elle abhorre, ses prières, son désespoir, n'ont pu le fléchir... il n'est plus d'espérance, et vous voilà séparés sans retour.

DÉSORMES, avec un profond soupir.

Sans retour!

JULIE.

Je l'avais bien prévu... lorsque je m'aperçus de votre amour, ma raison m'avertit mille fois des dangers qui vous menaçaient. État, fortune, naissance, tout vous disait que vous ne pouviez prétendre à Clémentine; tout devait l'armer contre vous, tout me fesait un devoir de trahir votre secret... je l'ai gardé: ma tendresse pour cette enfant que j'ai élevée, ses larmes, vos instances, l'estime que vous m'avez inspirée, mon amitié pour vous... tout m'a fait illusion. Vous vous nourrissiez d'espoir, et j'embrassais une chimère qui vous promettait le bonheur.... l'événement a tout détruit; il m'éclaire bien tard sur ma faute... je me la reprocherai toujours: vous et Clémentine devez me la reprocher sans cesse: un mot vous arrêtait sur le bord

de l'abîme, et s'il s'est ouvert sous vos pas : c'est ma seule faiblesse qu'il en faut accuser.

DÉSORMES.

Julie, je vous l'ai dit, je suis d'un rang à prétendre à Clémentine... si le destin se fût montré moins ardent à me persécuter, elle n'eût jamais rougi de porter le nom de mon épouse... je ne puis m'expliquer davantage... mais vous avez raison... tout nous sépare... je subirai mon sort... et sait-on à présent quel est celui qui vient recevoir sa main ?

JULIE.

C'est encore un mystère. Tout ce que j'ai pu pénétrer, tout ce qu'a pu jusqu'à ce jour démêler ma maîtresse, c'est qu'il est fils d'un président au parlement de Grenoble.

DÉSORMES.

(*Vivement.*) De Grenoble, dites-vous ?... (*A part.*) Je serais reconnu... fuyons ; il n'y a point à balancer.

JULIE.

Comment ?

DÉSORMES, avec trouble.

Julie... allez retrouver votre maîtresse... dites-lui... que j'aurai l'honneur de lui parler.

JULIE.

Ah ! Monsieur ! je crains bien que l'issue

de cet événement ne soit funeste pour elle. Vous connaissez M. de Sirvan, il aime et sa fille et son fils; mais il est violent : dans le moment de sa colère, il ne connaît plus rien, il accable; ses écarts ne sont pas longs, à la vérité, mais les premiers instans sont affreux.

DÉSORMES.

Il est violent, je le sais, mais il est bon; il porte un cœur sensible... Julie... n'abandonnez pas Clémentine, elle a besoin de consolation.

JULIE.

Vous pouvez tout sur son cœur. C'est à son bonheur que vous devez le sacrifice d'un amour qui ne peut être pour tous deux qu'une source éternelle de chagrins; parlez-lui... représentez-lui... mais je vous connais, mes vœux seront remplis, puisque c'est votre probité que j'implore, et que c'est d'elle seule que je puis tout obtenir.

DÉSORMES, avec fermeté, mais avec un soupir.

Je ferai mon devoir.

SCÈNE III.

DÉSORMES, seul.

(Il a les bras croisés, et son visage doit peindre le trouble de son ame. Il reste un moment immobile; il va se jeter ensuite sur un siége. Son silence n'est interrompu que par quelques soupirs étouffés; et se levant avec vivacité.)

Je ne serai point témoin du bonheur de mon rival... cette idée est affreuse! Quel est-il? quel est ce fortuné mortel qui m'enlève tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir? Grenoble l'a vu naître... son père le conduit ici... son père l'aime sans doute! il veut le bonheur de son fils, puisqu'il a demandé pour lui Clémentine, puisqu'il lui donne pour épouse tout ce que la Nature a formé de plus parfait! Ah! mon père! sans votre aveuglement, sans votre faiblesse pour une marâtre cruelle, j'aurais pu, comme ce jeune homme, prétendre à la félicité! vous auriez pu prévenir mon rival! j'aurais reçu de vos mains Clémentine! vous m'auriez donné plus que la vie, en obtenant, pour votre fils, un bien sans lequel il n'est plus,... il ne sera plus de bonheur pour lui. Ah! mon père, quelle différence! Vous m'avez accablé du poids de votre malédiction! vous m'avez banni, chassé

loin de vos yeux... le malheur est tout mon partage ; les larmes, le désespoir, voilà mon avenir ! ô Dieu ! donne-moi la force... j'en ai besoin. Grand Dieu ! ne m'abandonne pas... Si ta voix, qui parle à mon cœur, n'eût pas cent fois arrêté mon bras désespéré... je ne serais plus, je ne souffrirais plus ! N'ai-je donc reçu la vie que comme un fléau de ta colère, et ne me défends-tu d'en sortir que pour en perpétuer les tourmens ?

SCÈNE IV.

DÉSORMES, LOUIS.

LOUIS.

M. Désormes, voilà les fermiers qui apportent de l'argent. (*Désormes est appuyé sur le dossier d'une chaise ; il est absorbé dans ses réflexions ; il ne voit, n'entend rien ; Louis lui crie à l'oreille.*) Monsieur...

DÉSORMES, distrait.

Plaît-il ?

LOUIS.

(*A part.*) Comme il a l'air agité... (*Haut.*) Ce sont ces fermiers qui ont eu ordre d'apporter de l'argent.

DÉSORMES.

(*Avec agitation.*) Oui... Eh bien... puis-

qu'ils sont là... (*Revenant à lui.*) Faites-les entrer, je vais les recevoir.... (*A part.*) Tâchons de surmonter mon trouble.

LOUIS, l'observant, et à part.

Ce garçon-là, depuis quelque tems, a je ne sais quoi dans la tête... (*Il fait quelques pas pour sortir, et revient.*) Monsieur saurait-il si M. de Valville est rentré? son père le demande.

DÉSORMES, avec distraction.

Qui, Valville?... le frère de Clémentine?

LOUIS.

Oui, le frère de Mademoiselle... (*A part.*) Mais, à quoi pense-t-il donc?

DÉSORMES, toujours préoccupé.

Je ne l'ai pas vu de la soirée.

LOUIS.

Comme ce château n'est qu'à un quart de lieue de la ville, et que probablement il y est allé, il pourra être de retour pour souper. (*Voyant que Désormes ne lui répond pas.*) Oh, il y a du dérangement dans ce cerveau-là... (*Aux fermiers.*) Entrez, Messieurs, entrez : M. Désormes va vous expédier.

(Il sort en regardant Désormes, et en témoignant la surprise où il est de ses distractions.)

SCÈNE V.

DÉSORMES, DEUX FERMIERS.

LE PREMIER FERMIER.

Votre serviteur, M. Désormes; nous vous avons sûrement fait attendre, mais ce n'est qu'hier que nous avons reçu votre lettre.

DÉSORMES.

Ce n'est aussi que d'hier, mes amis, que j'ai su de M. de Sirvan le besoin qu'il avait de la somme que je vous ai demandée de sa part.

LE SECOND FERMIER.

La voilà que nous apportons.

DÉSORMES.

C'est cinq mille francs pour vous, je crois.

LE PREMIER FERMIER.

Et sept que je tiens, c'est le compte, M. Désormes, nous aurions eu besoin d'une remise, ou du moins, de quelque délai; l'année n'a pas été bonne.

LE SECOND FERMIER.

Sans des amis, nous aurions été bien en peine.

DÉSORMES.

Soyez persuadés que, s'il eût dépendu de moi, vous eussiez obtenu du tems.

LE PREMIER FERMIER.

Oh! nous le savons bien : vous êtes bon, compatissant; si vous êtes jamais riche, et si vous avez des terres, heureux ceux qui seront vos fermiers! Vous entrerez dans leurs peines; tous les événemens ne vous seront pas égaux : vous sentirez que le travail est toujours le même, que la terre est toujours trempée de notre sueur, mais qu'elle trahit bien souvent nos espérances; vous n'exigerez pas de ceux qui la mettent en valeur, de vous donner beaucoup, quand ils n'auront rien reçu.... Vous serez leur père, et ils vous béniront. Que tous les gens riches ne vous ressemblent-ils!

DÉSORMES.

Je vous remercie, mes amis; mais c'est le portrait de M. de Sirvan que vous venez de faire : malheureusement pour vous, il ne pouvait se passer de cet argent; il ne doit pas lui rester : c'est pour obliger un ami.

LE SECOND FERMIER.

En ce cas-là, je n'ai plus de regrets.

DÉSORMES, tout en leur parlant dans le courant de la scène, a fait leurs quittances, et les leur présente.

Voilà votre quittance.... Oui, c'est celle-ci.... Voilà la vôtre.

LE PREMIER FERMIER.

Grand merci.

LE SECOND FERMIER.

En voilà pour quelque temps !

DÉSORMES.

Vous ne repartirez pas ce soir ?

LE SECOND FERMIER.

Non pas, il est nuit close.... demain, à la pointe du jour.

LE PREMIER FERMIER.

Mais nous vous arrêtons ; vous avez peut-être des affaires ? Adieu, M. Désormes.

LE SECOND FERMIER.

Nous nous recommandons à vous.

DÉSORMES.

Adieu, mes bons amis, portez-vous bien.

SCÈNE VI.

DESORMES, seul.

(Il laisse les sacs sur le secrétaire ouvert, et il dit, après un moment de réflexion:)

Je n'irai point parler à Mademoiselle de Sirvan.... elle ignore que je dois partir cette nuit.... aurais-je la force de lui cacher?... non : elle lirait dans mes yeux, dans mon cœur... et sa douleur, ses larmes... Je n'irai point lui parler... j'acheverais de me perdre... Cet écrit l'instruira de ce que ma bouche ne pourrait jamais lui dire; je ne verrai point ses pleurs... Elle ne sera pas témoin de mon désespoir. On vient... *(Il aperçoit Clémentine, se lève vivement.)* C'est-elle.... *(avec une joie involontaire.)* Je la verrai donc encore une fois!..

SCÈNE VII.

CLÉMENTINE, DESORMES

DÉSORMES.

(Il va au-devant d'elle; elle verse des larmes, et détourne la tête pour les cacher à Désormes.)

Clémentine! grand Dieu! quel état est le vôtre! Au nom du ciel, calmez-vous, votre douleur m'accable.

CLÉMENTINE, après s'être assise.

Ah! Désormes! vous m'abandonnez..... vous me laissez seule, et livrée à ma peine mortelle.... vous souffrez que l'on me sacrifie... et vous m'avez dit que vous étiez d'un rang à pouvoir prétendre à ma main!

DÉSORMES.

Je suis né d'un père qui tient un état distingué dans une des premières villes du royaume : mon sang est noble; le nom de mes aïeux, connu peut-être avec quelqu'avantage.... mais je n'en suis pas plus heureux.

CLÉMENTINE.

Pourquoi m'avoir toujours caché l'origine de vos peines? Pourquoi ne vous être point ouvert à mon père? il eût pu vous servir.

DÉSORMES.

J'ai dû me taire, souffrir en silence, et ne point révéler un secret dont la connaissance eût fait rougir celui de qui j'ai reçu le jour. Une belle-mère a causé toute mon infortune... mon père l'adorait; il me sacrifia à sa tranquillité personnelle; je n'eus d'autres torts que des inconséquences pardonnables à ma jeunesse. Ma belle-mère, pour avancer un fils, unique fruit de son mariage, empoisonna ma conduite aux yeux de son époux. Il la crut. Trop fier pour savoir fléchir, je défendis mon innocence et mes droits, sans doute

avec trop de chaleur : on me supposa les plus affreux desseins ; il n'est point d'horreurs que l'on ne m'imputât. Mon père, excité par les conseils de sa femme, obsédé sans cesse, et perpétuellement aigri, me bannit de sa présence, et m'accabla de sa malédiction.

CLÉMENTINE.

Quelle rigueur dans un père !

DÉSORMES.

J'apprends, par des voies indirectes, que l'on se propose de m'enlever ma liberté ; je fuis loin des lieux qui m'ont vu naître. Après avoir long-tems erré, j'arrive enfin dans ce séjour ; je vous vois, je vous adore, et tous mes maux sont oubliés. L'état d'intendant, cet état si peu conforme à ma naissance, s'ennoblit à mes yeux, dès qu'il me rapproche de vous. Présenté à M. de Sirvan par un vieux militaire, qui me connaissait assez pour répondre de moi, votre père accepte mes services... et j'ai vainement espéré de la fortune et du tems, une révolution qui me permît d'aspirer à votre main.

CLÉMENTINE.

Mais, pourquoi n'avoir pas cherché les moyens de vous justifier aux yeux de votre père ?

DÉSORMES.

Mes lettres ont été interceptées ; les dé-

marches de mes amis toutes infructueuses ; le découragement m'a pris ; je n'ai plus fait de tentatives ; depuis sept ans, je n'ai rien appris de ma famille ; il y en a bientôt onze qu'elle m'a rejeté de son sein.

CLÉMENTINE.

Malheureux ! avec tant de vertus !

DÉSORMES.

Si la vertu n'était pas elle-même sa récompense, que servirait d'être vertueux ?... Votre douleur seule est un tourment qui surpasse mes forces. Me pardonnerez-vous de vous avoir causé des chagrins ?...

CLÉMENTINE.

Qui ne finiront qu'avec ma vie... Mais je ne vous accuse point.

DÉSORMES.

Ah ! par pitié, ne déchirez pas mon cœur... (*Avec effort.*) Vous ne serez jamais à moi, je ne puis être à vous.

CLÉMENTINE.

Et c'est vous qui me le dites !... vous, cruel !... vous avez raison. Répétez-moi que je ne serai jamais à vous... Mais quelle erreur nous avait donc séduits ? Ne devions-nous pas prévoir ?... Ah ! je ne vous reproche rien ; mon cœur a prévenu le vôtre ; c'est moi qui

suis coupable... mon père l'a prononcé... Dans trois jours... Désormes, j'ai besoin d'un ami qui me tende une main secourable : c'est vous que j'implore ; rappelez ma raison qui s'égare ; soyez mon protecteur, mon appui.... donnez-moi des armes contre vous-même ! Je ne puis être à vous, guérissez mon cœur d'un amour qui fesait ma félicité ; parlez, je n'espère qu'en vous ; c'est à Désormes de me rappeler à moi-même : c'est à son courage de me rendre le mien.

DÉSORMES, avec l'effort le plus pénible.

Clémentine !... l'absence, le tems, les réflexions changeront en vous des sentimens que le devoir tournera vers un autre. Chaque jour ajoutera à vos efforts ; vous en verrez le succès ; vous vous en applaudirez, et la raison hâtera la victoire.

CLÉMENTINE, le regardant fixement.

Puisque vous croyez que le tems triomphera de ma tendresse, le tems éteindra donc votre amour ?

DÉSORMES, emporté par la passion.

Moi, cesser de vous aimer ! jamais ! (*Revenant à lui.*) Mais je m'oublie... Mademoiselle, dans trois jours, un autre aura des droits sur votre cœur.

CLÉMENTINE, vivement.

Des droits ! en est-ce un, que la violence?

DÉSORMES.

Non, l'ame est libre; mais elle doit immoler sa liberté à des devoirs de convention, quand ces devoirs intéressent le bonheur de la société. Surmonter ses passions est son emploi continuel: elle le doit, elle le peut. Si l'effort est pénible, ah! qu'il est doux de se dire : je suis environné d'êtres dont la félicité est en moi; il m'en a coûté pour la leur procurer; mais j'ai combattu, j'ai triomphé, ils sont heureux, et leur bonheur est mon ouvrage! Voilà ce que dira Mademoiselle de Sirvan, en voyant son époux, ses enfans, son père; elle sera tranquille, se souviendra de moi, et ne s'en souviendra jamais qu'avec un sentiment d'estime.

CLÉMENTINE.

Ah! mon ami, vous n'avez point réussi... vous avez ajouté à l'opinion que j'avais de vous, et vous n'avez point affaibli mon amour.

DÉSORMES.

Mademoiselle...

CLÉMENTINE, avec un effort marqué.

Je ferai tout pour me vaincre... Je désespère d'y parvenir... mais j'emploierai tous mes efforts... (*Avec le plus tendre intérêt.*) Et vous?... vous, que deviendrez-vous?

DÉSORMES.

Il est toujours à l'honnête homme des voies

permises pour échapper à l'indigence. La guerre est allumée ; j'ai déjà servi, je servirai ; je sais que la fortune qu'on fait par le métier des armes est lente, et quelquefois plus brillante que solide ; je sais que le courage est souvent oublié ; mais il est beau de servir sa patrie, dût-on même un jour avoir à la taxer d'ingratitude.

CLÉMENTINE.

Eh bien ! éloignez-vous, fuyez-moi, servez votre pays, mais ménagez vos jours ; ils me seront toujours bien chers ! souvenez-vous de Clémentine, qui ne vous oubliera jamais.... Adieu, Désormes, adieu... Votre rang est égal au mien, l'hymen aurait pu nous unir, un père aveuglé nous accable... Bientôt nous ne nous verrons plus ; je vous aime.... et je serai l'épouse d'un autre !...

(Elle s'éloigne lentement, toujours en regardant Désormes. Il la suit tristement des yeux ; ils font tous deux un geste qui témoigne leur désespoir, et Clémentine rentre dans son appartement.)

SCÈNE VIII.

DÉSORMES, seul.

O vertu ! ô devoir ! êtes-vous satisfaits ? le sacrifice est-il assez entier ? c'en est donc fait, et je viens de lui dire un éternel adieu. Re-

mettons cette lettre à Julie... elle la rendra à Mademoiselle de Sirvan, quand je ne serai plus ici... hélas! cette nuit, je n'y serai plus... C'est pour la dernière fois, Clémentine, que vous entendrez parler du malheureux Désormes. Mes comptes sont en règle, et je puis maintenant... une voiture entre dans la cour... serait-ce déja?.. (*Il va vers la fenêtre.*) Une chaise de poste!... il n'est donc plus d'espoir... c'est le père de l'époux futur de Clémentine... partons sans différer... Mais, j'oubliais... ah! fuyons, et ne nous exposons pas à des questions... mes effets me seront rendus... que mon repos, que celui de Clémentine n'est-il aussi assuré!... portons cet argent à ma caisse, et renvoyons-en la clef à M. de Sirvan, lorsque....

SCÈNE IX.

DÉSORMES, JULIE.

JULIE.

Le président arrive, il descend de voiture. Voilà l'appartement que Monsieur lui destine; il peut s'y rendre dans un instant... vous le verrez... vous saurez...

DÉSORMES.

(Il était debout devant son bureau ouvert, quand Julie est entrée. Il avait deux sacs d'argent sur un bras, et

s'apprêtait à en prendre deux autres, lorsqu'écoutant Julie, et cédant à ses craintes, il rejette les sacs dans le secrétaire, le pousse sans le fermer, y laisse la clef, et tout plein de son trouble, il dit à Julie, en lui présentant la lettre qu'il vient d'écrire :)

Ah! Dieu! non.... je ne puis.... Julie.... faites-moi l'amitié de rendre cette lettre à Mademoiselle de Sirvan.

JULIE.

De votre part?

DÉSORMES.

Oui.

JULIE.

A l'instant même?

DÉSORMES, avec le plus grand trouble.

Non, non... ah! Julie! je vous le demande en grâce.... ce soir.... cette nuit.... ne la lui rendez que demain.

JULIE.

Demain, soit.

DÉSORMES, d'une voix étouffée.

Adieu, Julie.

JULIE.

Quoi! l'on ne vous reverra point?

DÉSORMES, d'une voix coupée par les sanglots.

Ne la quittez pas... ayez pitié d'elle... con-

solez-là... je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi.... dites-lui... qu'elle ne sortira jamais un moment de mon cœur... que jusqu'à la mort.... ah! Julie!... adieu.... mes pleurs vous disent trop... mais je le dois.... adieu.

SCÈNE X.

JULIE, seule.

Ah! malheureuse Clémentine! ses larmes m'ont tout appris... ils ne se verront plus.

SCÈNE XI.

JULIE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

Où donc est M. de Valville, Julie? son père le demande depuis une heure.

JULIE.

Je ne sais pas. Voilà plusieurs fois qu'il ne rentre que bien avant dans la nuit... cela ne lui était pas ordinaire. Votre maître se dérange, Saint-Germain.

SAINT-GERMAIN.

Si M. de Sirvan le savait, inflexible comme il est, cela ferait un beau bruit... n'en parle pas.. c'est peut-être quelque folie de jeunesse...

que diable aussi, voilà ce que c'est que de ne pas donner aux jeunes gens une honnête liberté... l'excès de sévérité leur est aussi nuisible que la trop grande indulgence.

JULIE.

Que lui veut M. de Sirvan?

SAINT-GERMAIN.

Il doit partir à cinq heures du matin avec moi, pour aller au-devant de son futur beau-frère, M. de Franval le fils... car on sait enfin le nom de cet époux si long-tems inconnu. Une affaire d'honneur l'avait obligé de se cacher, elle vient d'être accommodée, et tout mystère est désormais inutile... mais la cloche vient de sonner, on va se mettre à table.. jusqu'au revoir, Julie.

JULIE.

Adieu, Saint-Germain. *(Seule.)* Courons vers ma maîtresse, ménageons son cœur sensible et malheureux, et préparons-la par dégrés au coup affreux que je dois lui porter.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLÉMENTINE, JULIE

JULIE.

Eh quoi ! vous me fuyez !

CLÉMENTINE, en pleurant.

Ah ! laissez-moi... laissez-moi.

JULIE.

Tout le monde à table s'est aperçu de votre douleur... Que voulez-vous que l'on pense?

CLÉMENTINE.

Que m'importent l'opinion, les jugemens... on me sacrifie... on déchire mon cœur... et l'on me défendrait les larmes ?

JULIE.

Mais vous succomberez à cet état violent.

CLÉMENTINE, avec l'accent de la plus profonde douleur.

Que je meure !... ah ! que je meure !

JULIE.

Clémentine, vivez pour ceux qui vous

timent; vivez pour Julie, à qui vous êtes si chère, qui a pris soin de votre enfance, qui vous regarde comme sa fille, qui sacrifierait pour vous sa vie... Ne suis-je donc plus celle à qui vous avez donné si souvent le tendre nom de mère, que vous avez honorée de ce titre depuis l'instant où la mort vous enleva la vôtre?... Clémentine! est-ce-là ma récompense, et, pour prix de mes soins, me réduisez-vous au plus affreux désespoir?

CLÉMENTINE, l'embrassant avec tendresse.

Mon amie! ma tendre amie! (*D'une voix basse, et avec timidité*) Il n'a pas soupé ici? vous ne savez pas où il est?

JULIE.

Non.

CLÉMENTINE.

Lui avez-vous parlé, Julie?

(Toutes ces questions, du ton d'une personne qui tremble d'apprendre ce dont elle brûle d'être éclaircie.)

JULIE.

Oui, Mademoiselle.

CLÉMENTINE.

Il ne vous a pas dit où il allait?

JULIE.

Je ne m'en suis pas informée.

CLÉMENTINE.

Il ne serait point déjà parti?

JULIE.

Je ne crois pas.

CLÉMENTINE, après un silence, pendant lequel elle observe Julie d'un œil fixe, et avec le plus grand désespoir.

Ah! Julie! je ne le verrai plus!

(Elle se jette dans les bras de Julie, qui la presse avec tendresse.)

JULIE.

Mademoiselle...

CLÉMENTINE. (Sa raison commence à s'égarer.)

On veut que j'épouse M. de Franval... il arrive demain; dans trois jours on exigera de moi de le suivre à l'autel...

JULIE.

Il faut vous y résoudre.

CLÉMENTINE, avec éclat.

Jamais! jamais!... Je suis désespérée! (*Plus doucement.*) Désormes m'avait calmée... la vertu a tant d'ascendant sur une ame vertueuse!.. et la mienne n'a rien à se reprocher. (*Après un silence, et de l'air le plus sombre, en portant la main sur son cœur.*) Je ne sais ce qui se passe à présent dans mon cœur... chaque moment ajoute à mes tourmens.

JULIE.

Calmez-vous, Clémentine; que la raison ait au moins assez d'empire...

CLÉMENTINE, se levant, et disant avec la plus grande force et le débit le plus rapide:

Ce M. de Franval, pourquoi vient-il? Qui l'autorise à demander ma main? L'amour ne lui sert point d'excuse: je ne le connais pas, il ne m'a jamais vue! Quel droit a-t-il à ma tendresse? Regarde-t-il mon aveu inutile au lien qu'il veut former? Mes sentimens ne sont-ils donc rien pour sa délicatesse?.. Mais, quel est donc ce plaisir barbare d'opprimer un être faible, qui n'a d'autre défense que des prières et des larmes? Pourquoi déchirer un cœur que l'on ne peut attendrir? Pourquoi traîner à l'autel une infortunée qui atteste la nature entière, qui prend le ciel à témoin de la violence que l'on fait à sa volonté? Une femme est-elle donc une malheureuse victime, que l'on croit pouvoir immoler sans pitié? Notre bonheur n'est-il donc rien pour les hommes? Sommes-nous des esclaves, et sont-ils des tyrans?

JULIE.

Le fils de M. de Franval ne voudra point, sans doute, abuser de l'autorité de votre père, et de l'appui qu'il donne à ses prétentions sur vous. Il est des hommes généreux: celui-là peut-être est du nombre.

CLÉMENTINE, se calmant un peu.

Eh bien! je me flatte qu'il aura pitié de mon désespoir, qu'il obtiendra de mon père de rompre, ou du moins de différer un hymen que je n'envisage qu'avec horreur. Mon frère est étroitement lié avec lui, c'est ce qu'il vient de me dire... ils se connaissent dès l'enfance... Hélas! Valville ignorait que c'était à cet ami si cher que l'on me destinait. Il eût déjà sans doute employé le pouvoir qu'il doit avoir sur lui, pour le dissuader de notre alliance!... Valville me servira; je le prierai, je le conjurerai d'attendrir M. de Franval sur mon sort infortuné... Mon frère est-il encore à table?

JULIE.

Oui, Mademoiselle; et j'ai cru lui voir un air bien triste.

CLÉMENTINE.

Mon père est si sévère... malgré la bonté de son cœur et sa tendresse pour nous, il a quelquefois des emportemens si cruels... sa violence est si terrible, qu'il nous a toujours inspiré plus de crainte que de confiance.... hélas! s'il avait eu pitié de sa fille, si mes larmes l'avaient touché, je ne serais pas dans l'état horrible où je me vois! car je sens bien que mon état est affreux. J'ai reçu du ciel un caractère naturellement enclin à la mélancolie; née avec un cœur malheureu-

sement trop sensible, les impressions que j'y reçois sont ineffaçables. Vous me connaissez, Julie; vous savez si le changement est fait pour moi; s'il est possible que je voie jamais avec indifférence ce qui fut pour moi l'objet du plus tendre attachement. Jugez si jamais il est possible que j'oublie Désormes, si je puis jamais prétendre à voir un autre le remplacer dans mon cœur, et s'il est en moi de former le plus respectable des liens, quand je brûle à jamais d'un feu dont l'hymen me ferait un crime.

JULIE

Non, je vous rends justice; mais vous connaissez l'étendue des devoirs que vous imposent et le nom de fille, et celui d'épouse que vous allez porter. Vos réflexions, Mademoiselle.... mais on est sorti de table.... on vient dans cet appartement...

CLÉMENTINE, avec effroi.

C'est mon père.... j'entends sa voix.... je frissonne... elle ne m'a jamais fait une telle impression.

SCÈNE II.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE SIRVAN.

On n'a point vu M. Désormes... Sait-on où il est?

JULIE.

Non, Monsieur.

M. DE SIRVAN, à M. de Franval.

C'est mon intendant.... Vous n'avez pas besoin de cet argent ce soir... demain matin vous aurez toute la somme; Désormes vous la comptera : il doit en avoir reçu une partie aujourd'hui.

M. DE FRANVAL.

Rien ne presse; demain, après-demain, mon ami; n'ayez là-dessus aucune inquiétude. Cette acquisition qui me rapproche de vous me tient vivement au cœur; mais quelques jours de retard ne peuvent me la faire manquer. (*S'approchant de Clémentine.*) Qu'avez-vous, Mademoiselle? vous paraissez incommodée.

M. DE SIRVAN.

Ce n'est rien, ce n'est rien : rentrez, Mademoiselle.

M. DE FRANVAL.

Son aspect seul inspire le plus vif intérêt...

(Clémentine regarde M. de Franval d'un œil égaré, fait un geste qui marque le désordre de ses idées; elle revient à elle, s'approche de son père, à qui elle prend la main avec vivacité, la lui baise, le regarde, soupire, et sort avec Julie.)

SCÈNE III.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE FRANVAL.

Vous ne m'avez pas trompé, mon ami; Clémentine est charmante! Mon fils est doux, il a de bonnes qualités, il rendra votre fille heureuse; je suis sûr qu'il le sera avec elle.

M. DE SIRVAN.

Le changement d'état l'épouvante; mais Franval est aimable, il rendra ce changement plus doux à supporter.

M. DE FRANVAL.

Je me flatte qu'il lui plaira. Obligé d'aller rendre grâce au ministre, quelque diligence qu'il ait faite, nous n'avons pu tous deux arriver en même tems ici.

M. DE SIRVAN.

J'espère demain matin avoir le plaisir de

l'embrasser; mais vous êtes fatigué; liberté toute entière : voilà votre appartement, allez vous reposer.

M. DE FRANVAL.

Puisque vous me le permettez, j'agirai sans façon.

M. DE SIRVAN.

C'est ici, suivez-moi.

SCÈNE IV.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL, VALVILLE, SAINT-GERMAIN.

M. DE SIRVAN.

SAINT-GERMAIN, prenez des flambeaux. (*A Valville.*) Monsieur, à cinq heures du matin, vous monterez à cheval avec Saint-Germain.... point de paresse, je vous prie.

VALVILLE.

Mon père, j'exécuterai vos ordres.

M. DE SIRVAN, à M. de Franval.

Venez, mon ami.

M. DE SIRVAN, à Valville.

Monsieur, je vous salue. (*Ils sortent tous deux.*)

(Valville lui fait la révérence, et reste seul.)

SCÈNE V.

VALVILLE, seul.

(Il se promène quelques momens en silence; il a l'air agité.)

Je ne trouve rien..... aucun moyen ne se présente.... il n'y a cependant pas à reculer, ma parole d'honneur est engagée.... mais par quelle fatalité, moi qui n'eus jamais cette passion funeste, me suis-je laissé emporter ?.,. un moment d'oisiveté... des liaisons que j'aurais dû fuir... ah ! il dépend de nous d'arrêter les commencemens du vice; mais, après le premier pas, il nous entraîne, il nous subjugue, il nous empêche de revenir en arrière... Si je parviens à me tirer de cet abîme, jamais, jamais je n'aurai pareille faute à me reprocher.... et il faut partir demain !... Ah ! ciel ! quel parti prendre ? à quel expédient recourir ?

SCÈNE VI.

VALVILLE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, rentrant avec un flambeau.

Vous êtes encore ici, Monsieur ?

VALVILLE, toujours fort agité.

Oui.

SAINT-GERMAIN.

Vous n'allez pas vous coucher? demain, à cinq heures du matin, il faut être à cheval.

VALVILLE, se promenant avec inquiétude.

Je le sais bien.

SAINT-GERMAIN, l'examinant avec surprise.

Qu'est-ce que vous avez, Monsieur?

VALVILLE.

Rien.

SAINT-GERMAIN l'observant toujours d'un œil inquiet.

Rien... rien... vous n'avez pas ordinairement l'air si triste... vous n'avez point soupé!.. vous avez quelque chose que vous ne voulez pas dire...

VALVILLE.

Non, je vous le répète... je suis très-tranquille. (*Se promenant toujours de l'air le plus agité, et se parlant à lui-même.*) Chaque instant ajoute à mon embarras!... il faut cependant dégager ma parole, ou je suis déshonoré.

SAINT-GERMAIN, posant vivement son flambeau sur une table, et se rapprochant de son maître.

Déshonoré, Monsieur! expliquez-vous....

VALVILLE, après un silence, regardant Saint-Germain avec le désir de s'expliquer, et la crainte de le faire, lui prenant vivement la main, et avec un grand soupir.

Mon ami...

SAINT-GERMAIN.

Monsieur.

VALVILLE.

Je suis dans la position la plus affreuse !...

SAINT-GERMAIN.

Ah ! Monsieur ! vous m'effrayez! qu'est-ce que c'est donc, vous êtes-vous battu ? devez-vous vous battre ? parlez-donc, Monsieur, parlez-donc ?

VALVILLE.

J'ai joué... j'ai perdu.

SAINT-GERMAIN.

Beaucoup ?

VALVILLE.

Mille louis.

SAINT-GERMAIN.

Ah, Monsieur !

VALVILLE.

Je n'en avais que cent sur moi; j'ai perdu le reste sur ma parole.

SAINT-GERMAIN.

Et comment ferez-vous ?

VALVILLE.

Je l'ignore.

SAINT-GERMAIN.

Mille louis! Et si Monsieur votre père en était instruit....

VALVILLE.

Ah! ciel! Saint-Germain, ne me trahissez pas... vous connaissez mon père.

SAINT-GERMAIN.

Je me tairai... Lui qui regarde le jeu comme la plus funeste des passions... il ne vous le pardonnerait jamais... Mais, Monsieur, est-ce à vous de hasarder une somme si considérable? Êtes-vous votre maître? ne dépendez-vous pas de l'homme le plus sévère, d'un homme intraitable sur toutes les folies de la jeunesse?

VALVILLE.

Je me suis trouvé engagé.... on perd, on s'obstine; plus la fortune vous est contraire, plus on s'opiniâtre à la brusquer; et l'espoir de réparer une première perte vous entraîne enfin dans une ruine totale.... voilà mon histoire.

SAINT-GERMAIN.

Et votre parole d'honneur est engagée?

VALVILLE.

Je n'y puis manquer sans me couvrir d'infamie.

SAINT-GERMAIN.

Et quel est votre créancier?

VALVILLE.

Un officier étranger, qui part à quatre heures du matin, et à qui j'ai promis qu'avant trois heures son argent serait chez lui.

SAINT-GERMAIN.

Il n'y a pas moyen d'obtenir un délai?

VALVILLE.

D'un homme qui part, d'un étranger que je ne reverrai peut-être jamais!...

SAINT-GERMAIN.

Mais, où trouver une pareille somme?.... J'ai bien une centaine de louis; c'est tout ce que je possède, je vous l'offre de tout mon cœur.

VALVILLE.

Ah! mon ami.... mais cela ne fait pas le demi-quart de la somme....

SAINT-GERMAIN.

Eh! vraiment non.

VALVILLE.

Que vais-je devenir?

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, Monsieur, il n'y a qu'une chose à faire.... Il faut affronter la tempête; votre

père n'est pas encore endormi ; entrez chez lui, avouez tout.

VALVILLE, avec la plus grande vivacité.

O ciel ! dire à mon père.... et qui sait jusqu'où pourrait aller sa fureur ?

SAINT-GERMAIN.

Mais, comment ferez-vous ?

VALVILLE.

Tu connais mon père, et tu me proposes... Dans la première violence, il n'est peut-être point d'extrémités auxquelles il ne se portât... Non, non, je crains trop sa colère.

SAINT-GERMAIN.

Je me mets à la torture, et je ne vois rien, rien qui puisse vous tirer d'affaire.

VALVILLE, abattu par le désespoir, et d'une voix absolument étouffée. Toute cette scène, qui se passe a côté de la chambre où repose M. de Franval, se débite à demi-voix ; et lorsque les acteurs sont forcés de l'élever, il est nécessaire qu'ils conservent toujours l'air de crainte qu'ils doivent avoir d'être entendus de l'appartement voisin.

Ah ! Dieu ! que je suis à plaindre ! si j'ai commis une faute, que j'en suis cruellement puni !

(En disant cela, il tombe assis sur le fauteuil, placé près du secrétaire de Désormes ; sa main en touche involon-

tairement la clef; il lève les yeux, l'aperçoit, ouvre le secrétaire qui n'était que poussé; il voit les sacs d'argent, les regarde avec avidité, ferme précipitamment le bureau, s'en éloigne, y revient; et après quelques momens de l'agitation la plus marquée, il dit à Saint-Germain, qui, pendant cette pantomime de Valville, semblait réfléchir profondément.

Saint-Germain...

SAINT-GERMAIN.

Monsieur...

VALVILLE.

Puis-je compter sur toi?

SAINT-GERMAIN.

Est-ce que vous en doutez.

VALVILLE.

Non, mon ami... mais donne-moi ta parole que, quoi que je te dise, tu n'en parleras jamais.

SAINT-GERMAIN.

Je vous la donne, Monsieur.

VALVILLE.

Ecoute... je tremble de te le dire... il y a dans ce secrétaire...

SAINT-GERMAIN, reculant d'effroi à ce seul mot de Valville.

Ah! Monsieur.

VALVILLE, avec la plus grande vivacité.

Avant de me condamner, écoute-moi, je t'en conjure... Mon père n'ouvre presque jamais ce bureau; Désormes n'y travaille que le soir, et pour être plus à portée de lui... je porterai ma dette à mon officier; nous partirons sur-le-champ; nous irons au-devant de Franval, à qui je conterai mon histoire... Il vient d'hériter du bien de sa mère; le dessein qu'il a de se fixer ici, l'acquisition qu'il compte faire dans le voisinage, suivant ce que nous a dit son père, tout l'aura mis dans la nécessité d'apporter avec lui de l'argent: il est trop mon ami, pour me refuser des secours dans une crise aussi terrible; il me donnera tout ce qui m'est nécessaire, j'en suis sûr; je remettrai la somme où je l'aurai prise; elle y sera demain dans l'après-midi, et l'on n'aura soupçon de rien.

SAINT-GERMAIN.

Monsieur, je n'y consentirai jamais... vous devriez rougir seulement d'y penser.

VALVILLE.

Mais l'embarras où je suis... la sévérité de mon père, tout me justifie.

SAINT-GERMAIN.

Rien, Monsieur, rien ne peut vous justifier : vous avez donné votre parole d'hon-

neur; vous avez eu tort, vous ne deviez pas le faire.... Un honnête homme n'engage jamais sa parole, quand il ne prévoit pas pouvoir y satisfaire; vous êtes dans ce cas, vous avez eu tort, vous avez eu tort.

VALVILLE.

Eh bien! j'en conviens; mais il n'est plus de remède.

SAINT-GERMAIN.

Faites ce que vous voudrez, je m'en vais; je ne serai point votre complice... je suis un domestique, mais j'ai de la probité. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

VALVILLE, le retenant.

Saint-Germain! mon ami! ne m'abandonne pas.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monsieur: non, vous êtes le maître; mais je ne vous prêterai pas la main... je cours avertir votre père.

VALVILLE, avec la plus grande chaleur.

Saint-Germain! gardez-vous de me pousser au désespoir... Frémissez, je suis capable de tout.

SAINT-GERMAIN.

Tuez-moi... vous le pouvez... Tuez-moi; mais vous ne me forcerez point à m'avilir.

VALVILLE.

Si vous me trahissez... ne craignez rien pour vos jours... je ne suis pas un monstre; mais je suis un homme perdu, désespéré.... Si vous avertissez mon père! Ah, Dieu! tremblez! je ne réponds plus de moi... je suis capable de tout... vous vous reprocherez ma mort.

SAINT-GERMAIN, avec le plus grand effroi.

Ah, Ciel! ah! Monsieur, Monsieur, qu'osez-vous dire?

VALVILLE.

Le tems s'écoule.... la nuit est avancée.... vous pouvez me perdre, vous pouvez me sauver.

SAINT-GERMAIN.

Je me jette à vos genoux... mon maître! mon cher maître! au nom des soins que j'ai pris de votre enfance, ayez pitié de vous-même... vous vous perdez, vous vous déshonorez!

VALVILLE, fait un pas pour sortir.

Vous ne le voulez pas?

SAINT-GERMAIN, en élevant la voix, toujours à genoux, et retenant Valville.

Mon maître!...

VALVILLE.

Taisez-vous... taisez-vous... si vous criez, vous hâterez ma perte.

SAINT-GERMAIN, toujours à genoux, et s'opposant à Valville, qui veut sortir.

Mon maître ! mon cher maître !

VALVILLE, se débarrassant des mains de Saint-Germain.

Laissez-moi...

SAINT-GERMAIN.

Où courez-vous ?

VALVILLE, fesant un dernier effort, et se débarrassant de Saint-Germain.

M'arracher par la mort au crime qui m'environne.

SAINT-GERMAIN, se rejetant sur Valville, le retenant à bras-le-corps, et lui disant d'une voix éteinte.

Ah, Dieu !... eh bien ! que faut-il faire ?... vous vous perdez... vous me perdez...

VALVILLE.

O mon ami ! je t'entraîne avec moi dans l'abîme... mais le malheur... mais la fatalité... (*Il l'entraîne vers le secrétaire.*)

SAINT-GERMAIN, résistant.

Comme le cœur me bat !... Ah ! Monsieur, qu'est-ce que nous fesons ?

VALVILLE, posant la main sur la clef, et prêt à ouvrir, s'arrêtant.

O suite affreuse d'une première faute! (*Il ouvre le secrétaire, et recule un peu, se cachant le visage de ses mains.*)

SAINT-GERMAIN, reculant à l'aspect du secrétaire ouvert.

Il est ouvert!... (*Il tient le flambeau d'une main, et de l'autre il arrête son maître.*) Ne prenez rien..., ne prenez rien...

VALVILLE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous donc..., taisez-vous.

SAINT-GERMAIN, arrêtant son maître qui fait un pas vers le bureau.

Vous me perdez....

VALVILLE, obligé de s'appuyer sur le secrétaire, tremblant, pâle, la voix éteinte.

La respiration me manque... mon état est, pour le moins, aussi affreux que le vôtre...

SAINT-GERMAIN, tombant sur le siége à côté du bureau.

Ah! Monsieur, s'il en coûte tant pour faire un crime, comment se trouve-t-il des criminels?

VALVILLE, lui mettant plusieurs sacs sur les bras, et en prenant aussi, ouvrant un tiroir où il y a des rouleaux d'or, les prenant, et refermant le secrétaire sans en ôter la clef.

Ma somme sera complète... retirons-nous... partons tout de suite... je vais dégager ma parole. Demain matin, grâce à Franval, tout sera réparé... hors la honte d'un crime, qui, pour être ignoré, n'en pesera pas moins éternellement sur mon cœur.

(Ils sortent doucement.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLÉMENTINE, JULIE.

JULIE.

Le jour a reparu pendant l'entr'acte.

Quoi! mon amitié n'obtiendra rien de vous? La nuit entière s'est passée dans les larmes, et le jour vient de nous surprendre, vous, repoussant avec obstination les soins de ma tendresse; et moi, vous rappelant en vain ce que vous devez à votre père, à vous-même... Mademoiselle.

CLÉMENTINE.

(Elle est assise, elle tient la lettre de Désormes; son agitation est visible.)

Je ne le verrai plus!...

JULIE.

Ah! pourquoi vous ai-je rendu cette lettre?

CLÉMENTINE, de l'air le plus sombre.

C'en est donc fait!... tout est fini pour moi.

JULIE.

Rentrons dans votre appartement... Tout le monde peut être ici témoin du désordre affreux de votre ame....

CLÉMENTINE, toujours d'une voix étouffée

Cette lettre est l'arrêt de ma mort... Il me dit un éternel adieu, je n'y survivrai pas.

JULIE.

Voici l'heure où votre père viendra sans doute trouver M. de Franval... Il passera par ici.... que dira-t-il de l'état où vous êtes, Mademoiselle..... M. de Sirvan va venir.

CLÉMENTINE, toujours assise, et se jetant dans les bras de Julie.

O ma tendre amie! je n'ai plus que toi dans l'univers. Désormes s'est à jamais séparé de moi... Mon père me repousse.... Tous les cœurs, hors le tien, Julie, se sont fermés pour moi... Je me jette dans ton sein.... Ah! n'aie pas, comme tout ce qui m'environne, la barbarie d'insulter à ma douleur! Je n'ai plus que quelques momens à souffrir. Va, le spectacle de mes maux ne fatiguera pas long-tems tes regards... Si tu me fuis, qui recevra mes derniers soupirs? Si tu m'abandonnes, qui fermera mes yeux?.... Julie....

JULIE, avec la compassion la plus tendre.

Qui? moi, vous repousser? Moi, ne pas

compâtir à vos peines ? et c'est à moi que vous témoignez ces appréhensions ?... Mais, Clémentine, quel est le désespoir où votre cœur se plonge ? Quoi ! les principes les plus sûrs, vos réflexions, cet empire que je vous ai toujours vu sur vous-même, tout s'anéantit devant une passion insensée ? Songez que tout vous sépare de Désormes, que vous ne vous reverrez jamais.

CLÉMENTINE.

Non, jamais.

JULIE.

Songez qu'un autre aura bientôt le droit de vous reprocher des sentimens injurieux pour lui, et coupables en vous.

CLÉMENTINE.

Je vois quel sort m'est réservé.... mais tel est mon choix, que je ne puis rougir de mes feux, les désavouer, ni les éteindre.

JULIE.

Quelqu'un vient... c'est M. de Sirvan ! Ah ! s'il se peut, dérobez-lui vos larmes.

SCÈNE II.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, LOUIS.

M. DE SIRVAN.

Me faire remettre la clef de sa caisse... sans raison, sans explication!.... Voilà qui est très-particulier!.... Comment, il n'est pas rentré cette nuit?

LOUIS.

Depuis hier au soir, Monsieur, personne ne l'a vu.

CLÉMENTINE, bas à Julie.

On parle de Désormes.

JULIE, bas à Clémentine.

Contraignez-vous.

M. DE SIRVAN.

J'avoue que cela me surprend; il aurait au moins dû m'avertir qu'il allait à la campagne... probablement il y est allé.

LOUIS.

Personne ne sait où il est.

M. DE SIRVAN.

Mais l'argent qu'il a reçu hier, où est-il?

LOUIS.

Il l'aura sans doute déposé dans ce secré-

taire sur lequel il travaillait, quand vos fermiers sont venus le lui apporter. Je ne sais pas ce qu'avait hier au soir M. Désormes, mais il était bien triste, il avait des distractions singulières : je l'ai vu dans une agitation à laquelle je ne comprenais rien.

M. DE SIRVAN.

Il est vrai que depuis quelques jours sa conduite est assez bizarre... A quelle heure mon fils est-il parti ?

LOUIS.

Avant quatre heures, M. de Valville et Saint-Germain étaient à cheval.

M. DE SIRVAN.

Savez-vous si M. de Franval est éveillé ?

LOUIS.

Il l'est, Monsieur.

M. DE SIRVAN.

Je vais passer dans son appartement

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

M. Désormes est parti, Monsieur.

M. DE SIRVAN.

Comment ?

CLÉMENTINE, bas à Julie, qui lui fait signe de se contraindre.

Ah ! pourquoi suis-je ici ?

CHARLES.

Oui, Monsieur, je viens de le voir.

CLÉMENTINE, bas à Julie.

Il l'a vu !

CHARLES.

Mais il est parti, Monsieur, pour ne plus revenir; il l'a dit, je l'ai entendu.

M. DE SIRVAN.

Parti ! cela ne se peut pas.... sans me parler.... sans m'avertir.... Tous ses effets sont encore ici ?

LOUIS.

Oui, Monsieur, dans son appartement

CHARLES.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que je viens de le voir; j'arrive de la ville; il en sortait; il disait adieu à un ami. Il avait l'air égaré, il était si défiguré, que je l'ai presque méconnu.

CLÉMENTINE, s'appuyant sur Julie.

Ah!

CHARLES.

Etonné de ce que je voyais, je me suis caché dans un endroit, d'où je pouvais tout entendre sans être aperçu. Son ami lui disait: « Mais pourquoi craignez-vous d'être découvert? Vos traits depuis onze ans sont tellement changés, que vous seriez méconnaissable même aux yeux de votre père. » Quant au motif qui vous oblige à fuir, les mesures que vous avez prises, vous mettent à l'abri de tout. Restez, vous dis-je, il peut arriver mille événemens... Non, mon ami, a repris M. Désormes, il faut que je m'arrache au danger... le péril m'environne... adieu; ils ne me reverront jamais. » Si vous saviez tout ce que j'ai eu à combattre... un regard, un seul mot me perdrait. » A ces mots, il embrasse son ami, il monte à cheval, et je le perds de vue.

CLÉMENTINE, à demi-voix.

Ah! Julie, que je souffre!

M. DE SIRVAN.

Qu'est-ce que cela signifie ? Un honnête homme n'en agit pas de la sorte... on ne fuit pas, on ne se cache point... (*Il regarde le secrétaire.*) Plaise au Ciel que mes soupçons soient injustes !. (*Il va au bureau, l'ouvre, et dit :*) Je suis volé !... Ah ! le malheureux !

(Clémentine tombe dans un fauteuil, la tête baissée, et dans l'attitude de quelqu'un qui réfléchit profondément.)

CHARLES.

Il faut aller à sa poursuite; il n'y a pas un moment à perdre... courons tous....

M. DE SIRVAN.

Non, non, laissez, laissez ce misérable aller chercher ailleurs la peine due à sa bassesse : je puis supporter cette perte, et non me résoudre à le traîner à l'échafaud.... Il ne peut l'éviter, qu'un autre se charge du soin de me venger.... (*A sa fille.*) Lui que nous regardions tous comme le plus vertueux des hommes, que j'aimais, en qui j'avais mis ma confiance...

CLÉMENTINE, toujours assise, la tête baissée, et se parlant à elle-même, sans rien voir de ce qui se passe autour d'elle.

Non, on ne le connaît pas... les méchans qui l'accusent, verront retomber sur eux tous

les traits de leur calomnie... J'irai trouver mon père....

M. DE SIRVAN.

Que dit-elle ?

CLÉMENTINE, sans changer d'attitude.

L'expression de la vérité est bien persuasive....

M. DE SIRVAN, la regardant d'un air étonné, et s'approchant d'elle.

Clémentine !

CLÉMENTINE, se retournant avec vivacité, et comme quelqu'un que l'on surprend.

Ah! mon père ! c'est vous... vous ne soupçonnez point Désormes... vous ne l'accusez pas, je le lis dans vos yeux. Le crime qu'on lui impute, est le plus vil de tous les crimes ; il en est incapable. Ne souffrez pas qu'on porte contre lui un jugement précipité.... nous méritons tous les deux votre estime ; personne plus que lui n'en est digne.... et je jure à vos pieds, que j'embrasse....

M. DE SIRVAN.

Dans quel égarement !...

CLÉMENTINE. Dans son délire elle donne à son père la lettre de Désormes.

Voilà la lettre qu'il m'écrit ; lisez.... c'est un homme vertueux... je n'ai point à rougir...

M. DE SIRVAN.

Quel est ce papier?

JULIE.

O Ciel!

CLÉMENTINE, revenant un peu à elle, et fesant un mouvement pour reprendre la lettre.

Mon père!

(Pendant que M. de Sirvan fait la lecture de la lettre, elle est à genoux devant lui, soutenue par Julie.)

M. DE SIRVAN

Dieu! qu'ai-je lu? et qu'est-ce que j'apprends? (*Il lit.*) « Je m'éloigne à jamais de » vous, je le dois, ma chère Clémentine! » (*Il lance sur sa fille un regard terrible.*) » Adieu pour jamais; oubliez-moi, il le faut; » votre bonheur en dépend... » (*Il s'interrompt, et dit d'une voix étouffée :*) Tu pouvais prétendre au bonheur, mais après l'avilissement.... « Votre image me suivra partout. » Cette image adorée me fera respecter des » jours qui m'ont été chers.... Je vous aimerai » jusqu'à la mort.... Elle n'est pas loin. » (*Il dit :*) Non, non.... « Vous m'aimez, et » je vous perds; mon cœur se déchire; mes » larmes baignent ce papier... Adieu, chère » Clémentine, adieu. » (*Il recule, et Clémentine toujours à genoux, se laisse tomber en arrière sur Julie. Les domestiques sont éloignés, et*

M. de Sirvan lit la lettre, de manière qu'ils sont censés ne pouvoir l'entendre; il n'élève la voix qu'aux à parte, *et que pour appeler ses gens.*) Charles, Louis.... allez, courez tous après le scélérat.... mort ou vif.... amenez-le, je vous l'ordonne.

(Les domestiques sortent tous.)

SCÈNE IV.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN.

M. DE SIRVAN.

Si j'écoutais ma rage et mon honneur blessé.... c'est dans ton sang que j'éteindrais tes méprisables feux.

CLÉMENTINE, toujours à genoux, et lui tendant les bras

Mon père!

M. DE SIRVAN.

Moi, ton père! je ne le suis plus; je n'ai jamais donné la vie à celle qui a choisi l'objet de son amour parmi ces êtres avilis, destinés à périr un jour avec ignominie.

CLÉMENTINE, se levant avec vivacité, et marchant égarée.

Où est-il? qu'il paraisse, qu'il se justifie... Je l'aime, il ne peut être indigne de moi.

M. DE SIRVAN, d'un ton furieux.

Quoi ! devant moi ta bouche ose avouer?...

JULIE, se précipitant au-devant de lui.

Ah, Monsieur ! sa raison est égarée.... Arrêtez, au nom du Ciel....

M. DE SIRVAN, tombant dans un fauteuil.

Je succombe à mon désespoir.

CLÉMENTINE, toujours dans le délire, et avec la plus grande énergie.

Il viendra, il se justifiera. J'atteste le Ciel de la pureté de son cœur; non, jamais la vertu n'habita dans une ame plus belle.... je le conduirai vers mon père.... Oui j'y vole avec lui... Vous me retenez, cruels? Vous craignez qu'il n'entende les cris de sa fille éperdue, qu'il ne céde à la pitié, qu'il n'écoute Désormes, qu'il ne lui rende l'honneur que vous cherchez à lui ravir.... C'est en vain que vous m'arrêtez, et malgré vous je trouverai mon père.... (*Elle aperçoit M. de Sirvan, et se débarrassant des mains de Julie, elle s'élance vers lui*) Ah, Dieu ! je vous revois.... c'est vous.... ils voulaient, les inhumains, m'empêcher d'arriver jusqu'à vous.... Mais je puis les braver dans vos bras.... Mon père, défendez-moi contre les barbares qui veulent ma mort et la honte

de Désormes.... Remplissez le plus saint des devoirs, soyez l'appui de l'innocence.

(Elle tombe sur le sein de son père; il la reçoit, verse des larmes, et la repoussant doucement dans les bras de Julie.)

M. DE SIRVAN.

Tu m'arraches le cœur....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LOUIS.

LOUIS.

Monsieur, Monsieur, quelques paysans des environs viennent de voir passer M. Désormes devant le château, il n'y a pas plus d'un quart-d'heure.

M. DE SIRVAN.

Comment? après son crime, il a l'audace encore....

CLÉMENTINE, toujours égarée.

Que dit-on? que dites-vous?

LOUIS.

Charles et mes camarades ont couru sur ses traces; il ne peut leur échapper.

CLÉMENTINE.

Qui donc?

M. DE SIRVAN, à Julie.

Éloignez-la de mes yeux... entraînez-la.

CLÉMENTINE, résistant à Julie qui veut l'emmener.

Non, non, je vous entends... je suis perdue.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE FRANVAL.

M. DE FRANVAL.

Qu'est-il donc arrivé? quel tumulte effrayant dans toute la maison!

M. DE SIRVAN, avec impétuosité.

Un monstre, un scélérat.... Désormes.... il a trahi tous les devoirs, toutes les lois de la probité.... Jamais père ne fut plus à plaindre.... jamais homme ne fut plus cruellement trompé.

CLÉMENTINE, toujours dans le délire.

Il est innocent... je ne suis point coupable.

JULIE, à Clémentine.

Venez...

CLÉMENTINE, résistant à Julie, et s'adressant à son père.

Arrachez-moi la vie.

M. DE SIRVAN, se jetant dans les bras de M. de Franval.

Ne m'abandonnez pas ; vous saurez...

M. DE FRANVAL.

Quoi donc ?

CLÉMENTINE, tendant les bras vers M. de Sirvan.

Mon père !

JULIE.

Ah ! Dieu !

CLÉMENTINE.

Barbare ! son trépas est l'arrêt de ma mort.

(M. de Franval conduit M. de Sirvan dans son appartement ; Louis et Julie entraînent Clémentine dans le sien.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN

M. DE FRANVAL.

Ne le livrez point aux mains de la justice, que vous ne soyez convaincu de son crime.... Songez à quels remords vous seriez en proie.

M. DE SIRVAN.

Quoique tout dépose contre lui, vous serez satisfait.... Qu'il prouve son innocence.... qu'il se dérobe à la mort.... mais se justifiera-t-il jamais de la séduction ?...

M. DE FRANVAL.

Il fut toujours honnête homme, vous l'avouez vous-même. Un instant a-t-il pu le changer ? Sirvan, l'on peut différer sa vengeance; mais la révoque-t-on, quand elle est exécutée?

SCÈNE II.

JULIE, M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

JULIE, sortant de l'appartement de Clémentine, et dans le plus grand désordre.

Ah! Monsieur! Clémentine!... tous mes efforts sont perdus auprès d'elle... le désespoir le plus affreux s'est emparé de son cœur.... son esprit égaré ne connaît plus personne.... Venez... venez... votre présence seule peut la rappeler à elle-même.

M. DE SIRVAN.

Ma fille!... juste Ciel!... Ah! mon ami!...

M. DE FRANVAL

Je ne vous quitte point.

(Ils sortent d'un côté pour entrer chez Clémentine, tandis que les domestiques accourent en foule par la porte du fond. Ils entourent et traînent Désormes échevelé, ses vêtemens déchirés, dans l'état le plus affreux.)

SCÈNE III.

CHARLES, LOUIS, DESORMES, DOMESTIQUES.

CHARLES.

Ici... ici.... Monsieur va venir... menez-le ici.

LOUIS.

Il me fait compassion.

DÉSORMES.

Au moins, respectez mon malheur.

CHARLES.

Vous êtes un méchant... point de pitié.

DÉSORMES. Les domestiques le laissent libre. Il tombe dans un fauteuil.

Ah! grand Dieu!

LOUIS, d'un ton d'intérêt.

Vous, Monsieur, vous!

CHARLES.

Qui l'aurait jamais dit?

DÉSORMES.

Je respire à peine... je ne vois, ni n'entends... Mes amis, que vous ai-je fait?

CHARLES.

Ce que vous avez fait?

DÉSORMES.

Pourquoi tant d'inhumanité?

CHARLES.

Ce que vous avez fait?

LOUIS, interrompant Charles, et à demi-voix.

Finissez... laissez-le en paix... cela est affreux. Fût-il coupable, il est malheureux, il faut en avoir pitié.

DÉSORMES.

Dans quel état je suis ! comme ils m'ont traité ! mais quel crime ai-je commis ?

CHARLES.

Celui dont chacun de nous pouvait être soupçonné... celui dont nous sommes tous incapables... Avouez-le, Monsieur, avouez-le ; vous êtes convaincu : que vous servira de nier ?

DÉSORMES.

Au nom du Ciel, et s'il vous reste un sentiment d'humanité, que je parle à M. de Sirvan ! Je suis un homme ; des hommes doivent avoir pitié de moi... on m'impute des crimes... j'ignore... je ne puis comprendre... je me perds dans l'horreur de mon sort... Où est M. de Sirvan ?

LOUIS.

Il est près de sa fille, qui peut-être à présent expire entre ses bras.

DÉSORMES, avec un cri de désespoir.

Ah !...

SCÈNE IV.

M. DE SIRVAN, JULIE, DÉSORMES, CHARLES, LOUIS, DOMESTIQUES.

M. DE SIRVAN, à Julie, en sortant de l'appartement de Clémentine.

LAISSEZ-MOI... Je ne puis soutenir ce spectacle qui me tue.... retournez auprès d'elle, ne la quittez point.

(Julie sort.)

DÉSORMES, accourant à M. de Sirvan.

Monsieur!

M. DE SIRVAN.

Monstre, réponds-moi! que t'ai-je fait, pour porter dans ma famille le désespoir et la honte? Je ne te parle pas de la bassesse dont tu t'es souillé....

DÉSORMES, avec la plus grande surprise.

Et vous aussi.... vous m'accusez!

M. DE SIRVAN.

Ton forfait honteux n'est pas ce qui m'irrite. Plût au Ciel que ce fût-là ton seul crime? Je te pardonnerais, je te mépriserais, je laisserais à d'autres mains le devoir barbare de te livrer au supplice que tu mérites....

DÉSORMES, levant les mains au ciel.

Ah! Dieu!

M. DE SIRVAN, continuant avec la même impétuosité.

Mais tu m'as ravi ma fille... tes séductions l'ont révoltée contre moi... elle a disposé de son cœur pour l'objet le plus vil... Il lui en coûtera la raison, la vie peut-être... Voilà ce que je ne pardonnerai jamais, ce que je ferai punir. La honte, les tourmens, le supplice le plus infâme, doivent seuls me venger du désespoir où tu me plonges, du malheur dont tu m'accables, de la perte irréparable dont tu seras la cause, et qui me coûtera la vie.

DÉSORMES, anéanti.

Juste ciel!

M. DE SIRVAN

Nomme tes complices, il le aut, quel est cet homme à qui tu parlais avant de partir?... dans quelles mains criminelles as-tu déposé le vol que tu m'as fait? qu'il serve à ma vengeance, qu'il en soit le prétexte... parle, parle.... et meurs après, couvert de l'opprobre qui t'est dû.

DÉSORMES, revenant à lui, se relevant, et avec la plus grande fermeté.

Il n'est pas fait pour moi. Je suis innocent.

M. DE SIRVAN.

Tu l'es!...

DÉSORMES.

Je le suis... mon honneur me rend à moi-même. On peut m'ôter la vie, je n'en serai pas plus coupable. Les jours du scélérat et ceux de l'homme vertueux sont également dans la main des hommes; mais la vertu tient à Dieu; les hommes n'y peuvent rien... Cependant, où sont mes accusateurs ?.. quelles preuves a-t-on contre moi ?

M. DE SIRVAN.

Tout est avéré, tout te confond. En vain as-tu prétendu détourner les soupçons, en laissant ce secrétaire ouvert, en feignant d'en avoir oublié la clef... ton air agité, des discours échappés, ta fuite, tes fausses précautions... Dieu! que d'inconséquences dans la conduite des scélérats ! En vain la nuit les environne, ils guident eux-mêmes la lumière affreuse qui dévoile leurs attentats.

DÉSORMES.

Mon cœur est pur; et celui qui juge toutes nos actions ne me verra point rougir des miennes... Mais si mon amour pour Clémentine est un crime à vos yeux, si pour l'expier il ne faut que ma vie, demandez-la... je suis prêt à vous la donner; depuis assez long-tems l'existence est un fardeau pour moi... mais j'ai des parens ! ah ! Dieu ! il me reste un père... ne traînez pas son fils à l'échafaud... Je suis innocent, et mon père déshonoré des-

descendrait dans la tombe en maudissant ma cendre infortunée.

M. DE SIRVAN.

Qu'il la maudisse! que ton nom soit en horreur!... je perds la fille la plus chère... je la perds par toi seul, et pour toi. Je ne lui survivrai pas ; mais je mourrai vengé.

DÉSORMES, marchant égaré sur le théâtre.

Clémentine!... ô désespoir! où est-elle? conduisez-moi vers elle, que j'expire à ses pieds!

M. DE SIRVAN.

Toi, paraître devant ma fille! éloigne-toi, barbare... je déteste à jamais le premier instant qui t'offrit à ses yeux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CLÉMENTINE, JULIE, M. DE FRANVAL.

CLÉMENTINE, les cheveux épars, sans rouge, dans le plus grand désordre, s'arrachant des bras de M. de Franval et de Julie.

Tous vos efforts sont vains, nous périrons ensemble. (*Rencontrant son père, et avec la plus grande fermeté.*) Mon père, avez-vous

consommé votre vengeance ?... Il reste encore une victime ; elle est devant vos yeux.

M. DE SIRVAN.

Cruels ! pourquoi l'avez-vous laissée sortir ? Conspirez-vous aussi contre moi ?

DÉSORMES, avec l'accent du désespoir.

Clémentine !

CLÉMENTINE, regardant autour d'elle.

Quelle voix s'est fait entendre ? c'est la sienne. (*Elle aperçoit Désormes, jette un cri, et tombe dans les bras de son père.*) Ah !... le voilà.

M. DE SIRVAN, repoussant Désormes, qui veut approcher de Clémentine.

Retire-toi, barbare !... veux-tu qu'elle expire dans les bras de son père ?

M. DE FRANVAL, prenant Désormes par le bras, et voulant l'éloigner de Sirvan.

Éloignez-vous, respectez des maux que vous avez causés.

DÉSORMES, frappé de cette voix, se retourne, l'examine, le reconnaît, jette un cri, et se cache le visage de ses deux mains.

Qui me parle ?... que voulez-vous ? C'est lui ! juste Dieu !

M. DE FRANVAL.

Que dit-il ! et quelle surprise à mon aspect ?...

CLÉMENTINE, égarée, d'une voix forte, et marchant sur le théâtre.

Non, malgré tout ce qui dépose contre lui... Désormes n'est pas fait pour le crime... ne crains rien... dis que tu n'es pas coupable; le Ciel appuiera les cris de l'innocence... Vous, qu'un destin cruel lui donne ici pour juge, laissez-le parler; il faut écouter l'homme juste que l'on accuse, et qu'un mot peut justifier... Mais non, ils ont résolu sa perte, je l'aime, voilà son forfait... et pourquoi lui faire un crime de ma tendresse? L'amour dépend-il de nous? C'est le sentiment de la nature.

(Les forces lui manquent, elle tombe dans un fauteuil.)

DÉSORMES.

(Pendant cette scène, il s'est livré à tout son désespoir. M de Franval l'a toujours observé de l'œil le plus curieux et avec l'air du plus vif intérêt. Désormes, partagé entre M. de Franval et Clémentine, passant de l'un à l'autre, les regardant tour-à tour, avec des yeux où se peignent les divers mouvemens dont il est agité, après avoir gardé un moment le silence, éclate enfin, et dit d'une voix étouffée) :

C'est trop de cruauté... c'est trop prolonger mon supplice. Il est au-dessus de mes forces. (*A M. de Franval.*) Et vous... vous, dont les yeux attachés depuis long-tems sur moi, semblent effrayés de mon sort... rendez grâce au mystère qui vous cache en partie son hor-

reur. Je demande la mort comme un bienfait... joignez vos vœux à ma prière... doit-il vous en coûter de la solliciter pour moi? Ah! ne m'exposez pas à maudire l'instant de ma naissance, et les premiers auteurs de mes tourmens... ne m'exposez pas à maudire le Ciel qui ne m'écrase pas de sa foudre... sauvez-moi du désespoir, de la rage, et du sacrilége.

M. DE FRANVAL.

Insensé! qu'osez-vous dire? Repentez-vous, repentez-vous...

M. DE SIRVAN, à Clémentine, avec la plus grande douleur.

Clémentine... ma fille!... c'est moi qui te presse dans mes bras...

CLÉMENTINE, revenue entièrement à elle; mais excessivement affaiblie par la crise violente qu'elle vient d'essuyer, dit, d'une voix presque éteinte et qui baisse encore par gradation jusqu'à la fin du couplet :

Mon père, écoutez-moi, et vous, qui m'entendez, ayez égard à mon infortune; ne me jugez pas sur ce que j'ai dit : la vérité, la vertu, sont dans mon cœur... mais ma raison n'est plus à moi. Je n'en conserve un faible reste, que pour vous attester encore que Désormes n'est point coupable... Ne vous exposez pas à tremper vos mains dans le sang de

l'innocence; votre vain repentir ne lui rendrait pas une vie perdue au milieu des tourmens... (*Elle veut faire un dernier effort pour se jeter aux pieds de son père, et elle retombe dans les bras de Julie.*) C'est vous surtout que je conjure... mes forces m'abandonnent... arrachez-moi d'ici... j'expirerais devant lui.

M. DE SIRVAN, avec effroi, et l'entraînant vers son appartement.

Clémentine... Clémentine! (*hors de lui*) Ma fille!...

(Julie emmène Clémentine.)

DÉSORMES, courant vers Clémentine, et arrêté par les domestiques.

Que je la suive au tombeau!

M. DE SIRVAN, tendant les bras à M. de Franval, et dans l'excès du désespoir.

Elle meurt!... ah! Dieu... je l'ai perdue.

M. DE FRANVAL.

Ami trop malheureux.

M. DE SIRVAN.

Oui, je le suis!... Mais il me reste un espoir.

M. DE FRANVAL.

Où courez-vous?

M. DE SIRVAN.

Laissez-moi.

M. DE FRANVAL.

Venez vers votre fille.

M. DE SIRVAN.

Pour la voir expirer?... Je n'écoute plus rien... laissez-moi... (*Aux domestiques, en leur montrant Désormes.*) Veillez sur lui... s'il s'échappe... c'est vous qui m'en répondrez... (*A Désormes, avec l'accent de la rage et du désespoir.*) J'ai tout perdu... monstre!... je serai vengé.

M. DE FRANVAL, à M. de Sirvan, qui veut sortir.

Qu'allez-vous faire?

M. DE SIRVAN.

Le livrer à toute la rigueur des lois... me venger et mourir.

(Il sort, malgré les efforts de M. de Franval.)

M. DE FRANVAL.

Arrêtez... arrêtez... Il me fuit. (*A part, en regardant Désormes.*) Infortuné!... ah! malgré-moi son sort... (*Aux domestiques.*) Mes amis, laissez-moi lui parler... éloignez-vous quelques instans. (*Les domestiques rentrent dans l'appartement du fond, dont la porte reste ouverte. On les voit de tems en tems reparaître dans l'enfoncement.*)

SCÈNE VI.

M. DE FRANVAL, DÉSORMES.

M. DE FRANVAL, à part.

Mon cœur est pénétré. (*A Désormes, qui est assis dans un fauteuil, et tout entier à sa douleur.*) Je suis seul avec vous, et je cède à l'intérêt puissant que malgré moi vous m'avez inspiré. Je ne vous demande point la vérité. Innocent ou coupable, je ne puis vous abandonner au sort qui vous menace... (*Il s'avance vers la porte du fond, aucun domestique ne paraît; il observe s'il ne peut être entendu, revient à Désormes, et lui dit d'une voix basse:*) Entrez dans cet appartement.... les fenêtres donnent sur le jardin, il vous sera facile d'échapper...

(*Désormes ne répond rien, et reste renversé dans un fauteuil; son attitude et ses gestes, tout exprime son désespoir.*)

Vous ne répondez rien.... songez que les momens sont chers, qu'un seul instant perdu vous livre en des mains dont il ne dépendra plus de moi de vous arracher...

(*Désormes fixe un œil sombre sur M. de Franval, et ne répond rien.*)

Quel morne silence!.... est-ce ainsi que vous reconnaissez ce que je fais pour vous?...

(*Désormes regarde M. de Franval, jette un profond soupir, et lève les mains au ciel.*)

(*Les domestiques paraissent dans le fond, et M. de Franval, qui les aperçoit, baisse la voix en parlant à Désormes.*)

Que n'est-il en mon pouvoir de prouver votre innocence!... tout vous accuse, et je ne puis vous laisser périr... (*Les domestiques s'éloignent, et M. de Franval prenant Désormes par le bras, continue...*) Venez, suivez-moi.

(*Désormes regarde fixement M. de Franval, se lève; et détachant son bras de celui du président, il retombe assis, et fait signe qu'il ne peut consentir à prendre la fuite.*)

Mais, réfléchissez donc.... songez que le dernier supplice est tout ce qui vous est réservé.

(*Désormes fait un geste de désespoir, se relève avec impétuosité, et retombe immobile.*)

(*Les domestiques reparaissent.*)

Si ce n'est pas pour vous... si vous ne craignez point la mort, si vous vous élevez au-

dessus de la honte... peut-être avez-vous des parens ?...

(*Désormes lève sur M. de Franval des yeux mouillés de larmes, et se cache le visage avec ses mains.*)

Vous en avez... Ce souvenir vous arrache des larmes... Ah ! que vont-ils devenir ?... Ils sont déshonorés !...

(*Désormes se lève avec vivacité, marche égaré. Après un moment d'immobilité, pendant lequel il a les yeux fixés sur la terre, il court à M. de Franval, se précipite sur son sein et le baigne de ses pleurs.*)

(*M. de Franval, avec le plus tendre intérêt.*)

Vous pleurez !... vous pleurez !... Ah ! Désormes ! il est des fautes que n'effacent point les pleurs, que ne répare point un tardif repentir. La sûreté publique ferme tous les cœurs à la commisération... Mais vous attendrissez le mien... Vous le pénétrez de douleur...

(*Désormes le serre dans ses bras. Les domestiques sont éloignés.*)

Fuyez, je vous en conjure... fuyez, je me charge de tout.

(*Désormes lui fait signe qu'il peut n'y consentir.*)

Vous voulez mourir...

(*Désormes le regarde, et se rejette dans son sein.*)

Vivez, malheureux!... je vous en conjure, au nom de vos parens... au nom de votre père, si vous l'avez encore...

(*Désormes tombe aux pieds de M. de Franval.*)

Vous embrassez mes genoux! Je vous l'ai dit.... un sentiment involontaire.... le sentiment le plus tendre parle à mon cœur pour vous...

(*Désormes saisit la main de M. de Franval, la baigne de ses larmes, et la baise plusieurs fois avec transport.*)

Votre père vit-il encore ?...

DÉSORMES, d'une voix étouffée par les sanglots.

Le Ciel qui m'abandonne, le Ciel me l'a conservé.

M. DE FRANVAL.

Il vous aime ?...

DÉSORMES.

Il me l'a témoigné bien tard: mais je meurs plus tranquille, puisque je n'en suis plus haï.

M. DE FRANVAL.

Qui êtes-vous ?

DÉSORMES.

Ne me connaissez pas.

M. DE FRANVAL.

Vous me refusez ?...

DÉSORMES.

Je le dois.

M. DE FRANVAL.

Vos parens me sont-ils connus ?

DÉSORMES.

Oui.

M. DE FRANVAL.

Où sont-ils ?

DÉSORMES.

Par pitié...

M. DE FRANVAL.

Répondez-moi... d'où êtes-vous ?

DÉSORMES.

De Grenoble...

M. DE FRANVAL.

Comment ?...

DÉSORMES.

Ah ! laissez-moi mourir...

M. DE FRANVAL.

Désormes ! répondez-moi... votre père vit encore... Eh ! pourquoi l'avez-vous quitté ?..

DÉSORMES.

Il me haïssait....

M. DE FRANVAL.

Qu'aviez-vous fait ?...

DÉSORMES.

J'avais défendu mes droits contre une belle-mère implacable.

M. DE FRANVAL.

O ciel ! regarde-moi... tes traits...

DÉSORMES.

Défigurés par le tems et le désespoir, sont-ils reconnaissables ?

M. DE FRANVAL.

Serait-il vrai ?.... Franval.... quoi ! serais-tu ?... ah ! parle.... réponds-moi....

DÉSORMES.

Que voulez-vous savoir ?...

M. DE FRANVAL.

Si je suis le plus infortuné des pères...

DÉSORMES, tombant à ses genoux.

Me le pardonnez-vous ?

M. DE FRANVAL, avec un cri.

C'est lui !

DÉSORMES, à genoux devant lui, et lui tendant les bras.

Voilà votre victime !

M. DE FRANVAL, l'embrassant avec transport.

Mon fils ! quoi ! c'est toi que je tiens dans mes bras.

DÉSORMES.

Ah ! mon père, je vous retrouve !

M. DE FRANVAL.

Quoi ! lorsque le repentir d'une mère expirante vient de te disculper à mes yeux, quand je reconnais mon injustice, quand je te revois, l'on prépare ton supplice, et l'opprobre t'attend !...

DÉSORMES.

Ah ! je ne l'ai pas mérité plus que votre haine et que cette malédiction cruelle, dont jadis vous m'avez accablé !

M. DE FRANVAL, avec le plus grand désordre et le désespoir le plus marqué.

Tu déchires mon cœur... ô mon fils !... ô mon cher fils !... mais en ce moment, grand Dieu ! on t'accuse, on conspire ta perte... si je tarde un instant... reste ici... je cours après

Sirvan... il ne sait pas... ô mon fils! c'est moi seul qui t'ai plongé dans cet horrible abîme!

DÉSORMES.

Mon père!...

M. DE FRANVAL, courant aux domestiques qui sont dans l'enfoncement, les fesant entrer, leur parlant avec l'action la plus animée, d'une voix mêlée de sanglots, leur prenant les mains, leur montrant Désormes.

Venez, mes amis!... celui que vous voyez, cet infortuné... c'est mon fils!... ne l'accablez pas... il n'est point coupable... ayez pitié de moi... ayez pitié de lui... je vais... je cours... ô Dieu! permets qu'il en soit encore tems!

(Il sort par la porte du fond; Désormes le suit jusque dans l'enfoncement; il lui tend les bras, jusqu'à ce qu'il soit censé ne le plus apercevoir; il reste dans la pièce du fond, environné de tous les domestiques.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Pendant cet entr'acte, le fond du théâtre reste toujours ouvert; on voit Désormes se promener, s'asseoir, se lever; son agitation, son désordre est extrême; les domestiques se parlent entre eux, se regardent, ont l'air de le plaindre.

SCÈNE I.

JULIE, LOUIS.

LOUIS, allant au-devant de Julie, qui sort de l'appartement de Clémentine.

Eh bien! Julie... Mademoiselle...

JULIE.

Il ne faut pas encore désespérer de sa vie.

LOUIS.

Combien nous perdrions, si ce coup nous l'enlevait.

JULIE.

Elle a repris connaissance, et son esprit paraît plus tranquille; il semble que cette dernière crise ait rappelé sa raison: mais elle refuse tout soulagement... Elle pleure, nomme Désormes; et tout-à coup ses pleurs

se sèchent; elle tombe dans une rêverie profonde, et n'en sort que pour prononcer encore le nom de son amant.

LOUIS, vivement.

M. de Franval accouru sur les pas de M. de Sirvan; il était dans le plus grand désordre... nous nous étions éloignés par respect; il nous a fait approcher, et nous a dit: « mes amis, » c'est mon fils, il n'est point coupable... ne » l'accablez pas... ayez pitié de moi... ayez » pitié de lui. » Il est sorti; les pleurs baignaient son visage... Nous ignorons ce que cela signifie.

JULIE.

Son fils! Désormes, son fils!

LOUIS.

Il nous l'a dit.

JULIE.

Grand Dieu! toucherions-nous au terme de nos maux... Ah! c'est Saint-Germain.

SCÈNE II.

LOUIS, SAINT-GERMAIN, LOUIS.

JULIE.

Vous voilà!

SAINT-GERMAIN, en veste de courrier, bottes aux jambes, fouet à la main.

Oui, mon maître et M. de Franval le fils arrivent. J'ai pris les devans. Ils seront ici dans une demi-heure.

JULIE.

Depuis que vous êtes parti, il s'est passé dans ce château des choses bien étonnantes... Clémentine a pensé perdre la vie.

SAINT-GERMAIN.

O ciel !

JULIE.

Et l'auriez-vous jamais cru ?... Désormes...

SAINT-GERMAIN.

Eh bien ?

JULIE.

Il y avait dans ce secrétaire une somme assez considérable... et pendant la nuit il a disparu, emportant avec lui cet argent qu'il venait de recevoir.

SAINT-GERMAIN.

Comment ?

JULIE.

Tout dépose contre lui, tout le condamne, et personne ne peut douter...

SAINT-GERMAIN.

On l'accuse ?

JULIE.

On va le livrer aux mains de la justice.

SAINT-GERMAIN, jetant un grand cri.

Ah, Dieu! ah, juste Dieu!

(Il sort avec précipitation.)

SCÈNE III.

JULIE, LOUIS.

JULIE.

Que dit-il?... où court-il?

LOUIS.

Mademoiselle.... si Monsieur Désormes n'était pas criminel...

JULIE.

Je ne sais plus que penser... Ce que vous m'avez dit, la surprise, le cri, l'état affreux de Saint-Germain, sa fuite précipitée, tout me confond, tout accroît mon incertitude... Courons vers Clémentine... Si Désormes est justifié, quel autre, plutôt qu'elle, a besoin d'en être informé.

(Désormes paraît dans le fond.)

LOUIS, le montrant à Julie.

Le voilà.

JULIE.

Calmez, s'il se peut, sa douleur... encouragez-le à ne rien négliger pour sa justification... Elle nous est à tous aussi nécessaire qu'à lui-même.

(Elle sort, et rentre chez Clémentine.)

(Désormes s'avance lentement. Il a l'air sombre, il est défiguré, il lève quelquefois les yeux au ciel. Les domestiques sont dans l'enfoncement; tous paraissent consternés.)

SCÈNE IV.

DÉSORMES, LOUIS.

LOUIS, allant à Désormes chapeau bas, et lui parlant avec autant d'intérêt que de douceur.

M. Désormes... Monsieur...

DÉSORMES.

Mon ami!.. je n'ose vous interroger... ah! mon ami...

LOUIS.

Parlez, ne craignez rien... ne croyez pas que je vous accuse... Non, non, je vous ai toujours cru incapable de rien faire contre la probité.

DÉSORMES.

Ce n'est pas de moi qu'il faut s'occu-

per... ne me cachez rien... en est-ce fait? ai-je tout perdu? Votre maîtresse... Mademoiselle de Sirvan.

LOUIS.

Elle vit encore.

DÉSORMES.

O Dieu! je te rends grâce!.. qu'elle me survive, et je meurs plus tranquille.

LOUIS.

Ah! Monsieur! vous serez justifié... Le Ciel ne permettra pas que vous soyez condamné sur de simples apparences. Nous vous respectons... nous vous aimons tous; il n'est aucun de nous qui ne vous soit redevable de quelques bienfaits; et tant de bonté, tant d'humanité, ne sont pas d'un cœur fait pour une bassesse.

DÉSORMES.

Ton estime m'est bien chère... va, je n'en suis pas indigne... Si Clémentine n'existait pas, ton cœur serait le seul qui m'eût rendu justice.

SCÈNE V.

CLÉMENTINE, DÉSORMES, JULIE, LES DOMESTIQUES dans la pièce du fond.

CLÉMENTINE, parlant à Julie. Son désordre est moins grand; sa force revient par gradation dans le courant de la scène.

Non, non, tes conjectures ne sont pas fausses... Non, Julie, j'en crois ton récit, et mes pressentimens... Ah! Désormes, je vous cherchais...

DÉSORMES.

Et quoi! vous daignez voir encore un infortuné!...

CLÉMENTINE.

Mes jours ne sont-ils pas attachés aux vôtres? pensez-vous que je survécusse un moment au coup qui vous frapperait?... mais, que m'a dit Julie?... elle m'a parlé de M. de Franval, de votre père... Hélas! mes idées sont encore à tel point confuses... Quel rapport votre père et M. de Franval?..

DÉSORMES.

Il est de mon destin d'être funeste à tout ce qui m'est cher... Ce père qui m'accabla si long-tems de sa haine, et qui, désabusé, m'ouvre son sein, et me rend sa tendresse... C'est M. de Franval.

CLÉMENTINE, après un instant de silence, à Julie, d'une voix éteinte, et qui fait un effort pour se ranimer.

Il ne périra point. (*A Désormes.*) Votre sort va changer... Un père, son fils fût-il coupable, ne l'abandonnera jamais, quand il peut le sauver.

DÉSORMES.

En sera-t-il le maître ?... Il a couru sur les pas de M. de Sirvan... il ne revient pas... Les plaintes sont portées... les indices me condamnent; et si le ciel ne prend ma défense, je suis perdu.

CLÉMENTINE, avec la plus grande énergie.

Non, mon cœur s'est ranimé : j'ai recouvré la raison; l'espoir vient de renaître dans mon ame... Les présages ne peuvent me tromper. L'infortune est à son terme... le ciel vous éprouvait; vous allez triompher.

DÉSORMES, avec effroi.

Quel bruit se fait entendre ?...

CLÉMENTINE, avec la plus grande explosion.

Je vous l'ai dit; nos malheurs sont finis.

SCÈNE VI.

M. DE SIRVAN, arrivant d'un côté avec un exempt; M. DE FRANVAL, accourt par le milieu du théâtre; VALVILLE, botté, et son fouet à la main; SAINT-GERMAIN, M. DE FRANVAL FILS, arrivent avec précipitation; CLÉMENTINE, JULIE, sont à droite du théâtre; DÉSORMES est au milieu; CHARLES, LOUIS, et tous les domestiques remplissent le fond de la scène.

M. DE SIRVAN, à l'exempt, en lui montrant Désormes.

Le voilà, Monsieur, le voilà.

CLÉMENTINE, tombant dans les bras de Julie, et les mains étendues vers son père.

Arrêtez.

DÉSORMES, se jetant dans les bras de son père.

Mon père!

M. DE FRANVAL père.

Qu'allez-vous faire?... c'est mon fils... Égorgez-le dans mes bras.

M. DE SIRVAN.

Son fils!

M. DE FRANVAL fils, se précipitant l'épée à la main entre l'exempt et son frère, qu'il couvre de son corps.

C'est mon frère!.. il n'est point coupable..

SAINT-GERMAIN, tombant aux pieds de M. de Sirvan.

Grand Dieu !.. au nom du Ciel.... écoutez-moi...

VALVILLE, aux pieds de son père.

C'est moi, mon père !.. épargnez l'innocent.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

Ensemble.

Que dites-vous ? Que dit-il ?

VALVILLE ET SAINT-GERMAIN.

Épargnez l'innocent... C'est moi...

VALVILLE, continuant.

Mon père, écoutez-moi... Désormes n'est point coupable... c'est votre fils...

M. DE SIRVAN.

Mon fils !...

VALVILLE.

Oui, cette nuit, quand tout le monde reposait... moi seul...

SAINT-GERMAIN.

Ah ! je suis plus criminel que lui !

M. DE SIRVAN.

Parlez... parlez...

VALVILLE.

Hier, j'ai joué, j'ai perdu. Ma parole était engagée. Je vous crains, je ne savais com-

bliez-la... vous-même... je l'exige... et qu'au moins votre exemple et vos remords fassent frémir, et retiennent tous ceux qui seraient tentés de vous imiter... et vous, Saint-Germain! vous! avoir eu la faiblesse...

SAINT-GERMAIN, en pleurant.

Je l'ai vu naître!

M. DE SIRVAN.

Je ne doute point de votre probité... je vois votre douleur, et je la crois sincère... vous vous direz tout ce que je puis vous dire.

SAINT-GERMAIN, embrassant les genoux de M. de Sirvan.

O mon maître!

M. DE SIRVAN.

Levez-vous, je vous pardonne.. (*A Valville.*) Cette leçon est terrible... profitez-en...

VALVILLE.

Ah, mon père! ah, Désormes! rien ne peut égaler et ma honte et mon repentir, que le chagrin mortel d'avoir rendu suspecte un moment la probité de l'homme que j'estime le plus.

DÉSORMES.

C'est cependant à cette faute que votre cœur se reproche avec tant d'amertume, que je dois le bonheur d'avoir retrouvé mon père

et Clémentine... Laissons-là nos malheurs passés, il me semble que ce n'est qu'un songe.

M. DE SIRVAN, à M. de Franval, en lui montrant Désormes.

Mon ami, je te rends ton fils.

M. DE FRANVAL.

Combien je suis coupable à son égard... que d'injustices à réparer!

DÉSORMES.

Vous ne me haïssez plus, et tout est oublié.

M. DE SIRVAN, à Désormes.

Je t'ai persécuté bien cruellement, mon ami!.. Clémentine te fera-t-elle oublier ma violence?

DÉSORMES.

Ah, Monsieur!

M. DE SIRVAN, à M. de Franval père.

Vous m'approuvez... (*A Franval fils.*) Je ne crois pas vous offenser... j'ignorais leur amour, et vous êtes trop généreux...

M. DE FRANVAL père.

Mon fils sait ce qu'il doit à son frère...

M. DE FRANVAL fils.

Dites à mon ami... que ce sentiment ajoute encore à celui de la nature. O mon frère!

jouissez d'une félicité qui vous est si bien acquise. Mademoiselle, aimez en moi l'ami de votre époux. Je n'épargnerai rien pour mériter votre estime et sa tendresse. Rendez-vous mutuellement heureux, je le serai de votre bonheur.

DÉSORMES.

Mon frère... mes larmes vous répondent pour moi.

(M. de Sirvan unissant Désormes et Clémentine.)

CLÉMENTINE.

Ah, Désormes?

DÉSORMES.

Clémentine, que notre sort est changé!

M. DE SIRVAN.

Venez, mes chers enfans... Ce jour a été terrible; qu'il soit suivi des jours les plus heureux... Vous ne me quitterez point... nous vivrons ensemble ... Je réparerai... oui, ma tendresse vous fera tout oublier.

FIN DE CLÉMENTINE ET DÉSORMES.

NATALIE,

DRAME EN QUATRE ACTES;

PAR MERCIER.

NOTICE SUR MERCIER.

Louis-Sébastien Mercier naquit à Paris le 6 juin 1740, d'un père commerçant. Étant encore très-jeune, et entraîné par une vocation naturelle dans la carrière littéraire, il débuta par quelques héroïdes; mais il se dégoûta bientôt d'un genre pour lequel la nature ne l'avait pas spécialement doué; et il chercha à se faire connaître comme prosateur. A peine âgé de vingt-deux ans, il fut nommé professeur de littérature et de rhétorique au collége de Bordeaux. On venait de supprimer les jésuites. Le désir de la gloire littéraire le fit travailler à obtenir les prix d'éloquence pour l'Académie française, en même-tems qu'il composait des pièces de théâtre.

Ce qui lui nuisit cependant, ce fut de décrier les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, dans des essais qu'il publia sur l'art dramatique. Ensuite il eut le tort de louer ses propres pièces. Les comédiens ayant quelque tems après retardé la représentation de *Na-*

talie et d'autres drames, il lança un mémoire contre eux. Il se fit même recevoir avocat à Reims, exprès pour leur intenter un procès, auquel pourtant il ne donna pas de suite.

En 1771, il donna l'*An* 2440, ouvrage prophétique et singulier, qui fit une sensation extraordinaire. En 1781 il fit paraître son fameux *Tableau de Paris*, l'une des productions les plus hardies et les plus originales qui existent. Informé que quelques personnes étaient inquiétées à cette occasion, il alla trouver Lenoir, le lieutenant, ou plutôt l'inquisiteur de police, et lui dit fièrement : « Ne » cherchez plus; l'auteur, c'est moi : vous » ne connaissez sans doute pas l'ouvrage; je » vous l'apporte. » Ce généreux courage fut mal reconnu. Peu de jours après, un des amis de Mercier vint l'avertir qu'il était chargé de le mener à la Bastille, et qu'il avait une lettre de cachet contre lui. Mercier se sauve en Suisse, où sa réputation l'avait devancé. On raconte qu'étant allé voir Lavater, sans en être connu, et ayant soumis sa personne aux observations de ce célèbre physionomiste, celui-ci lui dit, après avoir médité quelque tems, qu'à son air spirituel, il pourrait bien être l'auteur du *Tableau de Paris*, qu'il était

en train de lire. Ce fait, s'il était vrai, serait la plus forte preuve de la science de Lavater.

Si ses ouvrages ne contribuèrent pas seuls à commencer la révolution, comme l'ont prétendu quelques personnes d'opinions exagérées, ils exercèrent au moins une grande influence sur les esprits avant qu'elle arrivât.

Il embrassa d'abord le parti de cette même révolution, qu'on l'accusa d'avoir préparée; et il s'associa à Carra dans sa rédaction des *Annales patriotiques*. Mais avec l'ame sensible qu'il avait reçue de la nature, il ne tarda pas à être révolté des excès des révolutionnaires. Il les brava à la Convention même, dont il fut nommé membre, avec un courage qui n'était pas sans péril. Dans le jugement de l'infortuné Louis XVI, il se prononça contre la peine de mort, et vota pour la détention perpétuelle.

On connaît assez la question qu'il fit dans cette redoutable assemblée, à ceux de ses collègues, qui, dans la pitoyable constitution de 93, avaient établi qu'on ne traiterait pas avec l'ennemi tant qu'il aurait le pied sur le sol français : « Avez-vous donc fait un traité » avec la victoire ? » qui provoqua ce fameux

mot d'un certain Bazire : « Non, mais nous » en avons fait un avec la mort ! »

Après la journée du 31 mai, il protesta contre tous les décrets arrachés par la violence à la Convention, fut incarcéré avec soixante-douze de ses collègues, et resta dix-huit mois en prison. On ne sait comment il fit pour échapper à la rage de Robespierre. Mais après la mort de ce cruel et maladroit imitateur de Sylla et de Cromwell, il fut élu membre du conseil des Cinq-Cents. Il se rendit remarquable, à cette époque, pour s'être opposé, dans cette assemblée, au décret qui décernait à Descartes les honneurs du Panthéon, et fit à cette occasion une sortie virulente contre Voltaire, qu'il accusait de n'avoir su abattre la superstition, qu'en détruisant la morale ; reproche qui n'était pas sans fondement.

A sa sortie du conseil des Cinq-Cents, il fut nommé professeur d'histoire, et c'est en exerçant les fonctions de cet emploi, qu'il chercha à ébranler la réputation de Loke et de Condillac. En outre, il s'éleva contre les progrès des sciences, parce qu'il prétendait qu'on en avait abusé pour anéantir les doc-

trines morales et religieuses. Il ne cessa pendant long-tems d'attirer l'attention publique, en attaquant le système de Newton; mais c'était avec un style si piquant et si original, que, s'il ne persuada pas, il fit quelque sensation : toutefois ce qu'il dit du charlatanisme de certains savans, les mit tous contre lui.

Nommé à l'Institut, dès sa création, il y a prononcé beaucoup de discours en diverses occasions solennelles. En 1814 il fut du nombre des douze membres nommés pour recevoir Monsieur à sa rentrée en France. Il avait occupé long-tems la place d'Inspecteur des Caisses à l'administration des Loteries; ce qui fut regardé comme une contradiction dans sa conduite, après ce qu'il avait écrit contre cette abusive institution.

Il n'aimait point le gouvernement de Bonaparte, ni sa personne, qu'il avait pourtant été obligé de haranguer dans plusieurs circonstances : il y avait une distance trop grande entre le tyran, corrupteur de la France, et le défenseur quelquefois républicain de l'humanité. Lorsque la chute de ce trop célèbre aventurier arriva, Mercier était

déjà plus que septuagénaire, et il semblait n'avoir plus rien à souhaiter après avoir vu cet événement. Il disait souvent qu'il voulait voir *comment cela finirait*, et qu'il *ne vivait plus que par curiosité*. Son vœu fut rempli en partie ; car il vécut jusqu'au 25 avril 1814.

Mercier, qu'on a surnommé le *dramatique*, ne fut pas bien apprécié de ses contemporains, parce qu'il blâmait les mœurs de son tems, et qu'il parla souvent contre les abus de la civilisation. Il recevra sans doute plus de justice de la postérité ; il professa toute sa vie un attachement profond pour la vertu et pour la nature ; et malgré tout ce qu'on a pu dire contre lui, on doit le regarder comme un des écrivains les plus extraordinaires du XVIIIe siècle. Il fut, après J.-J. Rousseau, le moraliste le plus éloquent et le plus sincère de son tems. Quoi qu'on en dise, il tiendra un rang honorable parmi nos prosateurs : il avait de la chaleur d'ame, de la sensibilité et de l'esprit ; et ses écrits portent l'empreinte d'une originalité piquante. Ses dépréciateurs mêmes ont été forcés d'avouer, au moins, qu'il est *ingénieux*, et mérite d'*être lu ;* qu'il abonde en *chapitres agréables et en vues utiles*.

Il eut le tort de fréquenter des hommes

ridicules ou dépravés, tels que Cubières et Rétif; ce qui lui donna un mauvais vernis dans le monde, et les apparences d'un factieux en littérature.

Ses ouvrages sont trop nombreux pour qu'on puisse les rappeler ici. Il écrivit beaucoup, même trop, et presqu'autant que l'auteur des *Contemporaines*, que nous venons de citer, et dont il était mal à propos l'admirateur. Il s'est exercé dans la poésie, dans les romans, dans la politique, dans l'histoire, dans la morale, dans le théâtre, dans les discours et dans les traductions, et critiqua avec une égale véhémence Bossuet, Bourdaloue, Pascal, Nicole, Voltaire, Diderot, Dalembert et Buffon. Ses principes étaient bons; mais il les outra et les poussa jusqu'au paradoxe, comme lorsqu'il se déclara l'ennemi de l'instruction et des arts, d'une manière bien plus prononcée que J.-J. Rousseau son maître. On se rappellera toujours avec une sorte de gaîté, qu'il voulait qu'on réduisît la bibliothèque royale à quarante volumes, compris ses propres œuvres.

Outre celles de ses pièces qui se trouvent dans la présente collection, il a fait *Olinde et Sophronie; Jean Hennuyer*, drames; *Char-*

les II, roi d'Angleterre en certain lieu, comédie très-morale en cinq actes très-courts, dont M. Duval a tiré sa comédie de la *Jeunesse de Henri V; Childéric Ier., Louis XI* et *Philippe II*, drames historiques; sans compter une multitude d'autres pièces. On fait monter à cinquante-deux la totalité de celles qu'il a composées; mais il n'y a guère que les neuf que nous donnons dans notre recueil, qui se jouent encore, soit à Paris, soit en province.

Il ne put faire jouer avant la révolution, sur les grands théâtres de la capitale, que l'*Habitant de la Guadeloupe* et la *Maison de Molière;* et, comme il le disait, ne mesurant pas le mérite des théâtres à l'étendue de la salle, il donna, en 1789 et en 1790, à l'Ambigu et aux Variétés, le *Nouveau Doyen de Killerine*, la *Demande*, le *Campagnard*, *Zoé*, etc.

En général, ses pièces ne sont pas du goût favori de notre siècle, qui n'aime pas qu'on attaque ses vices, et qu'on lui fasse des leçons : veut des spectacles qui remuent plutôt les sens que l'ame.

En revanche, il est en grande vénération

chez les Allemands, qui lui trouvent beaucoup d'analogie avec leur Schiller.

Mercier a laissé un cours de littérature en 6 volumes, qui diffère beaucoup de celui de Laharpe, et qui n'en est peut-être pas moins bon pour cela. Sa veuve et ses filles ont entre les mains un grand nombre d'ouvrages posthumes qu'il leur a laissés, et qui sont sans doute curieux à connaître. Il n'y a pas de doute que ses œuvres abrégées et choisies avec goût seront recherchées un jour préférablement à celles de beaucoup d'académiciens qui se croient bien au-dessus de lui.

Il faut se mettre en garde contre l'article qu'on a inséré sur lui dans la grande et interminable *Biographie universelle ;* il est sorti de la plume d'un homme tout-à-fait hors d'état de l'apprécier, et qui a pris à tâche de jeter du ridicule sur lui; et en outre, on y trouve beaucoup de mensonges.

Les pièces telles que nous les donnons ici, ont été revues sur des manuscrits que nous a communiqués sa famille.

PERSONNAGES.

DE CLUMAR, ancien capitaine de vaisseau.
DE FONDMAIRE, retiré du service.
AGATHE, jeune demoiselle.
NATALIE.
VERBERIE, homme attaché à Fondmaire.
CHRISTINE, nourrice d'Agathe.
DOMESTIQUES.

La scène est dans une maison de campagne, à quinze lieues de Paris.

NATALIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DE CLUMAR, CHRISTINE.

DE CLUMAR.

Fermez la porte, Christine, que personne ne nous interrompe.

CHRISTINE, va fermer la porte.

La voilà fermée, Monsieur ; vous pouvez parler.

DE CLUMAR.

Parlons bas... Il y a long-tems que tu ne m'as rendu compte de ma chère Agathe.

CHRISTINE.

Monsieur, elle est toujours bonne, affable, complaisante, et chaque jour plus aimable ; elle est tous les jours plus aimée.,

DE CLUMAR.

Je sais cela aussi bien que toi... mais c'est tout autre chose que je te demande... tu ne me dis point de quel œil elle regarde Monsieur de Fondmaire.

CHRISTINE.

Monsieur de Fondmaire ?...

DE CLUMAR.

Oui, Monsieur de Fondmaire... Il est venu s'établir ici presque contre mon gré ; mais dans la suite j'en ai été très-charmé... C'est un fort honnête homme.

CHRISTINE.

Oh ! oui... plein d'égards et de respect pour Mademoiselle.

DE CLUMAR.

Et d'amour, n'est-il pas vrai ?

CHRISTINE.

Je le crois, à ne point vous mentir... mais c'est un amour qui ne ressemble point à un autre.

DE CLUMAR.

Comment ?

CHRISTINE.

Tenez ; il aime Agathe à-peu-près comme vous l'aimez.

DE CLUMAR.

Que dis-tu ? Lui ! l'aimer comme moi !.... Non, non ; tout amant qu'il peut-être, ma tendresse est au-dessus de la sienne, au-dessus de tout... Mais t'aperçois-tu qu'Agathe réponde un peu à ses soins ?

CHRISTINE.

Elle a pour lui de l'estime... elle l'écoute parler avec un intérêt assez vif. Elle chérit sa conversation, et parle souvent de ses vertus ; mais je ne crois point, malgré cela, qu'elle ait pour lui de ce qu'on appelle de l'amour.

DE CLUMAR.

Et sur quoi as tu remarqué ce que tu dis ?

CHRISTINE.

C'est que dans les divers amusemens que la gaîté générale autorise, elle est un peu familière avec lui.

DE CLUMAR.

Eh bien ! cela prouverait au contraire...

CHRISTINE, secouant la tête.

Non... je me souviens que lorsque l'on aime, on est timide et réservée. Elle a trop de confiance pour nourrir le germe de quelque faiblesse.

DE CLUMAR, avec joie.

Bon, ma chère Christine ; je suis content.

Je redoutais le cœur d'Agathe. L'amour a causé tant de malheurs à ma triste famille ! Prends garde que dans vos entretiens rien ne t'échappe. Tu possèdes le secret de sa naissance ; ce secret m'est plus cher que la vie. Ne le trahis point, et mes bienfaits...

CHRISTINE.

Vous m'en avez comblée. Je bénis le jour où l'on m'apporta cette enfant... mais quand elle me parle de sa mère, j'ai peine à ne me point troubler.

DE CLUMAR

Garde-toi de te démentir... tu ne blesses point la vérité. Ma fille infortunée n'est plus, sans doute... Eh ! dis-moi, si ma femme n'avait pas adopté cette enfant, si elle ne l'avait pas substituée au dernier fruit de notre mariage, que le ciel venait de nous enlever, tu le vois, aujourd'hui seul et comme dans un désert, où serait l'espoir de ma postérité ? Je finirais tristement ma vie, et mon Agathe, pourvue des plus rares, des plus excellentes qualités, sans nom, sans rang, orpheline, livrée à l'opprobre, se verrait séparée de la société. On a la cruauté d'humilier un enfant inconnu : mais sous le nom de ma fille, elle est à l'abri de ce dédain injuste. Elle me tient lieu de sa mère que j'aimais tant. Ce rejeton chéri la rappelle à chaque instant dans mon cœur, et

sans lui, Christine, sans lui je serais mort de douleur, il y a long-tems.

CHRISTINE.

Je vous avouerai cependant que je sens quelquefois des remords. Je me reproche de leur avoir annoncé cette mort, qui est fausse; car enfin, c'était leur enfant. Ils me l'avaient confiée. Ce jeune homme...

DE CLUMAR.

Va, Christine, n'aie point de remords... il ne méritait pas d'être père. Le lâche n'a pas conduit ma fille aux pieds des autels. Il eût abandonné cet enfant, il l'eût laissé périr.... et le barbare n'a-t-il pas délaissé la mère? Va, le libertin n'est qu'un homme cruel.

CHRISTINE.

Qui l'eût dit, aux témoignages de sa tendresse?

DE CLUMAR.

J'arrivai trop tard pour le punir... hélas! ma fille était la beauté, la candeur, l'innocence même. Elle n'était pas dans un âge à connaître et à fuir le danger. Victime crédule et malheureuse, elle n'a vu le précipice qu'en y tombant.

CHRISTINE.

Il me semble encore le voir baignant de larmes les mains de votre fille. Il l'appelait

son épouse. Elle tenait son enfant. Il les pressait toutes deux dans ses bras. Cette mère tendre lui souriait tristement, et répétait toujours avec amertume, que le souvenir d'un père et celui d'une mère troublaient seuls toute sa joie.

DE CLUMAR.

Arrête, Christine, arrête, ménage ce cœur; il est assez déchiré.... Quoi! s'il était possible de le rencontrer, tu ne pourrais le reconnaître ?

CHRISTINE.

Non, Monsieur ; je ne l'ai vu qu'un instant, le soir, à la lueur d'une lampe, et dans un désordre extrême.

DE CLUMAR.

Le perfide ! il n'aimait pas; il l'a dérobée à toutes mes recherches. S'il l'eût aimée, il serait venu porter à mes pieds son repentir et ses larmes... Je lui aurais pardonné... Ah ! je ne veux plus penser à lui.

CHRISTINE.

Mais notre prompt départ pour l'Amérique...

DE CLUMAR.

Aura satisfait ses intentions coupables... Suborneur et riche, il l'aura confondue parmi.... Ah ! je frémis. Abandonnée à de sté-

mes regrets je la vois toujours errante et malheureuse, et ne songeant plus même qu'elle a un père qui gémit loin d'elle.

CHRISTINE.

Vous avez un objet de consolation dans Agathe. Depuis dix-sept années que vous lui prodiguez des bontés de père, vous en avez bien mérité le nom.

DE CLUMAR.

Qui pourrait me le disputer! Mes droits sont entiers... Elle m'appartient... Je l'aurai élevée, je l'aurai sauvée de la honte. Elle n'aura point à rougir. Je lui transmettrai mon nom et ma fortune... Vous le voyez, Christine; le ciel a béni notre projet. Je suis heureux par Agathe, comme elle l'est par moi.

CHRISTINE.

Et vous pensez sûrement à l'établir bientôt.

DE CLUMAR.

Il est de mon devoir de lui assurer un sort fortuné... Quoi qu'il en soit, veillez toujours à ce qu'aucun mot imprudemment placé ne donne l'apparence de la plus légère contradiction. Vous connaissez le fond de mon cœur; mes intentions sont droites. (*Avec sentiment.*) Ne m'ôte pas le doux nom de père, et ne fais point à la fois deux infortunés.

CHRISTINE.

Ce secret mourra avec moi. . je vous l'ai juré; et je renouvelle ici mon serment.

DE CLUMAR.

Va, et laisse-moi.

SCÈNE II.

DE CLUMAR seul.

Dans mes premiers transports, j'aurai trop donné à l'indignation... je leur ai peut-être ôté la voie qui pouvait les ramener à moi.... Ah! pourquoi ne sont-ils pas venus tomber entre mes bras?... Mais il faudrait peut-être que je fusse dans leur cœur pour les juger... Ai-je pu aussi abandonner ma fille? J'ai couru les mers, tandis que ma place était auprès d'elle... Fortune, tu m'as comblé de tes faveurs; mais j'ai perdu le seul trésor dont mon cœur était véritablement jaloux... Fortune, toutes tes faveurs sont vaines... Ah! qui pourra payer les douleurs que cet homme barbare m'a fait souffrir !

SCÈNE III.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE

DE FONDMAIRE.

Eh bien, cher papa, avez-vous fait enfin toutes vos réflexions?

DE CLUMAR.

Vous êtes aussi pressant qu'aimable... vous mettez dans vos discours une vérité sans apprêt... Pardonnez à mon âge; c'est celui où l'on agit avec une sage lenteur. Elle ne s'accorde pas toujours avec la vivacité d'un jeune homme.

DE FONDMAIRE.

Pourquoi ne pas dire d'un amant?

DE CLUMAR.

Ce mot me coûte à prononcer. Le nom est commun; mais ceux qui en sont dignes sont bien rares.

DE FONDMAIRE.

Vous devez me connaître. Je me suis montré tout entier à vos regards, vous vous êtes informé de ma famille, de ma conduite, de mon bien.

DE CLUMAR.

Je n'ai rien à dire là-dessus; mais Agathe... Elle est bien jeune.

DE FONDMAIRE.

Ce n'est point là un obstacle.

DE CLUMAR, avec intimité.

Écoutez... Je ne sais point dissimuler avec vous. Je vais vous parler franchement. Apprenez que je vous adopte... dès qu'elle vous aura nommé, tout sera conclu... Mais il faut aussi qu'elle vous nomme...

DE FONDMAIRE.

Je n'en demande pas davantage.

DE CLUMAR.

C'est que je crois que vous ferez son bonheur, au moins.

DE FONDMAIRE.

Si je le ferai !

DE CLUMAR.

Vous l'aimerez bien ma chère Agathe? vous l'aimerez bien? vous me le promettez, dites?...

DE FONDMAIRE.

En douteriez-vous ?

DE CLUMAR.

Aimez-la pour l'amour de moi... Si vous saviez... j'ai eu tant de plaisir à la voir croître

sous mes yeux ! Elle est douce, gaie, naïve, caressante ; (*En soupirant d'un ton un peu chagrin.*) Vous allez me l'enlever.

DE FONDMAIRE.

Nous vivrons toujours sous vos yeux.

DE CLUMAR.

Ah ! bon... bon... répétez-le moi, et tenez-moi surtout parole. Vous êtes donc, là, sincèrement épris de ses charmes ?

DE FONDMAIRE.

De ses charmes ! Sans doute ; eh ! qui ne le serait pas ? Mais vous pouvez ajouter, de ses vertus. Mon amour n'est pas celui qu'enfante le désir. A dix-huit ans elle a, vous en conviendrez, cette raison que l'on ne possède pas toujours à trente. J'adore la douceur de son caractère, la beauté et la noblesse de son ame.

DE CLUMAR.

Tenez, quoique son père, j'unirai volontiers mon éloge au vôtre... Si le Ciel me retirait ce don qu'il m'a fait dans sa clémence, je ne tiendrais plus à rien sur la terre, et j'aimerais autant mourir... (*Le regardant fixement.*) Mais répondez-moi ; vous m'avez ensorcelé, je crois...

DE FONDMAIRE, souriant.

Comment donc ?

DE CLUMAR.

En me fesant conclure le bail de ce nouveau corps de logis. C'était une bonne petite famille que je voulais, et non un voisinage de garçon. Je vous l'avouerai, je ne me souciais pas trop de vous louer. Vous m'avez endormi avec l'histoire de vos tantes, pour lesquelles ce logement était convenable, et que je n'ai point encore vues paraître... Tout cela était ruse d'amant; convenez, convenez...

DE FONDMAIRE.

Il y est entré quelques ornemens; mais j'attends effectivement une de mes tantes, et vous pardonnerez...

DE CLUMAR.

J'ai eu beau vous tenir un prix extravagant; tout cela s'est signé, et je ne sais comment.

DE FONDMAIRE.

Vous signerez encore, je l'espère.

DE CLUMAR, en lui tendant la main.

De tout mon cœur, car je crois bien n'avoir jamais à me repentir de mon choix.

DE FONDMAIRE, s'inclinant.

Vous trouverez en moi un fils tendre et respectueux (*d'un ton moins sérieux*), et, si je ne me trompe, vous verrez réaliser sous vos yeux la bonne petite famille que vous désiriez tant.

DE CLUMAR.

Mon ami, mon cher ami... cependant... si vous pouviez différer.

DE FONDMAIRE.

Que dites-vous? depuis quatre mois je me suis fait les plus violens efforts... Quatre mois sont bien longs, quand on aspire à la possession de ce que l'on aime.

DE CLUMAR.

Oh! la décence ordonnait du moins ce tems.

DE FONDMAIRE.

D'accord, mais aussi c'en est assez... Le séjour de Paris m'est devenu insupportable. Ses plaisirs ne sont plus à mes yeux que des folies insipides. J'ai soulagé l'exil que vous m'aviez d'abord imposé par de fréquens voyages, et chaque fois je remportais avec moi une impression plus profonde de ses vertus. Enfin, ne pouvant plus la quitter, je suis venu habiter le bâtiment que vous m'avez loué, résolu d'y mourir de chagrin, si je ne puis y vivre le plus fortuné des hommes.

DE CLUMAR.

Vous me rappelez bien ce tems où je pressais avec tant de chaleur le seul joug que mon cœur ait volontairement porté. La félicité de quelques instans semblait alors devoir s'étendre sur toute ma vie. Que j'étais loin d'a-

percevoir le fil des événemens qui m'attendaient ! j'ai passé trente années à disputer la fortune au milieu des mers. Je travaillais pour le bonheur d'une épouse adorée... Aurais-je cru dans ces tems, venir un jour sans elle reposer ma vieillesse dans ces environs ?... O fatalité ! mais silence, mon cœur, silence ! n'ai-je point fait vœu de ne plus y penser.

DE FONDMAIRE.

Ne cachez point des regrets qui font l'éloge de votre sensibilité... Il y a long-tems que vous avez fait cette perte ?

DE CLUMAR.

On appelle long-tems ce qui me semble hier. Ce sont ces jours de fête qui me paraissent des jours reculés. Pourquoi celui de la douleur me poursuit-il sans cesse ?

DE FONDMAIRE.

Vous aviez une autre fille, dit-on, et dans le même tems vous l'avez perdue ?...

DE CLUMAR, troublé.

Perdue !... Oui, Monsieur... oui, je l'ai perdue... mais faites-moi grâce. Je ne parle jamais de cela : il est des plaies qu'on ne peut ni guérir ni toucher.... Voici mon Agathe... vous voulez une décision, j'y consens... Elle embellit chaque jour ! elle se met bien, voyez !.. avec quelles grâces simples... c'est toujours elle en tout.

SCÈNE IV.

DE CLUMAR, AGATHE, DE FONDMAIRE.

(Agathe est dans le fond du théâtre.)

DE CLUMAR.

Approche, ma chère enfant, approche... embrasse-moi. (*Agathe embrasse son père.*) Mets-toi là (*Il la fait asseoir. Ils s'asseyent ensuite.*) Nous avons besoin de converser, tous trois, sur un sujet que nous ne pourrons jamais résoudre sans toi.

AGATHE.

Mon cher papa, me voilà toute disposée à vous écouter.

DE CLUMAR.

Ma fille, je connais ton caractère; il est loin du mensonge de ces coquettes qui s'étudient à prolonger l'esclavage de ceux qui doivent devenir leur époux... Voici un galant homme pour qui je me suis aperçu que tu avais déjà de l'estime... Il demande ta main. En te choisissant pour remplir des devoirs aussi essentiels que ceux de femme, il te marque une confiance qui honore ton âge... Vois si la tienne peut y répondre?

DE FONDMAIRE, se levant avec un certain trouble, et se penchant avec respect.

Mademoiselle, le sentiment se devine beaucoup mieux qu'il ne s'exprime; mon cœur flotte entre la crainte et l'espoir, et dût-il être cruellement détrompé, il faut qu'il se déclare. Tous mes pas n'ont eu pour objet que de me rapprocher de vous; mais je ne me contente plus du bonheur de vous voir. L'idée que je me suis faite de la plus douce union... Dites un mot, et je vois tout en beau dans la vie. Ce sentiment que vous avez fait naître, vivra autant que moi. Vous pourrez le faire taire, mais jamais l'effacer.

AGATHE, après un court silence.

Monsieur, votre choix aurait de quoi me donner de l'orgueil! je vous remercie des sentimens que vous avez pour moi : je ne les vois pas d'un œil indifférent...

DE FONDMAIRE, avec transport.

Ah! que vous me ravissez!...

AGATHE, avec une douceur sérieuse.

Écoutez-moi, Monsieur... plus le consentement d'un père vous autorise, plus je dois me garder de moi-même, et ne rien laisser achever qui ne se rapporte au bien de chacun en particulier; j'ai pour vous la plus sincère estime, et, si j'ose le dire, l'amitié la plus

vraie ; mais je me vois obligée en même tems de vous déclarer que je me suis décidée à ne jamais prendre d'époux : (*montrant son père*) Voilà celui à qui je voue tous les instans de ma vie. Ils lui seront entièrement consacrés. Pourront-ils jamais m'acquitter de tout ce que je lui dois ? (*Se penchant vers son père avec tendresse et respect.*) Non, mon père, non, je ne vous quitterai pas au moment où je puis vous servir et consoler votre solitude. J'espère par mes soins en adoucir tous les ennuis. C'est à présent que je puis vous être utile : vous me verrez constamment occupée de ce fortuné devoir. Vous avez passé une partie de votre vie à m'élever, vous-même avez pris soin de mon enfance, mon éducation est votre ouvrage, et j'irais aujourd'hui vous abandonner !

DE FONDMAIRE, avec une certaine vivacité.

Eh ! Mademoiselle ! qui parle d'abandonner ce bon père ? Ne puis-je partager avec vous ce devoir dont votre belle ame s'occupe ! En associant mon sort au vôtre, je suis loin de vouloir déranger le plan de votre vie, elle sera la leçon de la mienne. Gardez-vous d'appréhender que nos liens puissent attiédir des sentimens aussi légitimes ; et depuis quand les plus saints nœuds détruisent-ils d'autres vertus ? Ah ! si vous n'avez point d'autres obstacles, j'espère bien de les vaincre.

AGATHE.

Monsieur, une fatale expérience prouve que l'attachement à un époux détourne facilement de celui qu'on avait pour ses parens les plus chers; trop d'exemples inattendus justifient mes craintes, et je dois me garantir...

DE CLUMAR, d'un ton pénétré.

Mon enfant, penses-tu que je te laisserai consommer un tel sacrifice? non, chaque âge doit remplir sa destination, et nous ferions tous deux un crime de nous en écarter: j'élevai ton enfance, ce soin me fut cher; aujourd'hui, tes nobles sentimens me récompensent de tout ce que j'ai fait... Mais quand tu devrais m'oublier, ma fille, je te le dis, il faut remplir le vœu de la société...

AGATHE, extrêmement peinée.

Moi! vous oublier!

DE CLUMAR.

Non, tu ne m'oublieras point, j'ai mal dit: je connais ton cœur: mais, réponds-moi; dois-tu, à ton âge, consumer tes plus beaux jours à garder tristement ma languissante vieillesse?.. et si ton cœur te dit: voilà l'époux que le Ciel me destine; consens à être heureuse; ma main te conduira au pied de l'autel, pour y cimenter ton bonheur; tu sais qu'il fut dans tous les tems l'objet de mon plus cher désir...

AGATHE, parlant des yeux.

Mon père!

DE FONDMAIRE.

Mademoiselle, ne me regardez donc point comme un usurpateur, qui cherche à vous enlever du sein d'un père adoré. Il deviendra le mien : je vous le jure; mon cœur sera dans tous les tems l'émule du vôtre... mais j'oublie peut-être que je ne suis pas celui pour qui se décide votre choix; et que je dois alors renfermer le penchant qui va faire le tourment de ma vie...

(Silence d'Agathe.)

DE CLUMAR.

Tenez, Monsieur... il faut présentement la laisser à elle-même... sans vous flatter de trop d'espérance, vous pouvez cependant...

AGATHE, à demi-voix.

Mon père, qu'allez-vous dire?

DE CLUMAR, d'un ton de reproche, mais adouci.

Ma fille!

AGATHE, les yeux baissés.

Puisque mon père exige une décision, et que je me dois tout entière à une volonté que je respecte, permettez, Monsieur.... (*Elle regarde son père comme pour recevoir son ordre.*) (*A Fondmaire.*) Je ne serai pas long-tems

à vous donner une réponse : demain, à pareille heure, j'exposerai sans détour mon dernier sentiment, qui ne se démentira plus...

DE FONDMAIRE, s'inclinant.

J'attendrai dans un silence respectueux, Mademoiselle; j'attendrai la destinée de ma vie.

DE CLUMAR, à sa fille.

Ma chère enfant... oui, oui, je t'entends bien... va faire un tour de jardin, je t'y retrouverai tout-à-l'heure... nous causerons ensemble... (*La baisant au front.*) Adieu mon cher cœur. (*Agathe sort.*) (*A Fondmaire.*) Elle s'est émue!... c'est un moment bien délicat pour une jeune fille, vous en conviendrez... Allons, allons, elle sera à vous: tout me le dit...

SCÈNE V.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE, VERBERIE.

DE CLUMAR avec exclamation.

Eh! voilà Verberie! Eh bien! eh bien! mon cher ami, quelles nouvelles de Paris?

VERBERIE.

Ma foi, Monsieur, on commence en vérité

à y être plus content que jamais. Depuis la Saint-Martin, c'est tout autre, on dirait que ce n'est plus le même peuple. Les affaires reprennent un bon tour; tout change en bien: et l'espérance, c'est tout dire, est dans tous les cœurs... c'est un train de voitures; mais il arrive aussi par fois des accidens...

DE CLUMAR.

Eh! quels accidens?...

VERBERIE.

Ma pauvre femme, Monsieur, hier à sept heures du soir...

DE CLUMAR.

Ta femme!... Eh bien?

VERBERIE.

Elle a failli d'être écrasée par un carosse qui volait au ballet de l'opéra...

DE FONDMAIRE, vivement.

Est-elle blessée?

VERBERIE.

Non, dieu merci; on l'a retirée à tems.

DE CLUMAR.

Je respire.... En vérité, j'aimerais mieux doubler trois fois le cap de Bonne-Espérance, que de me promener à pied en cette capitale. Dans le labyrinthe fangeux de tant de rues

étranglées qui se croisent, l'on risque sa vie à chaque détour.

DE FONDMAIRE.

Je renonce de grand cœur à cette ville turbulente... Puissé-je, dans ce séjour tranquille passer mes jours avec le seul objet qui me touche !

DE CLUMAR.

Il ne tiendra pas à moi, mon ami, soyez-en persuadé. Adieu, je vous laisse et vais la retrouver...

SCÈNE VI.

DE FONDMAIRE, VERBERIE.

DE FONDMAIRE.

Eh bien ! dis-moi, tu la quittes...

VERBERIE, d'un ton fort triste.

Oui, Monsieur.

DE FONDMAIRE.

Dans quel état l'as-tu laissée.

VERBERIE.

Dans l'abattement, dans la douleur... changée, très-changée.

DE FONDMAIRE.

Je lui avais écrit cependant...

VERBERIE.

Ah! ne lui écrivez plus: quand elle reçoit à présent une lettre de vous, elle tremble de l'ouvrir... Après l'avoir lue, elle demeure immobile: elle renvoie tout son monde; nous entendons ses gémissemens. Elle reste enfermée plusieurs heures, et lorsqu'elle appelle enfin, sa faiblesse est si grande qu'on est obligé de la porter au lit...

DE FONDMAIRE.

Mon pauvre Verberie, je la plains.

VERBERIE.

Cette femme vous aime bien, Monsieur.

DE FONDMAIRE.

Je le sais.

VERBERIE.

Si cela continue... *(Il s'arrête.)*

DE FONDMAIRE.

Eh bien?

VERBERIE, en sanglottant.

Vous la ferez mourir.

DE FONDMAIRE.

Paix... As-tu quelque chose pour moi?

VERBERIE.

J'ai une lettre...

DE FONDMAIRE

Donne.

VERBERIE.

La voici, elle l'a écrite sous mes yeux : *(Il se détourne pour pleurer.)* Ah ! si vous saviez...

DE FONDMAIRE, avec un mouvement pour la serrer sans la lire.

Lirai-je ?... je ferai mieux... mais non, c'est bien le moins que je supporte sa douleur ! *(Il ouvre la lettre et après l'avoir lue, il la froisse entre ses mains.)* Elle me déchire le cœur.... quel combat !... Mais le sort en est jeté... chacun de nous de son côté doit le suivre.... Malheureux que je suis ! *(A Verberie.)* Va, laisse-moi seul.

VERBERIE.

Mon cher maître...

DE FONDMAIRE.

Que veux-tu dire ?

VERBERIE.

Si j'osais... ah ! mon cher maître ; si vous permettiez à un serviteur fidèle de ne point vous déguiser ce qu'il pense... vous m'avez donné quelquefois cette liberté, et dans ce moment-ci, je suis trop ému pour pouvoir garder le silence.

DE FONDMAIRE.

Eh bien! que diras-tu? parle, Verberie; parle, je te le permets.

VERBERIE.

Vous êtes bon, juste, humain... comment faites-vous répandre tant de larmes? Comment y demeurez-vous insensible? Il y a dix années que je suis entré à votre service; mon attachement obtint votre confiance. Vous me dites un matin en revenant de chez Madame: « Verberie, je vous dois un aveu qui doit dissiper » les idées désavantageuses qu'une liaison secrète fait naître ordinairement. La personne » de chez qui nous sortons et avec laquelle » vous seul de ma maison savez que je vis familièrement, loin d'être confondue avec » ces femmes vouées à l'intérêt et à l'opprobre, mérite les attentions et les égards les » plus délicats: elle a toute la modestie de son » sexe: elle est d'une naissance qui ne le cède » pas à la mienne; et, sans des obstacles insurmontables, nous serions unis légitimement. Je la regarde comme mon épouse; je » n'en aurai jamais d'autre; je veux que vous » la regardiez dès à présent comme telle. » Je n'eus pas de peine à vous obéir, Monsieur; je l'ai toujours trouvée si honnête, si bonne, si compâtissante: elle commandait le respect, sans paraître l'exiger. De quelle félicité pure et tranquille je vous ai vus jouir ensemble pen-

dant plusieurs années! Sa conduite, sa tendresse, son attachement fidèle l'emportaient sur l'amour même de la plus tendre épouse, et je commençais à croire que les nœuds du mariage n'étaient pas si favorables à la constance, que l'état de liberté où vous viviez unis... Depuis quelque tems... quel changement subit! quel coup pour elle!... Est-ce bien vous qui m'avez dit: « Verberie c'en est » fait: tout lien étroit est rompu entre nous, » je pars résolu de ne plus la voir; il le faut, » je vous charge de cette lettre: elle contient » une rupture cruelle, mais inévitable. Elle » y lira mes remords et mes adieux. » Comme je balançais, vous ajoutâtes d'un ton sévère: « Il ne s'agit point de combattre mes volon- » tés, Verberie, mais de les seconder avec » zèle... » Je me suis acquitté de cette commission douloureuse, et les larmes que ce souvenir m'arrache encore, vous disent assez ce qui s'est passé.

DE FONDMAIRE.

J'avais prévu le coup que je lui ai porté. J'ai différé long-tems... j'aurais voulu pouvoir le lui épargner... Hélas! je ne me connais plus moi-même... Enfin dis-moi, comment l'as-tu laissée.

VERBERIE.

Dans l'état le plus déplorable! mourante, sans pouvoir mourir; demandant après vous,

la tendresse conjugale. Celle-ci doit être plus douce qu'impétueuse, plus ferme que passionnée, plus égale qu'exclusive; alors elle ne fera point ton tourment, elle ne t'arrachera point des soupirs douloureux. Je sais de quel sang tu es née. (*Dans l'abandon de l'ame.*) Je craindrais de te voir trop sensible, ma fille.... Ta malheureuse mère...

(Il s'arrête subitement.)

AGATHE, avec vivacité.

Eh bien!... ma mère!... achevez...

DE CLUMAR, se remettant.

Les chagrins que lui causèrent mes longs voyages, abrégèrent ses tristes jours.... Si elle m'eût moins aimé... Va, l'amitié est plus proche du bonheur que l'amour, et l'estime est le nœud le plus solide qui puisse enchaîner deux cœurs.

AGATHE.

Vous le voulez... je ne résiste plus; vous me verrez soumise; je me livre avec joie.... prenez cette main, remettez-la lui : qu'il la tienne de vous... que cette union, ordonnée par un père, attire sur moi les bénédictions du ciel!

(Elle prend les mains de son père, et les presse dans un silence touchant.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, une dame est là qui vient d'arriver, et qui demande M. de Fondmaire.

DE CLUMAR.

Elle s'est trompée de logis; mais M. de Fondmaire a encore des ouvriers : il n'est pas disposé à recevoir son monde. (*A sa fille.*) Ce sera sûrement une de ses tantes; nous pouvons, je crois, agir sans façon. (*Au domestique.*) Allez avertir M. de Fondmaire. Il doit être dans le petit bois, et faites entrer auparavant. (*A sa fille.*) Je me suis informé de sa famille; elle est très-distinguée... Mais allons au-devant d'elle.

SCÈNE IV.

DE CLUMAR, AGATHE, NATALIE

DE CLUMAR.

MADAME, nous avons fait avertir M. de Fondmaire; il sera fâché de ne vous avoir pas reçue lui-même; mais permettez que nous

fassions pour lui les honneurs.. . Il est garçon.

(On présente des siéges.)

NATALIE, en grande coiffe rabattue, et d'un ton embarrassé.

Monsieur, je suis extrêmement sensible à toutes vos complaisances.

DE CLUMAR.

Nos deux corps-de-logis n'en feront bientôt plus qu'un... Vous voudrez bien, Madame, agir librement, comme à la campagne.

NATALIE.

Je vous rends mille grâces, Monsieur.... C'est-là mademoiselle votre fille ?

DE CLUMAR.

Oui, Madame ; c'est ma fille.

NATALIE, se lève, et salue Agathe.

On ne saurait être d'une physionomie plus intéressante.

AGATHE, avec une complaisance caractérisée.

Madame est peut-être une parente de M. de Fondmaire ?

NATALIE, hésitant.

Oui, Mademoiselle... il y a long-tems que nous nous connaissons.

AGATHE.

Il ne nous a pas prévenus d'une aussi agréable visite.

NATALIE, avec un demi-soupir.

Il ne m'attend pas, Mademoiselle...

DE CLUMAR.

C'est une surprise fort bonne que vous lui aurez menagée.

(Un silence.)

AGATHE.

Madame serait partie ce matin de Paris?

NATALIE.

Oui, Mademoiselle, de grand matin...

AGATHE.

Mais c'est bien aller; il y a quinze bonnes lieues.

NATALIE.

Je les ai trouvées d'une longueur mortelle.

(M. de Fondmaire arrive, et paraît troublé en apercevant Natalie. M. de Clumar s'aperçoit de quelque chose entre les deux personnages, et se lève.)

DE CLUMAR, à Fondmaire.

Monsieur, vous êtes le maître ici.... Vos ouvriers ne finissent point... Disposez de cet

appartement, comme s'il était à vous.... Je vous salue.

(On se salue réciproquement.)

SCÈNE V.

DE FONDMAIRE, NATALIE.

DE FONDMAIRE, après un intervalle.

C'EST vous !

NATALIE, avec douleur et tendresse, et d'une voix altérée.

Oui, c'est moi, Fondmaire ; pourquoi faut-il que vous vous en étonniez !

DE FONDMAIRE.

Que voulez-vous de moi ? Que demandez-vous encore après ce que je vous ai écrit !

NATALIE.

Ce que je demande ?... je viens recevoir mon arrêt. On n'est jamais assuré de tout son malheur. J'aimais trop pour être toujours aimée... Ma seule présence vous est importune : qu'ai-je donc fait pour vous inspirer autant de haine ?

DE FONDMAIRE.

Je ne vous hais point, Natalie ; je revère vos vertus... Vous me serez toujours chère ;

mais je vous l'ai déjà dit, le sort nous sépare.

NATALIE.

Le sort!... Eh! dis plutôt ton cœur : le tourment du mien est de te savoir infidèle, et de t'aimer encore.... Vous craignez peut-être de ne me point voir assez malheureuse!

DE FONDMAIRE.

Je le suis autant que vous; je me reproche vos douleurs; vous ne les méritiez pas, je le sais.

NATALIE.

Voilà une justice bien tardive que vous me rendez : mais vous n'en demeurez pas moins injuste. Où est le tems où toutes vos paroles m'assuraient de votre constance, m'exprimaient un désir de me rendre heureuse?

DE FONDMAIRE.

Je sens combien je suis coupable : je viole les sermens que j'avais faits de vivre éternellement avec vous. Je croyais ne devoir plus aimer; je ne me reconnais plus moi-même; je ne suis ni traître, ni perfide.... une force inconnue rompt, malgré moi, la chaîne qui nous lie.

NATALIE.

Il ne me resterait plus d'espoir!... Vous me devez une explication, Fondmaire.... Appre-

nez-moi tout l'excès de mon infortune.... Dites : votre mariage est-il certain?... Tu me vois calme; réponds....

DE FONDMAIRE, d'une voix ménagée.

Le repos de mes jours dépend de son prompt accomplissement.

NATALIE, avec un cri douloureux.

Arrête, si tu ne veux pas me voir expirer.... Quoi tu as promis de n'être plus à moi?

DE FONDMAIRE, avec attendrissement.

Natalie!

NATALIE.

Aurais-tu quelque pitié d'un cœur que tu déchires?

DE FONDMAIRE.

Accuse le destin : il a préparé cet événement; il m'a conduit ici; il m'a offert l'objet qui m'enchaîne; je suis entraîné et forcé de marcher dans le sentier qui m'est ouvert.... oublie-moi.

NATALIE.

Moi, t'oublier!... Efface-t-on des impressions si chères, si profondes?... le crois-tu?... Ah! tu ne me connais pas encore... tu ne m'as donc jamais connue?

DE FONDMAIRE.

Vous pleurez, Natalie!... Que ne puis-je sécher vos larmes?

NATALIE.

Ah! laissez-les du moins couler, vous qui les causez, vous qui ne daignerez point les essuyer: mais ne vous trompez pas à mes pleurs : ce n'est point l'orgueil humilié ou la jalousie qui les fait répandre; c'est la tendresse la plus vraie, la plus entière, la plus abandonnée; c'est elle qui m'arrache ces cris de douleur; mais je les étoufferai, puisqu'ils vous blessent, et que votre injustice ose encore les condamner.

DE FONDMAIRE.

Je voudrais les finir, les payer de mon sang.... je pourrais me déguiser, affecter le même amour, vous tromper par de feintes caresses; mais loin de moi cette basse dissimulation. Vous ne connaissez point toutes les peines que je ressens à vous faire souffrir; mais ce cœur si noble, si généreux est-il incapable d'un grand effort?... Il pourrait retrouver un avenir heureux, en se rendant maître de lui-même.

NATALIE.

Et tu m'imposes la nécessité de remporter cette cruelle victoire, et tu peux l'exiger!... Si j'étais une de ces femmes qui ne savent ai-

mer que faiblement, vous seriez peut-être fondé à dédaigner mes plaintes; mais j'en appelle en ce moment à vous-même; ce cœur que vous déchirez inhumainement, a-t-il jamais respiré pour un autre que pour vous? Rien a-t-il pu y établir le moindre partage?... Allez, tout cher que vous m'êtes, je cesserais de vous estimer, si je pouvais vous croire exempt de remords...

DE FONDMAIRE, vivement.

Tu l'as dit.... les plus violens me déchirent...

NATALIE.

Et ils ne peuvent rien sur ton ame! Fais donc cruel, fais donc autant d'efforts pour bannir de ton cœur ma rivale, que tu en fais pour que je me résigne à ma triste destinée... Mais tu t'abuses..... Je ne renonce pas aux droits que j'ai sur toi, je n'y renoncerai jamais.... Voilà ce qui m'a conduit ici.... J'ai suivi la route que Verberie a prise, et fière du sentiment qui me domine, je suis venue te chercher. Le véritable amour ennoblit la tendresse... Le lien qui nous unit n'est pas moins sacré que celui que tu veux former. Il faut que l'un soit brisé par la mort, pour que l'autre ne soit pas criminel; c'est à l'honnête homme que je me suis donnée, je n'ai pas cru qu'il eût besoin d'écrit pour tenir ce que son cœur a promis. Sa foi m'appartient, elle me

fut engagée, elle m'est due, je la réclame. Le temple aurait retenti de tes sermens publics, que le même désespoir me déchirerait l'ame, si tu ne m'aimais plus.

DE FONDMAIRE.

Que parles-tu de ces lois impuissantes que nous avons dédaignées, et qui, malgré leur solennité, n'en imposent point à la tyrannie de nos penchans.

NATALIE.

Eh! Fondmaire! je l'aperçois trop tard. C'était à moi de les respecter, ces lois... J'en suis punie, rigoureusement punie... Les lois ont des motifs inconnus à l'imprudence... Il est vrai que j'ai chéri cette liberté qui rendait notre union volontaire; pour ne vous offrir qu'amour et tendresse, j'ai déguisé mes chagrins et mes remords; mais quel jour affreux descend aujourd'hui dans l'abîme où je suis plongée!... Je reste seule; c'est un désert qui s'ouvre devant moi; l'opprobre m'y attend; et, dans cet abandon universel, je ne sens vivement que le regret d'avoir perdu ton cœur.

DE FONDMAIRE.

Vous demeurerez mon amie; je vous promets ce que je puis vous offrir, une éternelle et sincère amitié.

NATALIE.

De l'amitié!... ah! quel mot, quel mot! quand tu n'as plus d'amour... Va, tout est fini pour moi. Les malédictions d'un père se sont élevées contre une fille criminelle, du sein d'un autre univers; j'ai donné la mort à ma mère... j'en porte aujourd'hui la peine; elle est juste : mais ces coups, ingrat! devaient-ils partir de vous?

DE FONDMAIRE, lui prenant la main.

Ah! tout mon désir est de te voir heureuse...

NATALIE.

Qu'oses-tu dire? qui?... heureuse! moi?

DE FONDMAIRE.

Oui; tu peux l'être encore; le calme, si tu le veux courageusement, le calme peut renaître après l'orage des passions...

NATALIE.

Oui, d'une passion vulgaire; mais la mienne, Fondmaire, la mienne! (*Avec ame.*) Tu as juré sur cette main que tu presses, de ne jamais recevoir celle d'une autre... où sont tes promesses?...

DE FONDMAIRE, détachant ses mains.

Natalie! je me déteste moi-même...

NATALIE.

Barbare!... va; je remercie le Ciel qui m'a ravi ma fille, je la pleurais! c'est une grâce qu'il m'a faite. Heureuse qu'elle est de reposer dans le silence du tombeau! Si elle vivait, que deviendrait-elle aujourd'hui? Hélas! elle partagerait mes douleurs, mon ignominie, et le désespoir où je suis.

DE FONDMAIRE.

La liberté, l'aisance et l'attachement le plus vrai, voilà les seuls biens qu'il est en mon pouvoir de vous conserver.... Disposez de tout ce que je possède; imposez-moi des lois; je jure à vos pieds de remplir tous vos vœux.

NATALIE.

C'est donc là le dernier coup que tu me gardais! (*Avec une dignité tranquille.*) Mais vous m'y faites songer. (*Elle tire un portefeuille qu'elle jette sur une table.*) Tenez; voilà les effets que vous m'avez envoyés; je vous les restitue. Tant que vous m'avez regardée comme votre épouse, je n'ai point rougi d'accepter vos dons; aujourd'hui que vous ne voulez plus rien être pour moi, je les rejette tous... Ah, Fondmaire! en n'aimant plus, vous avez perdu le droit des bienfaits.

DE FONDMAIRE.

Si je ne craignais de vous offenser, la moi-

tié de ma fortune serait mise à la place de cette somme qui doit vous appartenir.... Je n'ai fait que partager.

NATALIE.

A quel titre voudriez-vous?... Vous êtes peu généreux, Fondmaire : une infortunée a besoin d'être ménagée, vous n'avez pas craint de la faire rougir...

DE FONDMAIRE.

Vous n'avez point à rougir, Natalie.... Je vous ai enlevée à vos parens, à votre fortune; pourquoi refuser ce que je ne puis garder sans injustice? Si la constance ne dépend pas de moi, du moins la plus scrupuleuse équité, dirigera la conduite de ma vie... Eh! répondez : si la fortune eût mis tout de votre côté, auriez-vous balancé de partager avec moi?

NATALIE.

Cesse de vouloir lire dans un cœur que tu ne veux plus connaître... Je le vois trop, j'ai tout perdu dans le tien; et cela n'est que trop vrai, car nous ne pouvons plus nous entendre... Laisse-moi, je subirai ma destinée... Allez, les biens désormais me deviennent inutiles... Vous avez tout détruit, ma santé, mon repos, mon bonheur... le chagrin va consumer le reste..... Bientôt vous n'aurez plus d'obstacles... vous serez libre.

DE FONDMAIRE, effrayé.

Vous auriez le dessein de mourir!

NATALIE.

Je ne hâterai point ma mort. Je suis déjà trop coupable, sans attirer de nouveau sur moi la colère céleste; mais quand cette mort désirée viendra me soulager, je la recevrai comme la grâce la plus précieuse.

DE FONDMAIRE.

Quoi! tu ne peux consentir à vivre mon amie!

NATALIE, détournant la tête.

Tu me donnes la mort, en me pressant de vivre...

DE FONDMAIRE.

Le tems te rendra le calme que je te souhaite, le tems adoucira des regrets que je ne mérite plus : il est en vous de retrouver la paix, le repos; et mon souvenir, qui s'effacera par degrés de votre idée...

NATALIE, d'une voix étouffée.

Jamais, jamais...

DE FONDMAIRE.

Vous le croyez, Natalie; mais, bientôt rendue à vous-même, vous ne verrez plus que l'infidèle que vous devez oublier; vous le jugerez plus à plaindre que coupable. Je

n'ignore pas que je suis injuste : mais je le suis, emporté par un ascendant qui me subjuge et maîtrise ma volonté... Soyez l'arbitre de mon destin. Voyez tout l'effet d'une passion tyrannique... consentez à demeurer mon amie.... (*Dans un transport plus vif.*) Me faudrait-il donc payer du bonheur du reste de ma vie l'instant où j'ai été frappé de tes charmes ?

NATALIE, se cachant le visage et du ton du désespoir.

Ah ! qu'ai-je entendu... ingrat !... Est-ce toi qui parles ?...

DE FONDMAIRE.

Pardonne-moi... ces mots me sont échappés... Ils ne sont pas sortis du fond de mon cœur; rends-moi à moi-même, et condescends à ce que je désire : prouve-moi cet amour que tu m'as tant de fois vanté. Laisse-moi maître de disposer de ma main... Il faut me le faire, ce sacrifice... Je te le demande, noble et généreuse Natalie...

NATALIE, tremblante et défaillante.

Cruel ! pourquoi suis-je venue ? et pour le revoir encore !... ah ! (*Se levant avec effort de dessus son fauteuil.*) Laissez-moi vous fuir. (*Elle fait quelques pas mal assurés.*)

DE FONDMAIRE, observant sa démarche.

Natalie !.. comme vous changez ! Vos pas chancèlent... qu'avez-vous ?...

NATALIE.

J'ai! que me je meurs. (*Elle tombe évanouie dans les bras de Fondmaire.*)

DE FONDMAIRE, la soutenant et appelant.

Ciel!... Verberie! Verberie! Christine! du secours, du secours, qu'ai-je fait, malheureux?... Je lui ai porté le coup de la mort! (*Pendant ce tems, il la conduit sur un fauteuil.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, VERBERIE, CHRISTINE.

VERBERIE, entrant et se jetant à corps perdu aux genoux de Natalie.

Ah! Dieu! est-il possible? ah! ma pauvre maîtresse, ma chère maîtresse! (*Se levant, à Fondmaire.*) Je vous l'avais bien dit, Monsieur, que vous la feriez mourir. (*Il court à la porte.*) Holà! holà! quelqu'un! (*Il donne toutes les marques de la douleur et du désespoir.*)

CHRISTINE en entrant.

Qu'y a-t-il?... c'est cette dame!... (*La délaçant.*) ô mon Dieu! elle est sans respiration... je crois qu'elle expire. (*Elle appelle des laquais, et lui fait respirer un flacon.*)

DE FONDMAIRE, errant sur la scène.

Ah, ciel! que de remords affreux je me suis préparés!

(Plusieurs laquais entrent.)

CHRISTINE.

Il faut la transporter dans la chambre de Mademoiselle... elle y sera beaucoup mieux.. (*A un laquais.*) vous, courez vite. (*Elle donne des ordres.*)

LE DOMESTIQUE.

J'y cours.

VERBERIE, aux autres laquais.

Mes chers amis, aidez-nous... Il ne faut point la sortir de son fauteuil... prenez-le comme cela... non, de l'autre sens... bien à présent... marchons, mes bons amis. (*On emporte Natalie dans son fauteuil.*)

DE FONDMAIRE, la suivant.

Mes amis sont tremblans... je ne sais où je suis, et la mort est aussi dans mon sein.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La Scène représente la chambre d'Agathe. Natalie est dans un large fauteuil, garni de coussins. Devant elle est une petite table couverte d'une théière et de plusieurs tasses et soucoupes.

SCÈNE I.

NATALIE, AGATHE.

(Natalie est plongée dans un profonde rêverie. Agathe avance doucement et verse dans une tasse du thé qu'une fille domestique vient d'apporter.)

AGATHE lui présentant la tasse.

MADAME !.. eh bien !.. prenez...

NATALIE la regarde et soupire.

Que vous me rendez confuse ! Que vos soins empressés me touchent ! (*Recevant la tasse des mains d'Agathe.*) Eh ! Mademoiselle ! pourquoi vouloir vous-même ? la domestique ne suffit-elle pas ?

AGATHE.

Souffrez que j'en agisse en amie, Madame ; et mettez-vous tout à votre aise avec moi.

NATALIE.

Je ne vous incommoderai pas encore longtems... j'attends que le domestique arrive pour lui dire que l'on mette les chevaux...

AGATHE avec surprise.

Que dites-vous, Madame?... Non, vous ne partirez point que vous ne soyez parfaitement remise. Accordez-nous cette grâce. C'est ici ma chambre. Il faut vous y regarder comme chez vous-même. Nous serons tous bien charmés, si vous en usez comme vous le devez faire dans l'état où vous êtes.

NATALIE.

Ah! je ne puis rester, Mademoiselle... je ne puis rester.

AGATHE.

Et pourquoi?

NATALIE la regardant.

Que vous êtes aimable!... avec ces grâces naïves, vous avez un bon cœur... vous êtes bien jeune... que n'ai-je votre âge et vos attraits? Je les avais... je vois trop que je ne les ai plus!

AGATHE.

Y pensez-vous, Madame? Est-ce à votre âge que l'on regrette le mien? Allons, c'est-là un petit moment d'humeur contre vous-

même, assez injuste... Mais comment vous trouvez-vous ?

NATALIE.

Beaucoup mieux, grâce à vos bontés... Je me suis donc trouvée bien mal ?

AGATHE.

Assez pour ne point vous exposer à nous quitter aussi promptement que vous paraissez le désirer...

NATALIE en soupirant.

Il le faut, Mademoiselle, il le faut... Ma santé, ma vie ne m'intéressent guère... je l'aurais perdue tout-à-l'heure sans la regretter.

AGATHE.

Madame! que m'apprenez-vous? Vous avez donc un grand chagrin ?

NATALIE.

Oui, bien véritable... Quand on est jeune comme vous, on ne croit qu'au bonheur... Je me reprocherais de vous entretenir de mes peines... la paix est dans votre ame... heureux état!... jouissez-en long-tems... Je me le rappelle; je l'ai goûté comme vous dans la maison paternelle. Je ne connais le malheur que pour l'avoir abandonnée.

AGATHE.

Je vois, Madame, que vous avez le cœur oppressé d'un poids douloureux, et que vous voulez encore étouffer les apparences de vos peines. Je voudrais bien mériter assez votre confiance pour pouvoir les soulager. Je suis jeune, il est vrai; mais j'ai beaucoup de zèle à me rendre utile. Rien ne me fait plus de chagrin que de voir souffrir; rien ne me ferait plus de plaisir que d'y porter consolation... De grâçe, ne vous en allez pas; votre mélancolie m'inspire le plus tendre intérêt... Peut-être aurai-je l'avantage de trouver en vous une amie... Madame... Vous êtes de la connaissance de M. de Fondmaire. A ce titre, j'ai quelque droit à votre confiance.

NATALIE.

Il aura le bonheur de vous conduire à l'autel... Vous avez reçu sa demande favorablement?

AGATHE.

On doit lui donner en ce moment la réponse qu'il espérait... Je n'avais aucune raison légitime pour le refuser.

NATALIE.

Et vous l'aimez?

AGATHE d'un ton réservé et lent.

Cela devient aujourd'hui un devoir, Madame.

Natalie détourne la tête et soupire.

(*Agathe continue vivement.*) Mais d'où vient ce soupir? Désapprouveriez-vous cette union? Vous êtes peut-être malheureuse pour avoir lié vos destins à ceux d'un époux. Il y a si peu de mariages heureux! Enfin, tremblez-vous pour moi? Vous le voyez, je suis jeune, timide, sans expérience... Je n'ai encore rencontré aucune personne de mon sexe avec laquelle je puisse bien consulter. Privée d'une amie et n'ayant plus de mère...

NATALIE.

Quoi! vous l'avez déjà perdue?

AGATHE.

Oui, Madame; et dès ma plus tendre enfance.

NATALIE.

Vous déplorez une perte que vous n'avez pas dû sentir dans toute son amertume.

AGATHE.

Pardonnez-moi. Je la regrette vivement: je songe à elle chaque jour. Je l'appelle en

ce moment-ci plus que jamais... Hélas ! si je la possédais, je lui ouvrirais mon cœur. Elle me conseillerait, elle me guiderait dans ce nouvel état que je redoute, et auquel je ne me livre (je dois vous l'avouer) que par obéissance pour un père.

NATALIE.

Par obéissance !

AGATHE.

Oui... je sens que je n'aurai jamais, pour M. de Fondmaire, le vrai sentiment qu'il exigera sans doute... Où trouverai-je une amie qui m'aime assez pour oser me décider? (*Avec sentiment.*) Eh ! soyez-la, cette amie.

NATALIE.

Volontiers, trop aimable enfant... déjà j'entre dans tous vos sentimens... Vous me rappelez que je pourrais avoir une fille de votre âge, qui vous ressemblerait peut-être... Vous m'intéressez comme elle... ma fille!... permettez-moi pour un moment l'illusion d'un titre aussi doux... Je m'imaginerai que je suis votre mère, et ce que je vous dirai sortira du fond de mon cœur... Oui, vous méritez le choix de Fondmaire; en vous voyant on approuve son amour, et la rivale qu'il vous sacrifie ne doit que s'humilier et se taire... Je ne puis vous rien dire qui doive vous empêcher de l'épouser...

AGATHE.

Ah ! je prévoyais bien que vous alliez aussi être pour lui...

NATALIE.

Ma chère enfant, vous avez tout ce qu'il faut pour rendre un époux idolâtre. Vous serez heureuse avec Fondmaire. Il vous adore, et ce ne sera point près de vous qu'il connaîtra l'inconstance. Vous êtes d'un âge à être long-tems aimée, et quand il aime il est rempli de délicatesse. Son ame est grande, sensible, honnête. Son caractère est égal. Quoique réfléchi, il est loin d'avoir l'humeur sombre qu'on lui attribue; quelquefois vous le trouverez un peu trop attaché à ses idées. C'est alors qu'il ne faut point le contredire. Un seul mot de raison placé à propos le ramène, et c'est lui toujours qui revient le premier, et qui plaisante sur le défaut où il vient de tomber... Au reste, ami zélé et sûr, attentif à toutes sortes d'égards, il sait tout prévenir et ne laisse guère à désirer.

AGATHE.

Mais, Madame, d'où pouvez-vous si bien le connaître ?

Natalie demeure interdite, et rougit. (Silence de Natalie.)

Ah ? rompez-le ce silence... parlez, Ma-

dame... ouvrez-vous à moi... soyez bien assurée que Fondmaire n'aura jamais ma main, s'il ne l'obtient désormais de votre aveu.

NATALIE.

Je me suis trahie... ou plutôt, pleine de son trouble, mon ame n'a pu se contraindre.. eh bien! vous saurez tout. Il vaut mieux que vous soyez instruite par moi. Dans un lien si étroit, il ne saurait y avoir de réserve entre deux époux qui s'aiment : vous en souffririez trop l'un et l'autre; lui, de son côté n'oserait vous avouer un reste d'inquiétude; et vous, vous gémiriez en secret d'en ignorer la cause; je dois vous confier. (*Elle s'arrête.*)

AGATHE avec le plus grand intérêt.

Continuez, Madame, continuez.

NATALIE.

L'éloge que vous venez d'entendre ne saurait vous être suspect; car il est sorti de la bouche de votre rivale.

AGATHE.

Vous, ma rivale !

NATALIE.

Oui, votre rivale, et qui ne peut vous haïr.... C'est vous, cruelle enfant! c'est vous qui causez toutes mes douleurs, qui faites

couler mes larmes ; (*Elle se cache le visage.*) vous avez vu mon front rougir ; vous m'avez entendue...

AGATHE.

Que me révélez-vous, Madame !

NATALIE.

Ce que je vous cacherais en vain... Hélas ! tout m'accuse ; et je n'ai point appris à me déguiser... Plaignez-moi, et ne me méprisez pas. Voyez ma triste et déplorable situation; elle sollicite votre pitié. J'étais comme vous, jeune, naïve, confiante ; je fus faible, et devins criminelle. L'amour m'aveugla jusqu'à me faire regarder comme superflues ces lois solennelles qui épurent la tendresse ; j'ai porté faussement le nom de son épouse ; et que me reste-t-il aujourd'hui ? la honte; elle m'accable ; et vous, dont la sagesse a gouverné les jours paisibles, c'est avec justice que vous allez recevoir le titre qui ne m'était pas dû.

AGATHE.

Que viens-je d'entendre ?.. Se peut-il ?.. Vous avez bien raison, Madame, de vous dire infortunée ; car il n'est point de perte au-dessus de celle de l'honneur.

NATALIE.

J'aime vos paroles, lors même qu'elles me condamnent. Je n'excuserai point à vos

yeux ma conduite. Une ame pure comme la vôtre en doit être révoltée ; mais si vous avez appris à distinguer l'erreur du crime, ménagez un cœur suffisamment tourmenté de ses remords...

AGATHE.

Il ne vous aime donc plus, Madame, puisqu'il songe à vous abandonner pour moi ?

NATALIE.

L'amour illégitime (et c'est son premier châtiment) entraîne après lui l'inconstance. C'est un cœur sans tache, et pur comme le vôtre, qui doit rendre éternelle la tendresse qu'il inspire.

AGATHE.

Je renonce à la sienne, Madame... je ne donnerai point ma main pour anéantir l'espoir qui vous reste... Je ne serai point son épouse, quand il doit la trouver en vous.

NATALIE.

Loin de vous une pareille résolution, ma fille ; je vous en conjure, au nom de l'amitié. Je n'en serais pas moins infortunée, et vous le feriez expirer de chagrin... J'ai perdu son cœur, et je vois qu'il ne pourra jamais vivre heureux sans vous. Qu'il le soit ; puisqu'il faut lui faire ce dernier sacrifice, je l'accomplis, et j'ose le dire avec

moins de douleur, en voyant celle qui m'en l'enlève. Votre générosité serait stérile.. je n'ai plus d'espoir. Le coup fatal m'es porté, depuis long-tems. (*Mettant la mai sur son cœur.*) La mort est là... Vivez heu reuse, et daignez l'aimer.

AGATHE.

Quoi !. c'est vous qui m'invitez à cette union !...

NATALIE.

Oui, je le dois; je fais plus, je le veux, et ne demande qu'une grâce... c'est que ma mémoire ne soit pas flétrie dans la vôtre, et que vous ne confondiez pas ma faute, toute grande qu'elle est, avec ces faiblesses honteuses qui dégradent. Oui, chère enfant, ma faute mérite ces larmes que la pitié vous fait répandre. Si Fondmaire en mêle une seule aux vôtres, quand il daignera songer à moi, je mourrai consolée.

AGATHE avec fermeté.

Non; croyez que je renoncerais à l'amant le plus cher, si cette union attaquait le repos de votre vie...

NATALIE.

Il n'est plus pour moi de repos... accomplissez la volonté d'un père; je vous transmets tous mes droits: je suis la victime dévouée, il n'en faut point d'autre...

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Fondmaire demande s'il peut parler à Madame.

AGATHE prenant la parole.

Oui, dites qu'il peut venir. (*Le domestique sort.*) Je vous laisse seule avec lui, Madame... Efforcez-vous de regagner son cœur. Moi, je vais l'éloigner pour jamais.

NATALIE.

Il sera votre époux, ma fille. Puisque c'est lui que vous aviez choisi, il doit l'être; je l'exige; et le plus respectable des pères ne sera point trompé dans sa plus chère attente.

AGATHE.

Mon père!.... Quoi! vous agissez contre vous-même?... Ne l'aimez-vous donc plus?...

NATALIE.

Ne plus l'aimer!... ah! je le chéris, tout ingrat qu'il est... Mais lui, il a changé pour moi, et je suis loin de vouloir le tyranniser; qu'il soit à l'objet fait pour le charmer; qu'il m'oublie, et qu'il soit à vous. Je respecterai

sa nouvelle tendresse, surtout en la voyant si bien placée.

AGATHE, avec noblesse.

Épouse de Fondmaire, reprenez vos droits... il vous est permis d'espérer...

NATALIE.

Non; je n'espère plus rien; je veux votre bonheur mutuel, et voilà la consolation qui me reste.

AGATHE.

Je saurai vous réunir... adieu, Madame.

SCÈNE III.

NATALIE, seule.

Quel charme m'environnait en sa présence! ce n'était plus ma rivale : s'il ne l'eût pas vue, je serais, sans doute, encore la plus heureuse des femmes.... mais mon infortune est la juste punition qui m'attendait. A quoi sert la plainte ? Vains gémissemens, inutiles soupirs!... Mon arrêt m'est dicté; il faut le subir avec plus de courage, et ne point troubler les destins d'une fille jeune et vertueuse à qui le bonheur sourit. N'ajoutons point à mes fautes, en apportant ici des prétextes de dis-

corde.... Dieu me donnera la force.... Je ne veux plus que lui dire adieu, et fuir.

SCÈNE IV.

NATALIE, VERBERIE.

NATALIE.

Les chevaux sont-ils prêts?

VERBERIE.

Quoi! Madame... vous voulez...

NATALIE.

Oui, mon pauvre Verberie... il le faut...

VERBERIE.

Ah! restez... peut-être... (*Il s'arrête, et la regarde avec douleur.*)

NATALIE.

Tout est dit... et je dois m'éloigner...

VERBERIE.

Quoi! rien ne le touche!...

NATALIE.

Rien; va, te dis-je, hâte-toi; ce n'est pas ici que je veux mourir.

VERBERIE.

Ah! qui l'eût dit, qu'il deviendrait un jour insensible à ce point?

NATALIE.

Ne prolonge plus mon supplice, et reviens.

(En sortant, Verberie rencontre Fondmaire, et il l'évite comme un homme dont la vue lui fait peine.)

SCÈNE V.

NATALIE, DE FONDMAIRE.

DE FONDMAIRE, d'un ton pénétré.

Comment vous trouvez-vous ?

NATALIE.

Mieux.

DE FONDMAIRE.

Vous me rassurez... Je craindrai d'émouvoir désormais votre sensibilité.

NATALIE.

Elle a manqué de terminer ma vie ; mais le danger est passé, et vous n'aurez plus de telles alarmes.

DE FONDMAIRE.

J'ai beaucoup souffert, et j'aurai à souffrir davantage, si vous ne recouvrez point le calme accoutumé de vos sens, et si vous ne consentez à ne point exhaler ici vos plaintes...

NATALIE.

Je vous entends... ; ne craignez rien : je l'ai vue...

DE FONDMAIRE.

Eh bien ?

NATALIE.

Elle est digne de tout l'amour que vous lui portez... Il fut un tems où j'ai pu me flatter de lui ressembler.

DE FONDMAIRE.

Ah ! si dans ce moment l'on fût venu vous arracher à moi...

NATALIE.

Achevez... vous vous arrêtez !...

DE FONDMAIRE.

Jugez du désespoir où je serais tombé... et s'il est vrai que vous m'ayez entendu...

NATALIE.

Oui, Fondmaire, je vous ai entendu ; et je devine ce que vous osez attendre... le concevrait-on après... Mais vous voilà tel que vous êtes... connaissez-moi. Je vivrai pour gémir sans cesse plutôt que de traverser un seul instant votre bonheur... vous le cherchez dans son cœur : eh bien !... Je me sens assez de résolution pour partir à l'instant même.... j'ai interrompu des momens qui ne m'étaient

pas destinés... Pardonnez... une absence éternelle va réparer...

DE FONDMAIRE.

Ce n'est pas ainsi, Natalie, que vous parviendrez à me tranquilliser. J'aperçois dans cette douleur froide un désespoir que je redoute, et ce n'est pas là le sentiment que je veux laisser en vous. Pensez-vous que vos jours me soient devenus indifférens? Ce calme apparent m'effraie davantage... je veux vous voir telle que vous étiez avant nos adieux... vous avez résolu peut-être... dites, cruelle, que méditez-vous en vous-même?...

NATALIE.

Rassurez-vous... je suis vraie, et vous m'accordez du moins cette qualité. Je n'attenterai point à mes jours. Jamais je n'aurai recours à ce courage impie... je vivrai, je me ferai cet effort... c'est peu... apprenez que je m'intéresse à ma rivale...

DE FONDMAIRE.

Qu'entends-je? serait-il possible?

NATALIE.

Appliquez-vous désormais à faire son bonheur, et partagez le sien... Soyez père plus heureux...

DE FONDMAIRE.

Ah! je n'oublie point que je l'ai été...

NATALIE.

C'est un bien faible souvenir, Fondmaire... mais plus de reproches... vous me voyez assez tranquille, et je compte l'être... Tout est fini. Je vais dans un cloître enfermer mes soupirs, et y chercher les secours d'une religion qui recevra mes larmes et mon repentir. C'est elle qui console, quand tout nous abandonne; c'est elle qui daignera recueillir une infortunée dans son sein, et veiller à l'anéantissement de ses douleurs.

DE FONDMAIRE.

Natalie! vous n'êtes ni fausse ni artificieuse. La sincérité fut toujours la vertu distinctive qui caractérisa votre belle ame. Répondez-moi. Cette résolution subite...

NATALIE.

Est aussi ferme que sincère... Tantôt j'étais plaintive et désespérée; je ne suis plus que malheureuse et résignée... Puisque l'amour vous arrache à moi malgré vous, il faut de mon côté que je m'arrache à moi-même. Je m'environnerai de ces barrières redoutables et sacrées, où peut-être, après plusieurs combats, la bonté du ciel fera descendre sur moi cette paix de l'ame que nuit et jour vainement j'implore.

DE FONDMAIRE.

Mais pourquoi vous ensevelir dans un

tombeau ? Pourquoi refuser les avantages qu'offre la liberté dont vous pouvez jouir? Croyez que le silence du cloître vous deviendra plus importun que le tumulte du monde.

NATALIE.

J'ai besoin de ce silence, Fondmaire; je veux y emporter une image, et la nourrir avec soin dans le fond de mon cœur. Elle m'occupera long-tems; je vivrai avec elle seule alors, et cet amour qui ne sera plus pour mon cœur qu'un sentiment unique, ne s'éteindra qu'à l'instant où tout s'anéantira pour moi.

DE FONDMAIRE.

Natalie!... que je suis cruel envers toi!... que je voudrais! C'est moi qui te réduis à cette fatale extrémité... Ah! par pitié pour moi, efforce-toi du moins d'en adoucir l'horreur.

NATALIE.

Promets-moi d'être heureux, et je m'accoutumerai à ce nouvel état.... Qui peut m'effrayer?... Loin de toi le séjour le plus brillant me serait toujours un désert.

DE FONDMAIRE.

Ah! je le vois : ton ame est bien au-dessus de la mienne...

NATALIE.

Mon amour, il est vrai, est d'une nature bien différente du tien... J'ai su me rendre justice ainsi qu'à ma rivale ; elle est jeune, aimable, touchante : sa candeur, sa beauté... Est-ce à moi de troubler ses jours fortunés ? non, mon cœur me le défend.

DE FONDMAIRE.

Et c'est ta bouche qui prononce ses louanges !.. et tu me fais un tel sacrifice !...

NATALIE.

Tu l'exiges, et je veux qu'il serve à te prouver que dans toi c'est toi que j'aime... (*Elle se lève.*) Adieu... Il me faut profiter de ces instans où s'élève mon amc... J'ai besoin de fuir... J'en aurai la force...

DE FONDMAIRE.

Où vas-tu?

NATALIE.

Je te l'ai dit.

DE FONDMAIRE

Non ; je n'y consentirai point... ce séjour est loin de te convenir... reste dans le monde, jouis de ta fortune, et reprends ces effets qui sont à toi.

(Il lui présente le portefeuille.)

NATALIE.

Je les refuse : ils ne m'appartiennent point ;

ils sont à l'héritier légitime. Ce que j'ai me suffit pour être reçue dans le premier cloître. Je n'ai pu conserver ta tendresse ; le reste m'intéresse trop peu pour y songer... Ah, cruel! qu'exiges-tu encore de moi? Voudrais-tu que j'allasse porter dans le monde un front abattu, consterné?... Tant que tes regards m'ont protégée, j'ai marché partout avec une assurance modeste... Aujourd'hui je ne rencontrerais point d'épouse qui ne me fît baisser les yeux. Qui! moi! je reverrais seule les lieux où tu m'accompagnais... Laisse-moi ; il est tems de m'arracher à tout ce qui m'environne...

(Ici l'on voit paraître Verberie dans le fond du théâtre, qui entre toujours bien triste. Il est botté, et tient un fouet.)

Verberie me conduira. Je veux m'échapper d'ici sans être aperçue. Je n'ai plus rien à regretter après la perte de ton cœur.... Commence ta nouvelle carrière ; la mienne est remplie.

DE FONDMAIRE.

Tu vas passer le reste de tes jours dans les ennuis solitaires de la retraite ; et là, songeant à l'auteur de tes maux, tu parviendras, sans doute, à le détester.

NATALIE.

Tu le connais bien peu ce cœur, si tu pen-

ses qu'il puisse cesser un instant de t'aimer. Il souffre; mais il t'excuse; il ne se rappellera de toi que les jours fortunés qui, hélas! ont pu finir. Peut-être ai-je aidé moi-même à renverser mon bonheur! Abandonnée avec trop de confiance à un amour que je croyais inaltérable, je t'aurai fatigué du sentiment profond de ma tendresse... J'aurai trop exigé de ton amour sans que je me sois bien vue ni connue.

DE FONDMAIRE.

Tout en toi fut héroïsme et vertu... Je n'ai rien à te reprocher, et cependant tu vas vivre malheureuse! et par qui?... une passion inconnue me rend ingrat et barbare!... Si je n'ai plus pour toi ce même amour qu'autrefois, un nouveau sentiment, non moins tendre, en a pris la place... tu es et tu seras toujours ma véritable amie. Il ne me sera même pas permis de vivre tranquille, si tu ne l'es toi-même... Oui, si tu devais toujours gémir dans les larmes, je briserais plutôt les liens que je dois former.

NATALIE.

Tu oublies qu'il importe à ta félicité... qu'il est résolu... que tu l'aimes comme tu m'as jadis aimée, dis-tu ?... Allons : si j'ajoutais un mot encore, je ne pourrais te quitter qu'en perdant la vie... Tout est-il prêt, Verherie?

VERBERIE, en sanglottant.

Oui, Madame...

NATALIE, après avoir fait deux pas.

Soutiens mes pas.

(Verberie la soutient. Fondmaire la suit des yeux en silence, et va à elle comme pour l'embrasser. Elle se détourne.)

DE FONDMAIRE.

Quoi! tu te dérobes à mes embrassemens!

NATALIE.

Arrête... Si ta main touchait la mienne, je reprendrais toute ma faiblesse, je le sens... un frémissement secret... Adieu, Fondmaire... j'accomplis le sacrifice imposé; je vous rends vos sermens... je n'ai jamais désiré que votre repos. Fidèle à mes plus chers sentimens, je vais demander au ciel, non de vous oublier (ceci est hors de mon pouvoir), mais de supporter la vie par l'idée consolante que la vôtre sera heureuse... Loin du seul homme dont j'aie ambitionné la tendresse, que j'ai chéri dans tous les instans, la seule grâce que j'implore, en me séparant de lui, c'est qu'il daigne dans les intervalles que lui laissera l'ivresse de son nouvel amour, c'est qu'il daigne, dis-je, se souvenir qu'il fut un cœur capable

du plus douloureux, du plus sublime effort, et qu'il se dise quelquefois : je lui dois mon bonheur, et elle m'a sacrifié le sien... Adieu...

(Elle s'en va.)

DE FONDMAIRE, d'un ton animé et ferme.

Demeure.

NATALIE, se retournant.

Qui ? moi !

DE FONDMAIRE.

Demeure, te dis-je... (*Avec transport.*) Chère épouse !...

NATALIE, étonnée.

Quel nom prononces-tu ?

DE FONDMAIRE.

Oui, tu l'es... tu l'emportes... tu es ma femme... Ce titre sacré n'appartient et n'est dû qu'à toi...

NATALIE, émue, troublée.

Est-ce un songe ?... Suis-je faite pour le bonheur ?

DE FONDMAIRE, avec passion.

Il n'en sera plus pour moi qu'à tes genoux... Ouvre-moi tes bras, que je m'y précipite pour n'être plus qu'à toi.

NATALIE, d'une voix étouffée par la surprise et la joie.

Cher époux ! est-il vrai ?

VERBERIE, dans un transport rapide, tombant aux genoux de son maître.

Mon cher maître ! ah ! je vous rends mille grâces. (*Lui prenant et lui baisant la main.*) Souffrez, souffrez que j'arrose votre main de ces larmes d'allégresse... Vous êtes tel que je vous ai toujours connu, le meilleur et le plus juste des hommes...

DE FONDMAIRE, ne détachant qu'une main.

Lève-toi, mon cher Verberie, lève-toi, et conserve-nous toujours le même zèle... (*A Natalie.*) Pardonne, Natalie, pardonne.. j'allais devenir le plus parjure des hommes... et comment ai-je pu déchirer un cœur comme le tien ?.. Viens, que je répare mon crime ; viens au pied des autels recevoir une promesse que des sermens, trop long-tems négligés, rendront inviolable...

NATALIE.

Ah ! garde-toi de te laisser enivrer d'un transport dont la chaleur va peut-être se dissiper.

DE FONDMAIRE.

C'est devant Agathe elle-même que je veux te jurer une tendresse éternelle.

NATALIE.

Et l'amour que tu lui portes ?

DE FONDMAIRE.

Sera immolé à tous les sentimens que je te dois.

NATALIE.

Tu t'abuses peut-être... bientôt les regrets...

DE FONDMAIRE.

Qu'oses-tu dire ?.. des regrets !.. Natalie, garde-toi de contredire le mouvement qui me ramène à toi... Je t'appartiens ; ne laisse aucune autre s'emparer de l'époux que le Ciel t'a destiné... Ne restons plus dans le péril d'être séparés ; qu'un prompt hymen nous enchaîne, et m'ôte le coupable pouvoir de l'infidélité.

NATALIE.

Ah ! cher époux ! (est-ce dans ce moment que je devais m'attendre à prononcer encore un nom si doux !)... qui te ramène à moi ?.. Est-ce remords, tendresse ; ou plutôt ne serait-ce pas un reste de pitié ?

DE FONDMAIRE.

Amour, amitié, estime, tendresse, tout

me rend à toi; tout réveille en mon ame des sentimens qui ne s'éteindront plus. Va; je saurai te faire oublier mon inconstance... Chère Natalie, crois-moi... je n'ai pas moins souffert que toi..... prends cette main, prends...

NATALIE.

Je la reçois avec transport; mais avant qu'elle daigne me conduire à l'autel, songe que je ne veux point d'une promesse qui te rendrait infortuné. Sois maître de toi jusqu'à ce moment... Tu ignores toi-même tout ce que pourrait faire sur toi un dernier regard.... Éprouve avant le véritable état de ton cœur. S'il reste fidèle, alors je permettrai au mien de se livrer tout entier à sa joie.

DE FONDMAIRE, avec passion.

J'ai mérité une pareille défiance... mais, crois-moi, je l'arracherais ce cœur s'il devenait aussi lâche, aussi perfide, s'il pouvait cesser un instant de te reconnaître pour l'ame la plus étonnante que le ciel ait formée.

NATALIE, se jetant dans ses bras.

Tu me rends tout en me rendant ton estime..... qu'elle m'accompagne pour ma suprême félicité! (*Après un moment de silence énergique et touchant.*) Hélas! j'allais choisir un tombeau pour y mourir. Je tenais à la vie, à l'amour, au bonheur.

VERBERIE, à Fondmaire.

Monsieur, je vous aimais bien; mais je vous idolâtre présentement... Non, ma fortune, celle de mes enfans, toutes les prospérités imaginables me toucheraient moins que cet heureux moment.

DE FONDMAIRE.

Ne fais point dételer les chevaux. Dans une heure je veux me rendre à Paris avec elle.

VERBERIE.

Ah! Monsieur, comme je vous mènerai! nous irons ventre à terre. (*Natalie et Fondmaire s'éloignent en se parlant.*) (*Sur le bord du théâtre.*) Que mon cœur est satisfait!.... Ah! ma femme, ma pauvre femme, comme tu vas pleurer de joie en apprenant tout ceci!

(Il fait claquer son fouet avec toutes les démonstrations de la joie.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

AGATHE seule.

(Elle erre sur la scène avec inquiétude.)

AFFERMIS-TOI, mon cœur, prenons une résolution courageuse... révélons à un père.... Ah! je vais lui porter un coup sensible.... Il s'attend à ce mariage, il le veut, et ma parole est donnée.... N'importe, il faut la dégager... Je ne pourrai jamais lui dire la vraie cause du refus; ce secret n'est pas le mien... Il ne verra dans ma conduite que caprice, désobéissance... Je vois sa douleur plus accablante que sa colère... je me sens abattue par la crainte... je marche en tremblant, je frissonne... Le voici... oh! que ne m'est-il permis de reculer ce redoutable instant!...

SCÈNE II.

DE CLUMAR, AGATHE.

DE CLUMAR.

Te voilà bien solitaire et toujours rêveuse depuis que nous avons parlé! Comment va cette dame?... est-elle entièrement remise?...

AGATHE.

Oui, mon père; elle dit se trouver assez bien pour reprendre la route de Paris...

DE CLUMAR.

Qui l'a donc fait trouver si mal?...

AGATHE, embarrassée.

La voiture, sans doute...

DE CLUMAR.

Et elle veut absolument s'en retourner tout de suite! il faut qu'elle ait eu quelques démêlés avec Fondmaire. Intérêts de famille sans doute, et nous ne devons pas nous en mêler.... A peine l'ai-je entrevue.... elle m'a semblé fort intéressante... qu'en dis-tu?...

AGATHE.

Oui, mon père, fort intéressante...

DE CLUMAR.

Je suis fâché qu'elle ne reste pas; mais ce

n'est point moi qui doit la retenir... Si M. de Fondmaire veut qu'elle soit de la noce, c'est de son côté : c'est à lui de l'inviter...

AGATHE semble vouloir commencer quelque chose ; elle s'arrête et ne peut prononcer.

Mon père!

DE CLUMAR.

Tu sembles vouloir parler; tu hésites, et tu trembles...

AGATHE.

Il est vrai, mon père...

DE CLUMAR.

Dis, ma fille, dis: tu as toujours eu en moi ton meilleur ami.

AGATHE.

Et je sens que je dois l'offenser, cet ami si tendre!... je le sens... voilà ma douleur.

DE CLUMAR.

Achève...

AGATHE.

Il n'est plus possible de différer.... Je tombe à vos genoux... Permettez que ce mariage ne s'accomplisse point.

DE CLUMAR.

Comment!

AGATHE.

Ne m'imposez pas ce joug; dégagez-moi de la parole que je vous ai donnée... il n'est pas en mon pouvoir de la remplir.

DE CLUMAR.

Relève-toi, mon enfant, et réponds-moi à cœur ouvert... Je le connais vrai, et il ne m'a jamais rien déguisé... As-tu quelque objection à faire contre son caractère, contre ses mœurs? réponds...

AGATHE.

Aucune, mon père.

DE CLUMAR.

Aurais-tu quelque penchant secret que tu craignisses d'avouer?.... Sois sincère envers moi... Je n'irai pas plus loin, je t'en donne ma parole...

AGATHE.

Ah! je ne vous cacherais rien... que ne vous dirais-je pas? Que pourrais-je déguiser au ton de cette bonté paternelle?...

DE CLUMAR.

Eh bien! donne-moi donc une seule raison qui soit solide, ou je persiste dans mon projet. Ta sûreté, ton bonheur y sont intéressés. C'est à moi d'en être le surveillant et le gardien. Tu n'es point dans l'âge où l'on con-

naisse le monde. Tu t'effraies d'un lien dont je te garantis la félicité. Ton père doit voir pour toi; tu me dois de la confiance, et toi-même en as marqué pour lui.

AGATHE, d'un ton timide.

L'amitié n'est point l'amour...

DE CLUMAR.

Vous craignez bien peu de me faire de la peine, ma fille!... J'ai mis tout mon espoir dans cette union. Elle devait répandre un charme attendrissant sur mes derniers jours, qui ne dureront pas long-tems; mais il n'y faut plus penser; il faut renoncer à tout.

AGATHE.

Mon père, il n'est pas en mon pouvoir

DE CLUMAR.

J'exige que vous m'immoliez ce caprice, ma fille: vous m'en remercierez un jour; et si c'est un sacrifice, Agathe, il faut me le faire...

AGATHE, avec un certain effort.

Je ne le puis, je ne le puis...

DE CLUMAR, avec exclamation.

Ah! je descendrai au tombeau, malheureux!... Je le vois; je n'ai plus rien sur la terre... je ne possède plus ton cœur ni ta confiance... Qui t'a donc changée à ce point

en un instant ?... Serait-ce celle qui vient de mettre le pied dans ma maison ? Si je le savais.

AGATHE.

Non, mon père, non : gardez-vous de le croire...

DE CLUMAR.

Cessez de m'opposer une coupable résistance...

AGATHE, avec un cri.

Ah ! pour la première fois vous me persécutez. (*Changeant de ton et avec sentiment.*) Je donnerais ma vie pour vous...

DE CLUMAR.

Moi ! te persécuter... moi !

AGATHE, prenant la main de son père.

Non, non.... vous êtes infortuné, et je le suis autant que vous.... Je l'aperçois.... je ne puis rester... souffrez que je me retire...

DE CLUMAR.

Où vas-tu, ma fille, où vas-tu ?

SCÈNE III.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE.

DE FONDMAIRE.

Votre chère Agathe semble m'éviter, Monsieur....

DE CLUMAR.

Non, mon ami, non..... je vous désirais dans ce moment. Je la regarde comme votre épouse; elle la sera...

DE FONDMAIRE.

Arrêtez... je ne dois point vous laisser poursuivre. Je ne cesserai jamais d'être ce que vous m'avez connu jusqu'ici; mais tout va changer entre nous...

DE CLUMAR.

Quel langage!

DE FONDMAIRE.

Je viens, en rougissant, rompre le nœud qui nous lie. Je n'en étais point digne. Je viens vous rendre votre parole....

DE CLUMAR.

Que dites-vous? Agathe vous aurait-elle fait entrevoir un refus, après....

DE FONDMAIRE.

Non; votre adorable fille, en enfant soumise, vous laisse toujours le maître de disposer de sa main.

DE CLUMAR.

Je vous comprends; vous craignez peut-être de n'en être pas assez aimé. Allez, mon ami, je vous estime davantage de cette délicatesse. Rassurez-vous, je connais son cœur; il est fait pour le vôtre.... Ce moment, pour une jeune fille, est le triomphe de la pudeur; mais ces premiers instans de rebellion une fois passés, l'amour règne à son tour.

DE FONDMAIRE.

Vous me rendez confus. J'avais proféré ces premiers mots pour interdire à vos bontés cette même union qui fesait, il n'y a qu'un moment, tout l'espoir de ma vie.

DE CLUMAR, d'un ton surpris et piqué.

Monsieur, vous auriez donc des raisons bien fortes!...

DE FONDMAIRE.

Oui, et je viens les déposer dans le secret de votre cœur. Souvenez-vous encore pour un instant que vous étiez tout-à-l'heure mon ami.

DE CLUMAR.

Avant tout, écoutez-moi, de Fondmaire :

si c'était quelque perte que vous vinssiez de faire... en effet, cette dame avait l'air triste: elle vous aura peut-être appris de fâcheuses nouvelles, mais quand votre fortune serait actuellement diminuée, c'est une bagatelle entre nous. Je vous le dis de grand cœur; je suis assez riche pour nous trois. La richesse n'a son vrai prix qu'en fesant des heureux.

DE FONDMAIRE.

Je vous reconnais bien à de pareils traits... non, ma fortune est toujours la même. Je demande de vous une autre grâce, c'est d'écouter avec indulgence ce que j'ai caché constamment à toute la terre, et ce qu'il faut que je vous révèle aujourd'hui.

DE CLUMAR.

Poursuivez, poursuivez.

DE FONDMAIRE.

Père heureux d'une fille dont les vertus ne laissent rien à désirer, vous aurez beaucoup de peine à vous figurer un autre état que celui où vous êtes : vous devinerez difficilement aujourd'hui combien les passions dans notre première jeunesse nous aveuglent, nous tyrannisent, au point de nous faire perdre de vue les plus saints devoirs, comme d'offenser, par exemple, ceux que la nature et les lois ont rendus maîtres de condamner ou d'approuver nos penchans. Mais supposez-vous,

Monsieur, le père d'une fille assez infortunée pour s'être laissé détourner de ses devoirs par un séducteur dont la voix l'a forcée à fuir ses plus chers parens ; supposez que cette fille devenue mère, a confié désormais sa destinée à celui qu'elle regardait comme son époux ; que celui-ci enfin, après avoir vécu avec elle sous ce titre pendant dix-huit années, frappé tout-à-coup de nouveaux charmes, prêt à devenir parjure, à la veille d'accepter la main d'une autre, sente dans son cœur les plus cruels remords, ces remords inévitables qui sont le dernier cri de la conscience, et qu'il obéisse à cette voix victorieuse... blâmeriez-vous un retour légitime que la probité seule ordonne ?

DE CLUMAR, dans un étonnement profond et douloureux.

Vous seriez dans cette situation là, vous !

DE FONDMAIRE.

Je vous le confesse... Épris, à l'âge de vingt ans, d'une fille charmante, elle conçut pour moi un amour qu'elle regarda comme légitime dans l'attente d'un hymen qu'elle espérait de conclure, au retour de son père... Il était alors au-delà des mers.

DE CLUMAR.

Au-delà des mers !... et son nom ?

DE FONDMAIRE.

Dispensez-moi de vous le dire. Il n'est jamais sorti de ma bouche. Je ne le prononcerai qu'après que cette main sera engagée à sa fille en face des autels. (*Ici M. de Clumar fait une vive démonstration : tous ses traits sont animés.*) Mais qu'avez-vous ? vous m'écoutez d'un air agité !... vous pâlissez !... tout votre corps frémit !... Surpris de vous voir en cet état...

DE CLUMAR, vivement.

L'avez-vous vu ce père malheureux ?

DE FONDMAIRE.

Jamais.

DE CLUMAR, avec un cri.

Je ne le devine que trop ce nom que vous me taisez... C'est à Bordeaux que vous avez séduit cette infortunée, et le père que vous avez lâchement trahi se nommait d'Archères...

DE FONDMAIRE.

O Ciel! qui pourrait vous avoir instruit ?

DE CLUMAR, avec une forte exclamation.

Qui m'a instruit, barbare ! toi, ton crime... toi qui te nommais Saint-Leu... Va, le voile est déchiré. (*Il tombe dans un fauteuil.*)

DE FONDMAIRE.

Qu'entends-je? vous, son père? vous, d'Archères sous le nom de Clumar!

DE CLUMAR.

Il y a long-tems que je ne le porte plus ce nom déshonoré... Je suis ce père malheureux; tu l'as trouvé, en voulant le fuir... il vit dans cette retraite, le cœur percé du coup que tu lui as porté... Achève ton ouvrage... il est digne d'un séducteur, d'une fille qui l'a abandonné... Le voilà donc, celui que j'appelais mon ami, lui qui a empoisonné ma vie, lui qui m'a ravi tout ce qui m'était cher; lui qui m'a laissé seul dans une solitude horrible? Qu'as-tu fait de ma fille, cruel? rends-moi ma fille...

DE FONDMAIRE.

Vous la reverrez... le saisissement où je suis...

DE CLUMAR.

Qu'as-tu fait de ma fille? Où est-elle, où est-elle?

DE FONDMAIRE.

Elle est ici.

DE CLUMAR, tout hors de lui.

Elle est ici!..

DE FONDMAIRE, aux genoux de Clumar.

Mon père! permettez-moi ce nom... Elle va tomber à vos pieds, elle ne vit que dans cet espoir, et j'en atteste ses larmes et ses remords...

DE CLUMAR.

Je me trouble... gardez qu'elle ne vienne... Je suis trop faible... je succomberais... Mérite-t-elle sa grâce?...

DE FONDMAIRE

Oui, elle la mérite... C'est moi qui suis le coupable et qui dois tout réparer... Vous n'êtes pas sorti un seul instant de sa pensée...

DE CLUMAR.

Ah malheureux! Savez-vous ce qui vous attendait dans cette maison fatale?... Savez-vous quelle est cette jeune innocente? Dans quel crime!... ah! je frémis et d'horreur et d'effroi.

DE FONDMAIRE.

Ne nous rejetez pas de votre sein... qu'il s'ouvre à notre repentir...

DE CLUMAR.

O maître de nos destinées, c'est donc toi qui me la ramènes... Courez me chercher ma fille... qu'elle vienne... je lui rendrai... je ne puis achever... (*Tombant dans un fauteuil.*)

Mes forces m'abandonnent... qu'on appelle Christine.

DE FONDMAIRE.

Ah ! reprenez vos sens.

DE CLUMAR.

Qu'on appelle Christine. (*M. de Clumar est près de se trouver mal.*)

DE FONDMAIRE, appelant.

Natalie, Agathe, Christine !... venez tous, venez à mon secours... venez vous joindre à moi...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, NATALIE, AGATHE, CHRISTINE.

AGATHE, entrant la première.

Quel cris ont passé jusqu'à nous ! (*Apercevant son père dans un fauteuil.*) Qu'avez-vous, mon père ; (*A Natalie.*) Ah ! Madame, qu'a donc mon père ?

DE CLUMAR.

Arrêtez... je crains de mourir... est-ce là... Christine ! regarde..! (*Se levant les bras étendus.*) Louise, Louise, trop chère et trop

coupable fille! ces bras s'ouvriront encore pour te recevoir...

NATALIE.

Quel nom!... Ah Dieu! ce sont-là les traits!.. c'est mon père!... Que je meure à ses pieds...

DE CLUMAR.

Est-ce bien toi que je revois?.. es-tu ma fille? ma fille a-t-elle pu m'abandonner? (*Ils restent embrassés.*)

AGATHE.

Dans quelle surprise!.... elle serait ma sœur?

NATALIE, aux genoux de M. de Clumar.

Ayez pitié de moi... ne me rejetez point... grâce, grâce; que je puisse vous appeler mon père... Hélas! vos traits altérés par le chagrin redoublent mes remords en me montrant mon crime.

DE FONDMAIRE.

Pardonnez-nous, pardonnez-nous... songez que je vous rends une fille.

DE CLUMAR, dans un mouvement passionné et rapide.

Et moi... je te rends la tienne...

DE FONDMAIRE.

Que dites-vous?

sans savoir où vous êtes; égarée, plaintive, s'humiliant devant moi, pour vous revoir une seule et dernière fois.. vous me l'aviez défendu; il m'a fallu soutenir cet assaut qui me déchirait l'ame; que de scènes cruelles et dont vous n'avez pas été le témoin!... Mais pour l'avoir laissée un peu moins agitée, elle n'en est pas moins livrée à son désespoir... depuis votre départ elle n'a point quitté son appartement: elle se cache absolument à tous les yeux. Nos soins mêmes l'importunent; elle n'usera pas long-tems, dit-elle, des avantages que vous voulez lui assurer. Elle ne sait d'où lui vient le malheur d'avoir perdu votre tendresse.... Je ne le vois que trop, Monsieur; un nouvel amour aura fait naître l'inconstance... vous vous mariez, dit-on...

DE FONDMAIRE.

Il est vrai, je ne le lui ai point caché.

VERBERIE, en larmes.

Et moi, Monsieur, je ne verrai point cela; permettez que je vous quitte : j'irai la servir tout le reste de ma vie et pleurer avec elle jusqu'à la mort votre infidélité... Ah! cette femme vous a tant aimé, vous aime encore, vous aimera toujours malgré... puissiez-vous trouver un cœur pareil dans le nouvel engagement que vous allez former! Mais dans ce cas même, vous sera-t-il permis d'être heu-

reux entre les bras de l'une, avec le souvenir de celle que vous aurez rendue infortunée ?

DE FONDMAIRE, avec douceur et sentiment.

Ne me parlez plus sur ce ton, Verberie, vous me blessez... Ne saurais-je trouver où reposer mon cœur? Allez, il n'est aujourd'hui que trop cruellement agité.. D'un côté l'estime, l'amitié, la reconnaissance; de l'autre un charme inconnu, invincible, nouveau... il est vrai que je n'y reconnais point ce transport effréné qui me fit ravir Natalie à ses parens. Ce n'est point même de l'amour, mais c'est quelque chose de plus doux, de plus pénétrant; c'est un désir de la voir, de l'entendre, de la rendre heureuse, de vivre sans cesse à ses côtés; attrait toujours plus fort, plus impérieux.... C'est trop combattre contre moi-même; le nœud que je vais former sera un lien avoué par les lois et par les mœurs : je dois, oui, je dois enfin à mon nom de pouvoir me nommer époux ainsi que père.

VERBERIE, avec chaleur.

Ah, mon cher maître! venez, venez plutôt prendre ces titres sacrés avec celle qui les mérite avec autant de droits... N'est-elle pas mère aussi?

DE FONDMAIRE, soupirant.

Elle l'a été.... elle ne l'est plus... Je rougis et ne puis me vaincre.... c'est vous en dire assez...

VERBERIE, timidement.

Ne lui aviez-vous pas promis ?

DE FONDMAIRE.

Dans le premier transport de mon amour, je voulus l'épouser. Mon âge enchaînait alors ma volonté sous celle d'un tuteur inexorable. D'un autre côté son père arrivait de l'Amérique pour me l'arracher. Nous redoutions cette séparation plus que la mort. Je tremblais de la perdre, je la pressai de fuir, je lui offris dans Paris un asile aussi sûr qu'ignoré. Elle renonça à tout pour se livrer entièrement à moi. Fortune, plaisir, amusemens, tout nous devint commun. Dans notre ivresse nous avons méprisé le titre d'époux, comme une chaîne servile inventée par la défiance et faite pour des amans vulgaires : une tendresse libre plaisait à l'orgueil de nos amours. Dix-huit années se sont écoulées dans cette illusion flatteuse. Je sentais bien que l'amour expirait peu-à-peu dans mon cœur; mais l'amitié m'attachait encore, et le terme fatal n'était pas arrivé... Je vis Agathe, mon ame fut rapidement entraînée... En voulant résister, je n'ai fait qu'augmenter son triomphe.

VERBERIE.

Et que va-t-elle devenir ?... ah ! Monsieur, souffrez de grâce, souffrez que je reparte dès aujourd'hui pour demeurer à son service tant que je vivrai... Je ne saurais être témoin... Ne

me retenez plus... Non, je ne pourrai jamais la quitter; et je sens trop que j'en serais puni, car où retrouver sa pareille ?...

DE FONDMAIRE.

Oui, Verberie, j'y consens, soyez à elle. C'est le plus digne présent que je puisse lui offrir : oui, ce n'est qu'à elle seule dans le monde entier que je peux me résoudre à vous céder. Ne l'abandonnez pas d'un seul instant. Veillez à ce qu'elle se console : qu'elle connaisse, s'il se peut, un état plus tranquille ! et puisse-t-elle retrouver enfin la paix et le repos que je lui ai involontairement ravis. Je me fie à vos soins vigilans. C'est un ami que je commets, (*Mettant la main sur son cœur.*) et c'est là, Verberie que vous en trouverez la récompense.

VERBERIE.

En la servant je croirai vous servir, Monsieur; j'arracherai peut-être, au désespoir une femme aussi tendre, aussi vertueuse, aussi noble dans le malheur, et qu'un jour peut-être....

DE FONDMAIRE.

C'est assez, Verberie.... pourquoi ce nouveau et redoutable penchant m'entraîne-t-il malgré moi ? Et que ne donnerais-je pas pour rétablir le calme de ses jours ?

(Il sort.)

SCÈNE VII.

VERBÉRIE, seul.

Hélas ! Il ne me reste donc plus d'autre devoir et d'autre consolation, que de m'attacher pour le reste de ma vie à cette digne et malheureuse femme !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AGATHE, CHRISTINE.

(AGATHE marche d'un air pensif, et sans rien voir. Elle s'arrête, marche encore. Christine la suit pas à pas, en l'observant sans en être aperçue.)

AGATHE.

NON... non... je ne puis m'y résoudre... Je ne sais quoi me le défend.... S'il voulait rester mon ami, que je l'aimerais !.... Mais il vient de me le répéter encore, il en mourra de chagrin. (*A Christine.*) Ah ! ma bonne, est-il permis de surprendre ainsi ?

CHRISTINE.

Et tu crois pouvoir gémir, soupirer, rêver sans que j'en sois de moitié.... Ah ! cela n'est pas bien.

AGATHE.

Ma chère bonne ! j'éprouve de cruelles contrariétés !

CHRISTINE.

Tiens, mon enfant; dis-moi tout de suite;

l'aimes-tu?... On sait cela. Si tu te connais quelque penchant pour lui, il faut laisser aller ton cœur... En vérité, c'est un bien galant homme que M. de Fondmaire. Doux, honnête, libéral; ce dernier point est à remarquer dans un mari; car il est le plus intéressant. Tu auras les plus belles dentelles, les plus beaux diamans du monde, et des bijoux de toute façon... Oh! quelle joie pour mon cœur de te voir si bien pourvue! Va, crois-moi; c'est une si belle chose que le mariage, quand on se convient de bonne foi!

AGATHE.

Ce mariage m'alarme, et je ne saurais en dire la raison.... A mon âge former un lien aussi sérieux! Je me trouble seulement d'y penser.

CHRISTINE.

Tôt ou tard il faudra bien cependant s'apprivoiser avec un époux. Lui ou un autre, ma chère fille, c'est tout égal... quand on a douze ans, on cause, on rit, on badine du mariage; tout en devisant, l'heure sonne d'aller à l'église.... On est émue, épouvantée, tremblante... le père vient, vous donne la main, il n'y a plus à reculer... Tant pis pour celle qui n'est pas décidée. Le tems passe, s'écoule; et s'il est une heure dans la vie pour un bon mariage, qui l'échappe ne le retrouve plus. (*Silence d'Agathe.*) Sachez de moi qu'il ne

faut pas trop éprouver un amant; car on n'en ferait jamais un mari.... M. De Fondmaire vous aime bien; et vous, ma chère Agathe, vous l'aimerez à coup sûr.... il est riche, et vous êtes un très-bon parti; il n'y aura jamais de discorde à la maison... Va, il n'y a point d'âge qui tienne. Pour peu que tu aies de l'attachement pour lui, ne le refuse pas... Trop de réflexion gâte souvent tout ce que l'on doit faire.

AGATHE, sortant d'une profonde rêverie.

Tout m'attache près de lui, et cependant je ne peux pas avouer que je l'aime comme il me semble que l'on doit aimer l'homme dont on veut faire son époux... je souffrirais beaucoup de le savoir malheureux; mais, s'il faut le dire, je l'épouserais moins pour moi que pour lui; et ce qui pourrait encore me déterminer en sa faveur, c'est la préférence que mon père lui accorde. C'est aujourd'hui son unique société; il ne se plaît bien qu'avec lui. J'aurais à craindre qu'un homme plus jeune ne se trouvât trop loin de son âge ou de son caractère... Voilà comme je penche vers lui, ma bonne; et avec tout cela il m'est impossible de me résoudre.

CHRISTINE.

Vous le devez, ma fille; vous l'avez promis; trahirez-vous l'attente d'un père?

AGATHE.

Ah! si j'avais ma mère, si je l'avais.... Je n'ai jamais senti si vivement sa perte que dans cet instant... Il m'est bien douloureux de me dire sans cesse: je n'ai personne autour de moi avec qui je puisse bien consulter... (*Avec une tristesse abandonnée.*) Ma bonne, non, je ne me marierai point; et puisque mon père n'a plus que moi dans le monde, il est de mon devoir de m'attacher uniquement à lui... c'est le meilleur des pères, vous le savez... le voici... ah pourrai-je lui cacher mon trouble?...

SCÈNE II.

DE CLUMAR, AGATHE, CHRISTINE.

DE CLUMAR.

Agathe!... ma fille! qu'as-tu? (*A Christine.*) Laissez-nous un moment. (*Christine sort.*) Eh bien! ma chère enfant, parlons ensemble à cœur ouvert. Tu sais qu'en tout je n'agis que pour ton bonheur.

AGATHE, baisant les mains de son père.

Ah, s'il est ainsi; permettez que jamais je ne me sépare de vous... accordez-moi cette grâce.

DE CLUMAR, d'un ton sérieux.

Ma fille, il faut avoir un but dans la carrière de cette vie. Il ne s'agit point de la con-

sumer en plaintes, mais de la remplir, comme on le doit.

AGATHE.

Ordonnez-donc, mon père : vos vues secrètes auraient-elles pour but cette union projetée ?

DE CLUMAR.

Il n'est point vain, point orgueilleux. Il a le caractère honnête; je ne sais qui te rendrait plus heureuse : mêmes goûts, mêmes sentimens, mêmes penchans. Il est fort éloigné des méprisables mœurs qui sont en vogue. Quels hommes que ceux d'aujourd'hui, ma fille! quelle race dégénérée! Fondmaire n'a point les vices du siècle. Il a de la bonté, de la douceur, un esprit solide, orné... la physionomie noble, ouverte, un peu sérieuse, si tu veux... Il me conviendrait.

AGATHE.

Mais pourquoi presser des nœuds qui, pour être retardés, ne s'accompliraient pas moins ?

DE CLUMAR.

La modeste simplicité de tes mœurs te cache des dangers dont je frémis pour toi... Si je mourais (et à mon âge la mort à chaque heure peut me surprendre), sans appui, sans protecteur, sans connaissance du perfide cœur de l'homme, tu serais exposée à l'audace, aux entreprises téméraires d'un sexe hardi à ten-

dre des piéges à l'innocence. Ma fille, l'innocence même a succombé... Non, avant que ta main ferme ma paupière, je veux te voir sous la garde d'un époux. Je ne te le cacherai point: le désespoir saisirait mon ame craintive, si je quittais la vie, avant de te savoir en sûreté. Donne, donne-moi cette satisfaction, afin que je m'endorme en paix dans la tombe.

AGATHE.

Si un pareil malheur venait à me frapper (et le ciel, sensible à mes vœux, l'éloignera jusqu'au terme le plus reculé), alors je trouverais, sans doute, un généreux appui dans l'amitié de mes parens.

DE CLUMAR.

Des parens!... J'ai été pauvre ma fille; aucun d'eux ne m'a soulagé. Je les oblige aujourd'hui; aucun d'eux ne m'est sincèrement attaché. Je leur ferai du bien tant que je vivrai, et même après ma mort; mais je ne le déguise pas, je veux écarter de ma maison ces avides neveux qui, ne voyant que toi pour barrière à leurs vœux intéressés, dévorent de l'œil ma succession, calculent mes revenus, comptent mes jours, et se flattent peut-être que l'incertitude de la vie laissera un champ libre à leur avarice, en ouvrant le cercueil sous tes pas.

AGATHE.

Mon père! vous croiriez...

DE CLUMAR.

Je ne suis point misanthrope. Je n'aime point à déclamer contre les hommes; mais je les ai fréquentés, je les connais... Quoi qu'il en soit, ma fortune est à moi. Je veux qu'elle passe à toi seule, ainsi qu'à ton époux : mon gendre deviendra mon fils, et ne m'en sera que plus cher. (*Lui prenant les mains avec bonté.*) Eh ! dis-moi, en aimerais-tu un autre ? Ou celui-là te déplairait-il ? Tu sais que l'on peut me tout dire... je ne veux point forcer ton choix, mais le décider.

AGATHE.

De tous ceux que j'ai vus, aucun ne m'a inspiré plus d'estime ; mais l'amour, puisqu'il faut vous en faire l'aveu, n'est point entré dans mon cœur.

DE CLUMAR.

Une tendresse raisonnée et tranquille est bien préférable à ce sentiment aveugle qui dénature tous les objets, et qui finit bientôt lui-même par s'éteindre. Plus l'amour approche de l'amitié, plus il touche à sa perfection. Te préserve le Ciel de ces agitations furieuses que l'orgueil des hommes veut faire passer dans le sein d'un sexe timide pour mieux l'abandonner ensuite au désespoir de s'être vu trompé. L'amour secoue le joug de la raison, et c'est-là ce qui le rend dangereux. Il a porté ses ravages jusque dans la paisible union de

DE CLUMAR.

Voilà ta fille...

AGATHE, à part.

A peine je respire... (*Elle se cache dans le sein de Christine.*)

DE CLUMAR.

Oui, celle-là même que tu croyais descendue au tombeau... Lis cet écrit que je portais toujours sur moi : (*Il lui donne un papier.*) Je l'ai enlevée à cette femme, pour l'élever moi-même, pour l'arracher à l'opprobre, pour retrouver en elle celle que j'avais perdue... Qu'elle parle, qu'elle confirme la vérité...

CHRISTINE, à Agathe.

Il est vrai... elle me fut enlevée, et j'ai supposé qu'elle n'était plus.

NATALIE, en regardant fixement Christine.

C'est elle, c'est elle-même à qui je l'ai confiée... O vous, que j'appelais il y a un instant ma fille, ce n'est donc plus une illusion !

AGATHE.

Mon cœur ne m'a point trompée.

DE FONDMAIRE, à part.

Par quelle voie merveilleuse, grand Dieu ! m'as-tu conduit à ce moment !

DE CLUMAR, à Agathe.

Tu seras toujours mon enfant... Embrassez-moi tous; je ne suis pas né pour haïr, mais pour aimer et pardonner...

AGATHE, à sa mère.

Ce jour est marqué par le Ciel... jour heureux! je suis dans vos bras!..

NATALIE.

Quel moment!

AGATHE.

Je vous aimais déja sans vous connaître.

DE CLUMAR, à Fondmaire.

Regarde... jouis de ce délicieux spectacle, et sens toute ma joie.

DE FONDMAIRE, à M. de Clumar.

C'est donc là comme vous me punissez!.. Natalie! Et vous que je n'ose nommer, à quel danger affreux j'étais exposé!... Ah! combien peut devenir coupable celui qui s'écarte un seul instant et des mœurs et des lois!.. Chère Agathe, vous qui me devenez encore plus chère, je n'ose lever les yeux sur vous. Ai-je mérité le nom de père?

AGATHE.

Les sentimens que j'ai eus pour vous, n'ont

rien qui me fasse rougir. C'est une tendresse filiale que je conserverai toujours...

DE FONDMAIRE

Mon bonheur est pur et sans mélange... Natalie! (*En montrant Agathe.*) tu sais où je dois recouvrer ce trésor...

DE CLUMAR.

Nous voilà rassemblés pour la vie, et je mourrai content entre vos bras.

DE FONDMAIRE.

Comme nous veillerons tous à votre bonheur!

DE CLUMAR.

L'Être Suprême manifeste trop ses bontés sur nous pour qu'elles soient mêlées d'aucune amertume. J'ai tout oublié... mon ravissement est au-dessus de mes forces... aidez-moi à me relever, mes enfans... soutenez-moi... Cette émotion subite m'a un peu affaibli... conduisez-moi...

(Il paraît chanceler.)

NATALIE, avec effroi.

Mon père!..

DE CLUMAR, souriant.

Ce n'est rien, ma fille, rien qui doive alarmer personne. Je serai mieux dans un ins-

tant... Qu'on avertisse Verberie... Je vais chérir la vie, puisque j'ai retrouvé tout ce que mon cœur aimait.

(Ils le soulèvent et le soutiennent, les mains entrelacées, avec la plus grande tendresse. Ils doivent, en se retirant, former une scène muette et attendrissante.)

FIN DE NATALIE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Avis sur Pygmalion.....	1
PYGMALION, de J.-J. Rousseau.....	3
LES DEUX AMIS, de Beaumarchais	19
CLÉMENTINE ET DÉSORMES, de Monvel.	177
Notice sur Mercier.....	275
NATALIE, de Mercier.....	277

FIN DE LA TABLE.

ARY

ined on
below.

Stanford University Libraries
3 6105 010 309 966

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

FEB 1 2 1997
JAN 1 7 1997